

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLOIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES dessinées par M. GRAVELOT.

TOME PREMIER.

A LONDRE,
Chez JEAN NOURSE.

1750.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

EXTRAIT

DE

L'EPITRE DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

.... LE nom ſeul d'un Patron tel que vous, juſtifiera toutes mes vuës aux yeux de mes Lecteurs : chacun d'eux, je l'eſpere du moins, en ouvrant ce Livre, ſera convaincu par avance que la vertu & la Religion y ſont partout

* A M. *George Lyttleton* Eſq l'un des Lords Commiſſaires de la Tréſorerie

ſcrupuleuſement reſpectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus ſéveres loix de la décence, ni qui puiſſe offenſer l'imagination la plus délicate. Je déclare même, n'avoir eu d'autre deſſein, dans tout le cours de cette Hiſtoire, que celúi de travailler ſincérement à rendre *l'innocence & la bonté* également aimables. Un but ſi légitime, étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint; & pour dire le vrai, on peut raiſonnablement eſpérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre: car, un *exemple* eſt une eſpece de tableau, où la *vertu* devient pour ainſi dire un objet palpable, & frappe nos ſens de cette idée délicieuſe, dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement ſaiſi que lorſ-

qu'il l'a vuë dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans que j'espérois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vuë que j'ai démontré, que les succès & les acquisitions du *Vice* ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquilité de l'ame, compagne inséparable de l'Innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secrettes, que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés, ac-

quiſitions généralement moins précieuſes qu'on ne penſe, d'autant moins dignes des voyes baſſes & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles ſont toujours incertaines, & par conſéquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin oſé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, ſi ce n'eſt par l'*Imprudence ;* & qu'elle ſeule peut les faire tomber dans les piéges que leur tendent perpétuellement & la Ruſe & l'Envie.

Tel eſt, Monſieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de ſoin, qu'il me paroît renfermer tous les autres ; & , qu'une fois bien entendu, il peut m'aſſurer du

ſeul ſuccès que je deſire, puiſque je crois ſincérement, qu'il eſt plus aiſé de rendre l'honnête homme ſage, que de rendre le méchant honnête homme.

C'eſt cet eſpoir ſeul qui m'a fait employer dans cette hiſtoire tout l'eſprit & l'enjouëment dont je ſuis capable, pour tâcher de corriger les hommes, en les faiſant rire de leurs propres défauts. Et c'eſt au jugement de mes Lecteurs que je ſoumets ma réuſſite, en leur demandant très-humblement deux graces : l'une, de ne pas attendre de ma plume un Ouvrage parfait ; l'autre, de vouloir bien excuſer certains endroits foibles, en faveur de ceux qui auront pû leur plaire davantage.

Traduction d'une Lettre écrite à M. FIELDING, Auteur de cet Ouvrage.

Je ne vous ai jamais vû, Monsieur, mais je vous aime; je ne vous connois point, mais je vous admire : quels titres plus propres à se concilier la bienveillance de l'Auteur de *Joseph Andrews* *, & de l'*Enfant Trouvé ?* Cette derniere production de votre plume m'a séduit au point qu'il ne m'a pas été possible de résister à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle : je ne me trouvois satisfait qu'à demi,

* Ce petit Roman, qui n'étoit guéres susceptible d'une Traduction Françoise, a fait une grande fortune en Angleterre.

ſi je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaiſir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudiſſoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Hiſtoire auſſi agréable, & auſſi utile à l'humanité que l'eſt celle de *Tom Jones*. J'eſpere vous l'envoyer bientôt aſſez paſſablement imprimée, en quatre Volumes, & enrichie d'Eſtampes d'après les Deſſeins de M. *Gravelot*.

Que je ſerai content, ſi le reſpectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie, ſous un habillement François! ne craignez point, Monſieur, elle eſt toujours la même: c'eſt toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaiſance & de notre tendreſſe.

Mais, vos plus aimables Am-

gloises, dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des Météores, celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque tems parmi nous, ne prennent-elles pas l'ajustement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels, toutes les graces & les ornemens, *à la mode*, d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est sécrettement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réfléxion ; si M. *Fielding*, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue patétique & adroitement tissuë, ils supportent impatiem-

ment toute espece de digressions, de Dissertations, * ou de Traité de Morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils soient, comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle est, Monsieur, toute mon apologie, pour avoir osé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Piéces Dramati-

---

* L'Histoire de *Tom Jones* est en 6 volumes, contenant 18 livres, chacun desquels est précédé d'un discours Préliminaire, en forme de Dissertation sur quelque point de littérature, ou de morale, souvent étranger au sujet. J'ai crû devoir supprimer ces morceaux, très-bons d'ailleurs, & dont on pouroit dans la suite former un petit volume détaché aussi instructif qu'amusant.

ques Angloises, & la Tragédie de *Venise sauvée* ajustée à notre Théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reste, si vous daignez m'excuser, naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier; & le bruit se répandoit déjà que les Libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs intérêts, en faisoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur: cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume, avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite, bien plus que je ne l'espere, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en ferai pourtant pas moins, avec le fentiment d'eftime & de refpect les plus finceres &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez, de grace, au ftyle d'un François, qui depuis fon enfance n'écrivit jamais dans votre langue. Ce n'eft point ma plume, c'eft mon cœur qui vous parle.

L'ENFANT TROUVÉ, *OU* HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le Lecteur au fait de la naissance du Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère de M. ALWORTHY, & de Miss Brigitte ALWORTHY sa sœur.

DANS cette partie Occidentale de l'Angleterre, vulgairement appellée *Comté de Somerset*, vivoit derniérement (&

peut-être vit encore) un Gentilhomme nommé *Alworthy*, mortel si abondament favorisé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain & solide; mais il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée: trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible, il la soutint en homme ferme & sage; il renferma dans son cœur, & sa douleur & sa tendresse, resta fidele à la mémoire de son épouse, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capa-

ble de lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors, presque toujours retiré, dans sa Terre principale, avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentiéme année, époque à laquelle, suivant l'opinion des malins du siécle, le titre de vieille fille peut être donné sans que le terme soit impropre. Elle étoit de ces femmes dont on louë plus volontiers les qualités du cœur, que les charmes de la figure; de celles enfin que leur sexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femme*. La privation de la beauté la touchoit si peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature qu'avec un souverain mépris; *Miss Brigitte*, en un mot (car c'étoit son nom) étoit infiniment persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme, étoient autant de piéges tendus pour elle-même, ainsi que pour autrui; elle étoit cependant aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite,

que ſi elle avoit euë à ſe tenir en garde contre tous les piéges qui furent jamais dreſſés contre ſon ſexe entier ; & je comparerois volontiers la réſerve & les précautions des laides contre la ſéduction, à nos troupes miliciennes, toujours prêtes à ſignaler leur courage dans les occaſions les moins dangereuſes. Cette comparaiſon paroîtra ſans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs ; mais, avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réfléxions, & même les digreſſions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Hiſtoire, autant de fois que j'en ſerai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais, j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous enſemble. Je les ſuplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de ſe mêler de leurs propres affaires, ſans ſe morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'eſt point dut out fait pour eux,

CHAPITRE. II.

Etrange événement pour M. ALWORTHY. *Caractére de* DEBORA WILKINS.

J'Ai dit dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy* étoit possesseur d'un bien très-considérable, qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à personne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maison, régalant bien ses voisins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler aimoient mieux demander lâchement leur pain: On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractére a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital?

Il eſt vrai qu'il a fait une partie de tout ceci : mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laiſſé le ſoin de prôner ſes propres vertus ſur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le ſujet de cette Hiſtoire.

M. *Alworthy* avoit paſſé trois mois à Londre, pour quelque affaire particuliere que j'ignore, mais dont on peut préſumer l'importance, puiſqu'elle l'avoit retenu ſi longtems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été abſent pendant un mois entier depuis pluſieurs années. Il arriva un ſoir, fort tard, à ſon Château ; & après un leger ſouper avec ſa ſœur, il ſe retira fort fatigué dans ſon appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prieres, coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il ſe diſpoſoit à ſe mettre au lit, lorſqu'en levant la couverture, il apperçut avec ſurpriſe un enfant enveloppé de langes, & profondément endor-

mi. Frapé d'étonnement, il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna ; & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là. *Debora Wilkins* étoit son nom ; fille plus que doublement majeure, qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis par dégrés celui de parler familierement à son Maître. Sa surprise, son trouble ; & sa consternation à la vuë du poupart, sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... ah, Monsieur ! ah, Monsieur, dit-elle, que ferons-nous de cet enfant ?... Il faut en prendre soin cette nuit, lui répondit M. *Alworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, & j'espere que vous ordonnerez les

informations convenables pour connoître ſa coquine de mere, car elle eſt ſans doute de notre voiſinage ; & je brûle déja de la voir conduire à *Bridewel.* * Peut-on punir trop rigoureuſement de pareilles canailles? Ce n'eſt ſurement pas ſon premier, Monſieur... Jugez-en par ſon impudence, en vous attribuant cet enfant!... A moi? répondit M. *Alworthy*, je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil deſſein : je penſe plutôt que cette malheureuſe a cru cette voie la plus propre pour aſſurer la ſubſiſtance de ſon fils; & je ſuis vraîment ravi qu'elle n'ait pas fait pire.... Ah, Monſieur ! y ſongez-vous? Que ne dira-t'on pas, que ne croira-t'on pas, ſi l'on vous voit prendre ſoin de cet enfant? La Paroiſſe n'eſt-elle point là? Pourquoi vous charger du péché d'une auſſi vile créature? Ah quelle horreur! Je ne puis regarder cet enfant ſans répugnance & ſans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle,

* Maiſon de correction.

un peu de pluie & de vent n'y font rien : je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre sous le portail de l'Eglise : il y a mille contre un à parier, qu'il ne lui arrivera aucun mal, & que vous en serez débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue auroit sans doute pû offenser M. *Alworthy*, s'il avoit pû l'écouter avec plus d'attention ; mais la gentillesse de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ses doigts qu'il pressoit dans ses petites mains, comme s'il eût imploré son assistance, le rendoit sourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna, d'un ton de Maître, de coucher l'enfant dans son lit même, & de faire lever une servante pour pourvoir à ses autres besoins. Il ajouta, qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin, & qu'on le lui apportât dans son appartement dès qu'il seroit levé.

Debora avoit du discernement : le ton de son Maître lui rappella le

respect qu'elle devoit à ses volontés ; elle craignoit d'ailleurs de perdre le poste avantageux qu'elle occupoit dans la maison. Cette réfléxion dissipa sur le champ ses scrupules ; elle prit l'enfant dans ses bras, le trouva charmant, le combla de caresses, & l'emporta dans sa chambre. M. *Alworthy* se mit au lit, & se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter toutes les douceurs.

CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la construction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui résultoit de son *Ensemble*, frappoit le Spec-

tateur d'une ſorte de reſpect que nos Châteaux les plus modernes n'inſpirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs auſſi commode au dedans que vénérable au dehors. Les jardins, les bois, les eaux, les terraſſes, tout enfin ce que la nature & l'art, joint à la ſituation la plus avantageuſe, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, ſembloit s'être réuni dans la vaſte enceinte de ce Château pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On étoit alors à la *mi-Mai*, la matinée étoit belle, & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'aurore. Il ſe promenoit depuis longtems, & s'étoit enfin arrêté ſur une terraſſe, d'où il jettoit un œil de complaiſance ſur les diverſes richeſſes de ſon domaine, lorſque le ſon de la cloche du Château, en le tirant tout à coup de ſa rêverie, l'avertit que *Miſſ Brigitte* étoit debout, & que le déjeuné étoit prêt.

Après les complimens ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londre, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle ne se paroit deux ou trois fois l'an, que pour lui plaire) s'épuisoit déja en longs remercimens.... Mais, quel coup de surprise pour elle, en voïant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire ; & le frere eut le tems de lui raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractére austére de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vuë

de ce prétendu préſent. *Miſſ Brigitte* (penſoit-elle) alloit parler haut : elle alloit très-fortement prier ſon frere, de mettre au plutôt hors de la maiſon cette *pierre de ſcandale*. Point du tout : auſſi ſenſible que M. *Alworthy*, auſſi touchée de compaſſion pour la pauvre petite créature, elle applaudit beaucoup à tout ce qu'il avoit fait, & finit par la recommander à ſa charité.

Cette complaiſance de la part de *Miſſ Brigitte*, paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur, quand il ſçaura que cet homme reſpectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à ſa ſœur, en l'aſſurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec les mêmes ſoins & les mêmes attentions, que s'il étoit ſon propre fils.

Quoiqu'il en ſoit, *Miſſ Brigitte* s'indemniſa ſur le compte de la mere inconnuë de tout ce qu'elle étoit forcée de taire ſur le compte de l'enfant. Elle épuiſa ſur ce ſujet toutes les Epithétes que le langage

de la vertu prodigue à celles qui, par quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir fait quelque deshonneur à leur séxe.

On tint enfin conseil, sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa d'abord en revuë toutes les servantes de la maison : la sévére *Debora* les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante, & ne produisit moins d'effet.

On convint, en second lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroisse ; & *Debora* fut encore chargée de cette commission, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées, M. *Alworthy*, suivant sa coûtume, se retira dans son Cabinet, & laissa l'enfant à sa sœur, qui pour lui faire sa Cour, parut en être charmée.

Dès que son Maître fut sorti, *Debora* observa un profond silen-

ce, en attendant que *Miſſ Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en ſçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de ſe paſſer en préſence de *M. Alworthy*. *Miſſ Brigitte* ne la tint pas trop longtems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit ſur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiſelle ne put réſiſter à l'envie de lui donner un baiſer, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de ſa beauté & de ſon innocence. A ces mots, *Debora* preſſant & carreſſant le petit Orphelin, l'accable de baiſers, l'étouffe de tendreſſes, en répétant à l'uniſſon, *O l'aimable petite créature ! O le beau petit garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompuës que par les ordres que lui donna ſa Maîtreſſe, de pourvoir à tous les beſoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour ſa nourice, une des plus belles chambres du Château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de DEBORA. *Combien il est dangereux pour les jeunes Filles de vouloir devenir trop sçavantes.*

APrès avoir exécuté les ordres de son Maître, envers l'enfant, la vigilante *Debora* se dispoſa à faire ses informations dans la Paroiſſe, pour parvenir à en connoître la mere.

Ainſi qu'à l'aſpect de l'Epervier, animal redoutable pour toute l'eſpéce emplumée, on voit les timides Oiſeaux fuyant en foule chercher leur ſureté dans le creux des arbres & des rochers, tandis que ce Tyran enflé de ſa puiſſance, plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même, au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village, tous les habitans allarmés ſe ſauvent en

tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes ſurtout, d'être l'objet de ſa viſite. Ce n'eſt pas que ces bonnes gens euſſent aucun ſoupçon du deſſein qui conduiſoit vers eux la ſuperbe *Debora :* ſaiſi par la beauté de cette comparaiſon, je prétens ſeulement faire entendre, que s'il eſt dans la nature de l'Epervier de faire main-baſſe ſur les petits Oiſeaux, il eſt également dans celle des *Deboras*, mâles ainſi que femelles, d'inſulter & de tyranniſer le petit peuple.

Il étoit dans le Village une vieille Matrône, qui par ſa figure, & plus encore par le caractére, avoit le bonheur de reſſembler à *Debora* : c'eſt chez elle que notre *inquiſitrice* jugea à propos de deſcendre d'abord, pour lui faire part du ſecret de ſa commiſſion. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, ſcruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroiſſe, & fixerent enfin leurs ſoupçons ſur une certaine *Jenny Jones*, qui de-

puis long-tems bleſſoit leurs regards.

Cette fille n'étoit pourtant pas abſolument jolie ; mais elle avoit de la gentilleſſe, & une ſorte d'eſprit qu'elle avoit eu ſoin de cultiver. *Jenny Jones* avoit ſervi pendant quelques années chez un Maître d'école, qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune perſonne, & du déſir extrême qu'elle avoit de s'inſtruire davantage, avoit été aſſez généreux, ou aſſez fou, pour s'attacher à ſon éducation juſqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car s'il n'eſt pas étonnant que cette aimable fille ſe plut médiocrement dans la ſociété de celles que la fortune avoit rendu ſes égales, quoique très-inférieures du côté de l'éducation ; il n'eſt pas ſurprenant non plus, que cette ſupériorité, jointe à ſa façon de ſe conduire avec elles (qui eſt toujours

d'une conséquence nécessaire) n'eût excité l'envie, & peut-être la haine secrette de la plûpart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encor fait que de legeres épreuves de cette jalousie cachée depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais, s'étant avisée de paroître un Dimanche à l'Eglise, avec une robbe de soie neuve, ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta, & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible qu'un faste aussi éclatant pût être acquis & soutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient sans doute parties de là pour asseoir leurs soupçons sur la pauvre *Jenny* ; une autre circonstance, que *Debora* se rappella tout-à-coup, les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le Château de M. *Alworthy* ; elle avoit

gardé *Miss Brigitte* dans une grande maladie ; & qui plus eſt, *Debora* l'avoit apperçuë ſortant du Château le jour même du retour de ſon Maître, arrivant de Londre!....

Il n'en fallut pas davantage pour faire ſommer *Jenny*, de comparoître ſur le champ en perſonne pardevant Madame *Debora*, qui ajoutant la gravité d'un Juge à la ſévérité ordinaire de ſon viſage, commença ſon interrogatoire par ces douces paroles, *C'eſt donc toi, malheureuſe, &c.*

Le Lecteur peut juger par le début, du reſte de la harangue ; mais ce qui le ſurprendra, c'eſt que *Jenny* accablée par l'éloquence de ſon Juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni d'excuſer ſon crime. Cet aveu, accompagné des marques apparentes de la contrition la plus ſincere, eût attendri toute autre que *Debora ;* mais ſes principes de vertu fermoient ſon cœur à des mouvemens de pitié, qui lui ſembloient une foibleſſe.

L'éclat de cette ſcene avoit attiré la foule autour de la maiſon : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'aſſemblée la turpitude de *Jenny*, elle expoſa cette pauvre fille à tous les opprobres , dont une populace envieuſe & vindicative , eſt capable de couvrir impunément l'objet de ſa haine ſecrette.

Debora ayant réuſſi au-delà de ſes eſpérances,retourna triomphante au Château , & fit ſon rapport à M. *Alworthy* ; qui n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones* , (qu'il avoit même réſolu de marier à ſes dépens avec un Curé voiſin ,) fut très-ſurpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.

CHAPITRE V.

Matieres graves, où le Lecteur ne trouvera guéres le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

CEpendant M. *Alworthy*, en qualité de Seigneur de Paroisse, & de premier Magistrat du Lieu, fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de son Juge, aux pieds duquel elle se jetta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-patétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avoit causé dans la Paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, sur le châtiment enfin qu'elle avoit déja mérité, mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir qu'il

croyoit ſincere, pourvû qu'elle ſe rendît digne de ſes bontés par une conduite plus réguliere à l'avenir. *Jenny* pénétrée juſqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ſes pieds, qu'elle ſerroit avec tranſport : les dernieres paroles de M. *Alworthy* produiſirent en elle un mouvement ſubit ; elle ſe leva tout à coup, elle voulut parler, elle n'en eut pas la force, de nouveaux ſanglots lui couperent la voix, elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur lui ſçut gré de l'excès de ſon trouble ; il augura bien des ſentimens de *Jenny*, & voulant totalement la raſſurer : ce n'eſt pas, dit-il, mon enfant, pour inſulter à votre malheur que je viens de vous parler ſi vivement ; je ſçai que le paſſé eſt irrévocable. C'eſt votre avenir ſeul qui m'intéreſſe ; & je n'ai prétendu que vous fortifier & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'euſſe pas pris ce ſoin, ſi le bon

ſens & l'eſprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait eſperer d'un repentir dont la ſincérité de votre confeſſion ne me laiſſe plus douter. Si ces indices ne ſont point trompeurs, je prens ſur moi le ſoin, en cachant votre crime autant qu'il ſera en mon pouvoir, de vous ſauver de la honte & du châtiment qui lui étoient réſervés par les loix. Tranquiliſez-vous donc, ma fille, banniſſez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant, les ſoins que je prendrai de lui paſſeront vos eſpérances. Il ne vous reſte plus qu'à me nommer le coupable qui vous a ſéduit : il n'eſt pas ainſi que vous digne de ma clémence; parlez : il faut qu'il ſoit puni.

A ces mots, *Jenny* qui avoit eu le tems de ſe remettre, leva modeſtement les yeux, & répondit ainſi :

Qui peut vous connoître, Monſieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractére, doit n'avoir aucun ſentiment de générolité; & je ſerois un monſtre d'in-

d'ingratitude, si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur, si je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords, que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant.... *Jenny* fut ici interrompuë un moment par ses larmes, qui couloient en abondance, & reprit ainsi.....

Oui, Monsieur, votre générosité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez longtems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les faveurs dont vous daignez la combler ! .... Mais c'est à vos genoux, Monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous jure que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis, sans parjure, & sans blesser tout ce que l'honneur

& la Religion même ont de plus respectable, trahir ce secret aujourd'hui; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy, dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déja connuë, fut frappé de cette réponse; il hésita un moment avant que de répliquer; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat: mais que la chose étant faite, il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable: mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article, il reçut de *Jenny* les assurances les plus solemnelles, que la personne en question ne dépendoit en aucune façon de lui, & selon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de *Jenny* avoient tellement disposé

M. *Alworthy* en faveur de cette fille, qu'il la crut aiſément. Elle avoit dédaigné de s'excuſer elle-même par un menſonge ; elle avoit même oſé riſquer d'indiſpoſer ſon Juge, dans une circonſtance auſſi dangereuſe pour elle, plûtôt que de manquer à autrui en trahiſſant ſon ſerment : étoit-il vraiſemblable qu'elle manquât alors ſi indignement à ſon bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réflexion, il congédia *Jenny*, en l'aſſurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de ſon avanture, il la mettroit en ſituation de remplir les promeſſes qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins inſtructif & moins ennuyeux peut-être que le précédent.

A Peine M. *Alworthy* étoit-il entré dans ſon Cabinet avec *Jenny Jones*, que *Miſſ Brigitte &*

Debora s'étoient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la serrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu sçait quel silence fut observé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable ! Mais, à peine les deux *écoutes* crurent-elles pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que son Maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance pour une fille perduë, étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere si caché, & même avant la fin du jour, dût-il être dans le centre de la terre. A ces mots, *Miss Brigitte* décomposant les traits de son visage, par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité : bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle se connoissoit, ses ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy ;* elle convint que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procedé,en s'exposant à tout plûtôt que de manquer à la foi promise à son amant, avoit dû désarmer son frere , & l'intéresser pour elle.Qu'à son égard,elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille , & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin , que sous promesse de mariage,ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

Debora l'entendant parler ainsi, se vit cruellement desorientée. On sçait déja que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais son sentiment sur rien, sans avoir auparavant sondé & pressenti celui de ses Maîtres : aussi ne manqua-t-elle pas, en fine politique , d'entrer tout de suite dans la pensée de *Miss Brigitte* , & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiselle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus amére contre la *beauté*, fléau funeste & si dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal présent du Ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le Lecteur.

CEpendant *Jenny* étoit retournée chez elle fort satisfaite de la réception de M. *Alworthy*, dont elle laissa transpirer adroitement l'indulgence, qui devint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener par-là les esprits en sa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fussent ses vuës, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit

été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit pourtant déjà à plaindre son sort ; mais dès qu'on sçut la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre la pauvre *Jenny* ; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur qui connoît déjà le caractére bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance ; mais quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais ; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par dégrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes sçavent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en ſoit, *Jenny* ne tarda pas à ſe voir affranchie des perſécutions de la Parroiſſe, & à devoir à ſon bienfaicteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute eſpece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux: dès que leur malice eut perdu de vuë ſon principal objet, il lui en fallut une autre; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On ſe dit bientôt à l'oreille, que lui ſeul étoit le pere de l'enfant en question. On en trouva la preuve dans ſa conduite dans tout le cours de cette affaire: s'il n'avoit eu ſes raiſons ſecrettes, le crime auroit été puni, *Jenny* ſeroit déjà à *Bridewel.*

Ces calomnies auroient pû toucher un homme moins ferme, & d'une réputation moins bien établie; mais M. *Alworthy* les mépriſa: elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne ſervirent plus que d'un amuſement innocent aux comméres du voiſinage.

Cela posé, nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny*, nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu, & nous passerons à des matiéres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

L'Hospitalité de M. ALWORTHY. Caractéres crayonnés de deux freres, un Médecin, & un Capitaine.

LE Château de M. *Alworthy*, ainsi que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité; & principalement aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule Maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les Sçavants, les Artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumieres naturel-

les perfectionnées par une application continuelle à l'étude des Belles-Lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient rendu Juge très-compétent en plusieurs genres de Littérature. Il n'est donc pas étonnant, que dans un siécle où cette sorte de mérite est si fort hors de mode, (pour ne pas dire méprisée) les Auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître ; où enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, M. *Alworthy* n'étoit pas de ces *Matadors* généreux, toujours prêts à choïer les Auteurs d'une certaine classe, sans autre espoir que celui d'en être amusés, instruits, flattés & prônés dans le monde. On étoit à soi-même, étant chez lui, on y disposoit à son gré de son tems, soit pour l'étude ou pour la dissipation : incapable de gêner, ou de prétendre asservir ses hôtes, on pensoit haut ou bas chez M. *Alworthy*, sûr d'en être égale-

ment estimé, dès que par le fond du caractére on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Blifil* étoit un de ceux qui cultivoit le plus M. *Alworthy*. Cet homme avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens, par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur, par pure obéissance, s'étoit donc appliqué, ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine : car, au fond, de tous les livres, ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; & malheureusement pour lui, le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir passer pour l'être en toute autre sçience que celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi, notre sçavant se trouvoit à l'âge de quarante ans, dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espéce étoit

ſûr d'être bienvenu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable, quel que fût le malheureux, pourvu ſurtout qu'il ne le fût point par ſa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroiſſoit avoir de grands ſentimens de Religion ; & que, par cet endroit ſeul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiſelle ſa ſœur. *Miſſ Brigitte*, qui poſſédoit les matieres de controverſe au point d'avoir ſouvent embaraſſé tous les Curés des environs, trouvoit un ſingulier plaiſir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur ſçavoit preſque toujours la faire briller, en cédant à la force des arguments qu'elle lui oppoſoit.

Le Docteur ne tarda pas à s'appercevoir combien il commençoit à plaire à *Miſſ Brigitte*: ſon amour propre en fut d'abord flatté ; mais un reſſouvenir cruel empoiſonna bientôt toute ſa joie. Il étoit marié depuis dix ans, & ſéparé de ſa

femme; ce ſecret, qui pis eſt, étoit connu de M. *Alworthy!* Cet Obſtacle fatal barroit invinciblement l'eſpoir de la félicité à laquelle il auroit pû ſi vraiſemblablement prétendre, en épouſant cette riche héritiere préſomptive. Il étoit trop religieux pour oſer concevoir d'autres penſées!

A force de rêver à ſon malheur, il ſe rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ 35 ans; d'une phiſionomie un peu dure, à la vérité, & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, (car il étoit Officier réformé) mais qui, à tout prendre, étoit pourtant aſſez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été ſoignée, ainſi que celle du Docteur, attendu que leur pere avoit, avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée, deſtiné ce ſecond fils à l'Etat Eccléſiaſtique. Mais le vieux Gentilhomme ayant ceſſé de vivre, avant que ſon cadet

eût pris les Ordres, ce jeune étudiant, qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu, par grades, au poste de Capitaine de Dragons; mais une querelle qu'il avoit euë avec son Colonel, l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite, il s'étoit enrouillé pour fuir l'oisiveté, dans l'étude des matiéres de Religion; & ne pouvoit par conséquent être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence, très-propre à réussir auprès d'une femme du caractére de *Miss Brigitte*: le Docteur le sentit, & se détermina à l'amener sur la scene. Il n'aimoit pourtant guéres son frere; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de M. *Alworthy*, ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens, qui se plaisent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien ? ou de ceux, qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette derniere conjecture assez probable) trouvons-nous quelque satisfaction réelle à procurer l'aggrandissement de notre famille, quoique très-indifférens, pour ne rien dire de plus, sur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur, il suffit de sçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire son frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il passé huit jours, que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discernement. Il est vrai que le Capitaine avoit jadis lû son *Ovide*, qu'il sçavoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que son charitable frere avoit eu soin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raiſonnables.

MIſſ *Brigitte* s'étant bientôt apperçuë du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & ſentant en même-tems que ſon but n'avoit rien que de légitime, n'en fut ni honteuſe ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la converſation de ſon amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans ſa figure. Le Capitaine, de ſon côté, calculoit les avantages ſolides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarraſſoit peu des autres, qu'il regardoit comme dignes de n'occuper que les amants vulgaires. Pour n'en pas impoſer au Lecteur, diſons-lui nettement que le Capitaine, depuis ſon arri-

vée au Château, ou pour le moins depuis l'inſtant que ſon frere lui avoit fait quelque ouverture de ſon projet, étoit déjà très-amoureux : c'eſt-à-dire, de la maiſon de M. *Alworthy*, de ſes jardins, de ſes terres, & de ſes amples poſſeſſions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne ſe remarieroit jamais; & qu'il lui avoit laiſſé preſſentir, que ſon intention étoit d'inſtituer pour ſon héritier l'un des enfans que ſa ſœur pourroit avoir : le Docteur & ſon frere crurent faire une bonne action, en ſe hâtant de donner l'être à une créature qui devoit ſe voir ſi libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir, que cette même fortune étoit ſi propice aux louables intentions du Capitaine, que tandis qu'il dreſſoit ſon plan d'attaque ſur *Miſſ Brigitte*, cette Demoiſelle nourriſſoit dans ſon cœur les mêmes intentions & les mêmes déſirs, n'ayant de ſon côté

d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du Capitaine, & voulant pourtant en laisser assez paroître pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échapoit : aussi réussit-elle.

Mais, si le Capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de *Miss Brigitte*, il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le désintéressement de ce Seigneur, le Capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage aussi disproportionné pour sa sœur, ne pouvoit certainement lui plaire. Il se détermina à ne laisser échaper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à *Miss Brigitte :* mais d'être toujours sur ses gardes en présence de M. *Alworthy ;* & cette régle de conduite, qui fut très-approuvée par M. le Docteur, eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En

moins d'un mois, le Capitaine & *Miss Brigitte* furent mari & femme, sans que M. *Alworthy* se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matières prévuës.

LEs nouveaux époux, & le Docteur, étoient également contens; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy*, & personne n'osoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin, le Docteur, après avoir monté son visage sur l'air sérieux & affligé, le régala de cette nouvelle, qu'il feignoit d'avoir apprise dans le moment même; & termina son discours, par jurer à M. *Alworthy*, qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais, que pour lui reprocher son crime,

& l'abus de la confiance qu'il avoit euë dans un perfide, en l'introduisant dans la maison d'un Seigneur aussi respectable.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philosophe, pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquilité. Il se rappella, que sa sœur étoit plus qu'en âge de faire un choix; & que l'époux qu'elle avoit pris, étoit d'une naissance à ne la point faire rougir: il se plaignit seulement, mais avec modération, de n'avoir point été consulté par elle, dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie; & finit sa réponse au Docteur, en l'assurant que pourvû que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort, il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Le Docteur, quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux, continua, en exagérant le trop de bonté de M. *Alworthy*, à accuser son frere de la plus noire ingratitude; & s'emporta au point, que

M. *Alworthy* eut toutes les peines du monde à l'appaiser, & à obtenir de lui, la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin, & n'eut rien de plus pressé, que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J'Ai lû, je ne sçai où, que l'un des conseils que le Diable laissa à ses disciples, lors de son dernier voyage sur terre, étoit celui-ci: *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverse l'échelle.* C'est-à-dire, en bon françois, si-tôt que ta fortune est faite, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de lui tourner le dos.

Soit que le Capitaine eût adopté cette maxime, ou non, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas

si-tôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec M. *Alworthy*, que son réfroidissement pour le Docteur fut bientôt remarqué par les yeux des plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter sécrettement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponse, sinon, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maitre de se retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénétre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien, nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins une consolation: mais, comment se consoler des pro-

cédés insultans d'un ami, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminel pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Les choses furent poussées au point que *M. Alworthy* lui-même voulut sçavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur, en protestant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere qu'il aimoit & respectoit autant que *M. Alworthy*.

Ce dernier fut indigné de cette déclaration, & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense, que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens, & de consentir à se réconcilier avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte*, elle étoit encore dans le premier mois de son mariage, & par conséquent si enchantée de son époux qu'elle n'i-

maginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainsi son dégoût & son indifférence pour quelque personne que ce fût, étoit une raison suffisante pour la faire penser de même. Cependant, les deux freres, à la sollicitation de M. *Alworthy*, se raccommoderent en apparence: mais le même fiel subsista toujours dans le cœur du cadet. Il saisit tant d'occasions sécrettes d'en donner des preuves au Docteur, que ce malheureux trouva enfin son séjour au Château insoutenable, & se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde, plûtôt que de supporter plus longtems les insultes cruelles d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage; Il promit de revenir bientôt, & prit congé de son frere même, avec un visage si bien composé, que M. *Alworthy* ne douta point de son retour & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le

Le Docteur s'en alla droit à Lon-
re, où il mourut peu après de
hagrin : maladie qui tuë beaucoup
lus de gens que l'on ne pense, &
qui tiendroit une notable place
dans les listes mortuaires annuelles,
si Messieurs les Médecins avoient
appris à la guérir.

Fin du premier Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine BLIFIL *avec* MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicatesse du Capitaine, au sujet des bâtards. Grandes découvertes de DEBORA WILKINS.

HUit mois après la célébration des nôces, *Miss Brigitte Alworthy*, à la suite d'un saisissement, se trouva mere d'un beau garçon qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier, né d'une sœur chérie, en comblant

M. *Alworthy* de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parein, auquel il avoit donné le nom de *Thomas*, (celui de son propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faisoit nourrir dans le Château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit *Tom*, & elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans, qui, quoiqu'innocens, sont pourtant toujours regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une foiblesse dans M. *Alworthy*. Il tenta même plus d'une fois, en

jettant adroitement des fcrupules dans l'ame de fon beau-frere, de lui ouvrir les yeux fur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoriftes, & par conféquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy*, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes, (la charité en étoit la bafe) lui répondit fi vertement fur cet article, que le Capitaine fentit qu'il falloit fe taire, & renfermer dans fon cœur des fentimens de jaloufie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit fon frein, la Dame *Debora* venoit de faire une découverte, qui par fes fuites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom*, que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'infatiable curiofité de cette bonne femme l'eût entraînée dans cette recherche, foit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour fe mettre d'autant plus dans les bonnes graces de fa maîtreffe, il n'eft pas moins vrai qu'elle étoit par-

venuë à déterrer le pere du petit *Tom.*

Le Lecteur se ressouviendra sans doute, d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école, qui s'étoit plû à lui enseigner le latin ; & qui enfin en avoit fait une écoliere plus sçavante que son maître même. Il est vrai que cet homme, quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire, étoit en effet très-ignorant. C'étoit un des meilleurs baptisés du Canton, un vrai *Roger Bontems*, d'un caractére d'esprit si jovial, qu'il étoit regardé comme le *plaisant* de la Province : aussi tous les Gentilshommes voisins se l'arrachoient-ils, pour l'avoir à leur table ; & comme notre homme n'avoit pas le talent négatif, il passoit volontiers souvent, en se réjouissant chez eux, un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans son école. On peut juger de-là, qu'il n'avoit guéres d'écoliers, qu'il n'étoit rien moins qu'opulent, & que

ſans l'office de Clerc de la Parroiſſe, celui de Barbier, & dix livres ſterlins qu'il recevoit chaque année à Noël, du généreux M. *Alworthy*, le pauvre *Partridge* (c'étoit ſon nom) n'eût pas été fort à ſon aiſe. Il avoit pris femme dans la cuiſine de M. *Alworthy*, & l'avoit épouſée pour ſa fortune : elle y avoit amaſſé environ vingt livres ſterlins ; laide au ſurplus autant que mauvaiſe ; & qui, en conſéquence, s'étoit bientôt renduë plus redoutable dans l'école, & partout ailleurs, que ſon mari lui-même.

Dix ans s'étoient paſſés depuis que *Partridge* avoit épouſé cette *Venus ;* il n'en avoit pourtant pas encore trente, & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là naiſſoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : ſa jalouſe moitié ſouffroit avec peine qu'il envisageât d'autre femelle ; la moindre politeſſe de ſon époux à ſes voiſines, ſuffiſoit pour la mettre en fureur. De-là encore, le ſoin qu'elle avoit

toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes encore plus maussades qu'elle, de ces filles en un mot dont la figure est une caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déjà insinué ; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très-estimée des femmes jalouses : ainsi elle avoit passé quatre ans entiers chez *Partridge*, sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à sa maîtresse, qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces sortes de maladies sont dans le sang, rien ne peut prévenir leurs accès; un rien suffit pour les produire, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge*, après avoir souffert pendant quatre ans, que son mari enseignât cette fille, sans avoir conçû contre

eux le moindre ſoupçon. Etant un jour entrée dans l'école, où la fille liſoit, tandis que ſon maître étoit appuyé ſur elle, *Jenny Jones*, à la vuë de ſa maîtreſſe, s'étoit levée bruſquement de ſa chaiſe avec un air de confuſion qui n'avoit paru que trop ſuſpect. Madame *Partridge*, pour la premiere fois, ayant ouvert les yeux ſur les complaiſances de ſon mari pour cette jeune fille, n'attendit pour éclater qu'une occaſion que le haſard fit bientôt naître. *Partridge* & ſa femme étoient à table; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum*. La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pû s'empêcher de ſoûrire; lorſque ſa maîtreſſe jettant les yeux ſur elle, & interprétant ce ſoûrire conformément à ſes idées, lui fit voler ſon aſſiette à la tête, & la pourſuivit le coûteau à la main juſques dans la ruë, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'eſt ainſi que *Jenny* étoit ſortie

de chez *Partridge*, qui pour faire ſa paix avec ſa chere épouſe, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût queſtion d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenuë obſtinée & impertinente depuis qu'elle s'imaginoit en ſçavoir autant, & peut-être plus que ſon maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques careſſes de ſurérogation, avoit tellement calmé l'épouſe, que pluſieurs mois s'étoient paſſés entre eux dans la tranquilité la plus profonde, quand le babil d'une vieille Commére vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à Madame *Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de ſuites plus terribles! Madame *Partridge*, après avoir calculé ſur ſes doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle; ſes anciens ſoupçons renaiſſent, & ſe changent en certitu-

de ; ſon mari n'a laiſſé mettre *Jenny* à la porte, que pour tromper d'autant mieux ſa femme; peut-être même étoit-il déjà dégouté de cette fille, & avoit-il ſaiſi l'occaſion de s'en débaraſſer : c'eſt un traître, un perfide, un monſtre digne des plus affreux ſupplices!.... A ces mots, elle vole chez elle : ſes mains, ſes dents, ſa langue, tombent & agiſſent à la fois ſur le pacifique époux, qui tout étourdi de l'orage, laiſſe le tems à l'Amazone de le couvrir & de ſang & de playes; mais qui, réveillé par la douleur & la violence des coups, quitte la défenſive, ſe ſaiſit des bras de ſon épouſe, & lui fait enfin ſentir la vigueur des ſiens.

Le bruit attire les voiſins; Madame *Partridge* échevelée, & couverte du ſang de ſon mari, ſe laiſſe tomber évanouie; toutes les femmes s'empreſſent de la ſecourir. Elle ouvre enfin un œil mourant, pour accuſer *Partridge* de l'avoir voulu aſſaſſiner, après avoir deshonoré ſon lit : grande rumeur, grand ſcandale dans la Paroiſſe!

Le pauvre *Partridge* montre envain les marques ſanglantes de la bonté de ſon épouſe ; toutes les femmes le condamnent , tous les hommes l'exhortent à vivre mieux avec elle à l'avenir ; chacun retourne enfin chez ſoi , & laiſſe nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

DEbora ne fut pas la derniere à être inſtruite de toutes les particularités de cette avanture. Elle avoit pénétré les ſentimens du Capitaine *Bliſil* à l'égard du petit *Tom Jones* : elle ne perdit pas l'occaſion de ſe concilier les bonnes graces de ce nouveau maître , en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de M. *Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine, en habile politi-

que, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, très-résolu pourtant d'en faire usage dès qu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après, dans une grande conversation qu'il eut en se promenant avec M. *Alworthy*, sur la charité. Le Capitaine y soutenoit, contre le sentiment de son beau-frere, que la charité cessoit d'être vertu, & n'étoit plus qu'une foiblesse, dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrompuës avoient plutôt droit d'exciter l'indignation que la pitié. Un homme comme *Partridge*, par exemple, (ajouta-t'il avec un sang froid réfléchi,) paroîtra-t'il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque surprise au nom de *Partridge* ; & bien plus encore, lorsqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant trouvé dans son lit.

Debora fut d'abord appellée ; elle eut ordre, après avoir été entenduë, de se rendre de nouveau sur les lieux, d'y faire de plus amples informations ; & au cas que *Partridge* se trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy*, en qualité de *Juge de Paix* du Canton.

Il est bon de sçavoir, que la femme de *Partridge*, après le sanglant combat dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre, avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir une pleine certitude ; & que *Partridge*, soit par foiblesse, par crainte, ou pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, sous condition expresse qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora*, informée de cette circonstance, alla voir cette femme, lui promit la protection de M. *Alworthy*, & la sienne

propre ; & après l'avoir assurée que la punition de son mari ne nuiroit en aucune façon au bien de ses affaires, non plus qu'à sa famille, elle détermina Madame *Partridge* à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties, en conséquence, c'est-à-dire *Partridge* & sa femme, furent assignées, & comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. *Alworthy* de faire appeller *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy*, quoique indigné contre *Partridge*, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un Juge trop tempéré & trop intégre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pou-

voit produire pour ſa défenſe. Un Meſſager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais ſon voyage fut inutile : il rapporta, que cette fille depuis quelques jours avoit abandonné le lieu de ſa retraite, pour ſuivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider totalement le Juge : la dépoſition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ! *Partridge*, malgré ſes pleurs & ſes proteſtations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chaſſé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à s'appercevoir que *Debora* l'avoit trompée, & à ſe repentir amérement du témoignage qu'elle avoit porté contre ſon mari : mais il étoit trop tard ; il fallut ſe ſoumettre à ſon ſort, qui devint bientôt des plus triſtes.

Partridge n'étoit déja que trop pareſſeux ; le déſeſpoir le rendit inſenſible à tout : ſon école fut

bientôt déserte, la misere l'assaillit de toutes parts; sans quelques charités secrettes, dont le Lecteur n'aura point de peine à démêler la source, sa femme & lui seroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put longtems résister à tant de maux; & ce malheureux, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Sçene.

QUoique le Capitaine *Blifil* fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre *Partridge*, il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspiroit le plus: le petit *Tom* étoit encore dans le Château, M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même, que la sévérité dont il avoit usé envers le

pere eût accru la tendresse qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que son beau-frere donnoit étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien, qu'il regardoit déja comme le sien propre.

Il s'en faloit beaucoup, sur cet article, & sur bien d'autres, que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient rallentis, elle s'appercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & les complaisances qu'il avoit euës pour elle. L'air rêveur & soucieux, le ton sec & dur, le verbe impératif, ne lui montroient plus qu'un Maître despotique & farouche dans le même homme qu'elle avoit jusques-là regardé comme un Amant, ou tout au moins comme un Ami digne de toute sa tendresse. Cette même femme, qui avoit toujours eu raison, qui se croyoit un Aigle dans la controverse la plus sublime & la plus rafinée,

n'étoit plus digne de disputer avec un époux qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans n'excitoient plus que la pitié, on ne daignoit plus y répondre : quelle chûte d'*actions !* elle en fut bientôt outrée au point de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre, ce sentiment si secourable (& surtout pour les femmes) changea tout à coup le cours dangereux de ces dispositions funestes : un coup d'œil de complaisance sur la réalité de son propre mérite, désarma Madame *Blifil*, & ne laissa subsister dans son cœur que le plus grand mépris pour son époux.

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aisément les sentimens de sa femme, & en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice ; le dégoût qu'il avoit conçû pour elle en augmenta du double. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A datter de cet instant, le fin du commerce qu'ils eurent ensemble, ne consista plus que dans la façon de se faire mutuellement enrager, en se gênant & se contrariant en tout, de maniere pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment, Madame *Blifil* qui connoissoit la haine invétérée de son mari pour le petit *Tom Jones*, redoubla ouvertement de tendresse pour lui, & lui prodigua autant de caresses qu'à son propre enfant.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouse, même dans les cas plus désespérés.

LE Capitaine se consoloit des mauvais quart-d'heures qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse, dans la contempla-

tion & dans le calcul des richesses immenses, qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il visitoit, toisoit secrettement, estimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des aggrandissemens tant au Château qu'aux jardins & au parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'est-à-dire, le prompt trépas de M. son beau-frere.

Au milieu de ces riantes spéculations, un accident aussi hors de propos qu'imprévû, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en effet en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref, (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur, dévorant d'avance la succession, nâgeoit dans la joye,

& se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine.... mourut d'apopléxie.

Ce contretems lui arriva un soir, qu'étant sorti pour se promener seul, il s'amusoit à toiser les allées d'un Parc qu'il se promettoit bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité si vivement exprimée dans ce Passage d'*Horace !...*

Tu, secanda marmora
Locas sub ipsum funus : & sepulchri
Immemor, struis domos.

Ce qu'on pouroit, je crois, paraphraser ainsi en François : » Mor» tel aveugle ! tu rassembles les » matériaux les plus précieux pour » te faire un Palais, quand le pic » &la bêche te sont seuls nécessai» res. Qu'as-tu besoin d'un loge» ment de cinq cens pieds, sur » cent ? Songe à celui de six, sur deux.

M. *Alworthy*, sa sœur & une autre Dame, étoient rassemblés à l'heure ordinaire du souper, dans

la salle à manger, lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil*, après un très-long évanouissement, ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'*ordre :* elle n'étoit pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coûtume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second Livre, quoique court, sera avec la permission du Lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû se passer de peu important dans la famille de M. *Alworthy*, pendant le cours de douze années qui ont suivies la mort du Capitaine *Blifil*, dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scene le vrai Héros de cette Histoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du second Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE TROISIÉME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, dans le cours de deux années : c'est-à-dire, depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

COmme nous avons resolu, en écrivant cette Histoire, de ne flater personne, & de laisser à la vérité, seule le soin de guider notre plume, nous sommes forcés de présenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : *Tom Jones*, en croissant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui, & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy*, comme devant être un jour un très mauvais *sujet*.

Le plus grand mal de l'avanture, c'est que plus d'une raison fondoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage, s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin, un canard chez un Fermier, & une bale de paûme dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones* grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même indifférens, à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promit jamais tant à son âge : il étoit sobre, posé, pieux, discret bien plus qu'un autre

à quarante ans ; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïssoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort M. *Alworthy*, de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit *vaurien*, dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite avanture qui arriva alors, peindrá mieux le caractére de nos deux condisciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom Jones, qui tout méchant qu'il est, est le Héros de notre Histoire, dans tout le domestique de la famille, n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un Garde-chasse, qui ainsi que lui, ne valoit pas grand'chose, & dont les notions sur la différence du *Tien* & du *Mien*, n'étoient pas plus étenduës que celles de *Jones* lui-même ; & l'on soupçonnoit avec quelque espece de fondement, que les mauvais conseils de ce drôle-là, n'avoient pas peu servi à engager notre Orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui,

& que sa famille en avoit profité; Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que *Jones* seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit *Jones* étoit à la chasse avec notre Garde, lorsqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever sur les terres de M. *Alworthy*, alla se *remettre* sur le terroir d'un Gentilhomme voisin.

M. *Alworthy* avoit expressément défendu au Garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du Gentilhomme en question; plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol de sa maîtresse. Cependant les instances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l'emporterent sur les défenses de M. *Alworthy*: ils passerent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix. Malheureusement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin: il accourut au coup,

prit *Tom* ſur le fait, & chercha en vain le Garde, qui s'étoit caché dans l'épaiſſeur d'un buiſſon voiſin.

M. *Alworthy* fut d'abord averti du crime, dont on demandoit une vangeance éclatante contre les deux chaſſeurs. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-diſtinctement entendu deux coups de fuſils : c'étoit au coupable ſaiſi à dénoncer ſon camarade, peut-être encore plus criminel que lui.

A ſon retour au Château, *Tom* interrogé ſur le fait, avoua ingénuement la vérité, prétendant ſeulement qu'il avoit crû pouvoir ſuivre une couvée appartenante à M. *Alworthy*, puiſqu'elle étoit originaire de ſon terroir ; mais il nia ſi fermement (quoiqu'après avoir un peu héſité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. *Alworthy* l'en auroit crû ſans doute, ſi le Gentilhomme & ſon laquais n'avoient pas inſiſté par ferment dans leur accuſation.

Le Garde-chaſſe, dont la répu-

tation étoit déjà plus que suspecte, fut mandé sur le champ. Mais comptant sur la parole que *Jones* lui avoit donnée de tout prendre sur son compte, il protesta sans balancer de son innocence, en assûrant qu'il n'avoit pas vu *Jones* de toute la journée.

M. *Alworthy*, après avoir vivement pressé *Jones* de confesser la vérité d'un fait, qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, renvoya *Jones* avec colére, en lui donnant jusqu'au lendemain matin à faire ses refléxions, & en l'avertissant qu'un autre Juge auroit soin de l'interroger alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Jones* passa une très-mauvaise nuit, & d'autant plus triste qu'il étoit seul, son compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques visites aux environs avec sa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment ; il craignoit d'être trahi par son courage, & de se voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chasse; dont la ruine alors étoit certaine. celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que sa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveller l'interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante que tout autre que *Jones* y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très-résolu de se voir plutôt écorché vif, que d'être assez lâche pour trahir son ami.

M. *Alworthy*, qui s'apperçut bientôt, par les discours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accusateur pouvoit s'être trompé, & que le domestique pouvoit n'avoir parlé que par complaisance

pour ſon Maître. Et comme la cruauté, ainſi que l'injuſtice, étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de ſoutenir un ſeul inſtant le ſentiment intérieur, il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit, après quelques exhortations auſſi tendres que ſincéres.... Je ſuis maintenant convaincu, mon cher Enfant, de l'injuſtice de mes ſoupçons, & bien fâché de la punition rigoureuſe qu'ils vous ont attirée... Il lui donna enſuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit paſſé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la généroſité de M. *Alworthy*, que des coups de fouët de *Tuakum*, il ſe précipita aux pieds de ſon bienfaiteur.... Ah, Monſieur! Ah, Monſieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon! Non je ne ſuis pas digne de vos moindres faveurs..... A ce moment, cédant au torrent de ſa reconnoiſſance, il alloit tout avouer à M. *Alworthy*, lorſque le

bon génie du Garde-chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu pour ce pauvre misérable ; & cette seule considération lui ferma tout à coup la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhétorique, pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il regardoit comme déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable : son expérience fut absolument rejettée. Il a déjà assez soufert, répondit M. *Alworthy*, même en le supposant criminel ; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria *Tuakum*, avec chaleur : pur entêtement, pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ? l'honneur peut-il subsister indépendament de la Religion ?

Ce discours se tenoit à table, vers la fin du dîner, en présence d'un troisiéme personnage qui y prit

part, & qu'avant d'aller plus loin, il faut faire connoître au Lecteur.

CHAPITRE II.

Caractère de M. SQUARE le Philosophe, & de M. TUAKUM le Puritain.

CE Gentilhomme, qui étoit déjà depuis quelque tems chez M. *Alworthy*, se nommoit *Square*. Ses talens naturels n'étoient pas du premier ordre; mais une sçavante éducation y avoit suppléé. Fort versé dans l'étude des Anciens, & sçachant sur le bout du doigt son *Aristote* & son *Platon*, il avoit surtout travaillé à se former sur ces grands modèles, suivant tantôt l'opinion de l'un, tantôt celle de l'autre : toujours Platonicien pour la Morale, souvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais quoiqu'il eût formé sa Morale sur celle de *Platon*, il s'accor-

doit assez avec l'opinion d'*Aristote*, lorsqu'il l'envisageoit plutôt comme Philosophe, que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut longtems celui de notre homme, & le conduisit par dégrés au point de n'envisager toute espece de vertus, que comme matiéres de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confidence à personne ; mais après avoir suivi de près sa conduite, je ne puis me dispenser de croire que ce fut en effet son sentiment, qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui surprendroient dans son caractére.

Tuakum & lui ne se rencontroient jamais sans disputer. Comment eussent-ils été d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature ; & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame, que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit, au contraire, que l'ame humaine, depuis la chute du premier homme, n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que dans leurs dissertations morales, il n'étoit jamais fait mention du mot *Bonté*. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions, que par *la Regle inaltérable du droit*, *& l'éternelle Convenance des choses*; l'autre ne décidoit de rien, que par les loix de *l'expresse Autorité*.

Après cette courte introduction, le Lecteur est prié de se souvenir, que le Ministre avoit crû accabler M. *Alworthy*, en lui demandant, *si l'honneur pouvoit subsister indépendament de la Religion?*

Square se chargea de la réponse; qui produisit une longue dispute que je crois devoir épargner au Lecteur; & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore, sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.

CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'Auteur. Incident trivial, qui peut-être en a aussi besoin.

IL est encore bon, avant que je continuë, de supplier le Lecteur, de ne point craindre que mon but soit d'offenser personne, & spécialement ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion, ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jetter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & d'ennoblir le cœur de l'homme, je n'ai d'autre vuë au contraire, que celle de démasquer les Sectateurs aussi foux qu'outrés de deux systêmes mal entendus, & par conséquent plus dangereux en Angleterre, où tout est enthousiasme, que partout ailleurs. Ce n'est donc, ni la Religion ni la vertu que je prétens exposer ici, c'est l'abus de

l'une & le défaut de l'autre, dans deux perſonnages auſſi vains qu'entêtés de l'obſcure ſublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu, & *Square* la Religion, dans la compoſition de leurs différens ſyſtêmes, & n'avoient pas rejetté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle*, je me ſerois bien gardé de les repréſenter comme deux objets de dériſion dans cette Hiſtoire : que je crois, après cette déclaration, pouvoir pourſuivre.

L'incident qui mit fin à la conteſtation mentionnée au dernier Chapitre, n'étoit autre choſe qu'une querelle entre M. *Bliſil* & *Tom Jones*, en conſéquence de quoi ce dernier avoit enſanglanté le nez de ſon camarade. Le jeu ayant occaſionné leur différend, le ſage *Bliſil* s'étoit échapé au point de traiter *Tom* de *vilain bâtard ;* & l'autre, qui avoit ſouvent la tête un peu près du bonnet, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en ſang, demandoit juſtice à ſon oncle, & au redoutable *Tuakum*. *Jones*, ne s'excuſoit que ſur l'atrocité de l'inſulte, dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler; & M. *Alworthy*, penſoit déja à abſoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorſque le vindicatif *Blifil* obſtiné à nier l'injure qu'il avoit dite à *Jones*, s'écria, *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur capable de nier certains faits, ſçût au beſoin en inventer d'autres.*

Quels ſont, quels ſont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur?

Blifil, ſe ſentant ſoutenu, révéla alors la confidence que *Tom* lui avoit faite la veille, de ſa chaſſe avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joye, chanta victoire; & inſulta au malheur de *Jones*, ainſi qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne ſe fit plus preſſer d'avouer ſa faute. Le menſonge, dit-il, lui

étoit auſſi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit à ſauver le Garde-Chaſſe ; d'autant plus, que c'étoit lui-même qui avoit forcé par ſes inſtances ce pauvre malheureux d'entrer avec lui ſur le terroir du gentilhomme voiſin. Il affirma ce fait, par ſerment, & finit par ſuplier vivement M. *Alworthy* de ne punir que le vrai coupable, & de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui ſeul avoit cauſé la perte. Reprenez vos bienfaits; Monſieur, s'écria-t'il encor en pleurant, je vous ai déja dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval, qui fait toutes mes délices, mais pardonnez au pauvre *George !*

M. *Alworthy*, après avoir héſité quelques inſtans, le renvoya, ainſi que *Bliſil*, en leur ordonnant de vivre plus amicalement enſemble.

CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL eſt aſſez vraiſemblable que le jeune *Bliſil*, en dévoilant ainſi un ſecret qui ne lui avoit été révélé que ſous le ſceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction qui, n'eût ſans doute pas été moins vive que la premiere : la circonſtance du nez caſſé, donnoit ſi beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matiére, fit oublier celle-ci. M. *Alworthy* déclara même qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompenſé que puni ; & cette ſentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en réclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'eſt, diſoit-il, encourager le crime ; c'eſt

s'en rendre complice, que de ne pas le punir. Il s'étendit longtems ſur cette matiére ; & notament ſur la correction des enfans : il cita *Salomon*, les Peres, & leurs Commentateurs. De-là paſſant aux vices du menſonge, il prouva à l'aſſemblée, qu'il n'étoit pas moins ſçavant ſur ce point que ſur l'autre.

Square, après avoir rêvé longtems, dit, qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones*, avec l'idée de la *Vertu parfaite*. Il avoua, qu'au premier coup d'œil, on trouvoit dans cette action l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu, & la *fauſſeté* un vice, il n'étoit pas poſſible de les allier enſemble. Il termina ſon diſcours, dont je ne donne que la ſubſtance, par dire que la vertu & le vice ſe trouvant ici confondus, il laiſſoit aux lumiéres de M. *Tuakum* à décider ſi quelques coups de fouet feroient abſolument inutiles en cette occaſion.

Nos deux Sçavans étant d'accord, pour condamner *Jones*, ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil*. Mettre la vérité au jour, c'étoit ſuivant le Docteur remplir le premier devoir d'un homme religieux ; ſuivant le Philoſophe, c'étoit éminemment ſe conformer à *la régle du droit*, & à *l'inaltérable convenance des choſes*.

Tout ceci cependant, quoique profondément raiſonné, étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy*, & ne put le réſoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il ſentoit, au-dedans de lui-même, que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à ſon ami, s'accordoit davantage avec ſa propre façon de penſer, qu'avec la religion de *Tuakum*, & la vertu de *Square*. Sur quoi il défendit expreſſément au premier, de maltraiter *Jones*, & de lui parler du paſſé. Le Pédant fut obligé d'obéir ; mais ce ne fut pas ſans répugnance, ni ſans répéter pluſieurs fois entre ſes dents, que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chaſſe, M. *Al-*

worthy crut devoir être plus févére. Il penfoit, avec juftice, qu'une fauffeté hazardée pour excufer un ami eft bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excufer nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, étoit d'avoir lâchement foufert que le pauvre *Tom* s'expofât pour l'amour de lui à un châtiment auffi rigoureux, que le Garde pouvoit prévenir, en ofant déclarer la vérité. Arrêt, en conféquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chaffé du fervice de M. *Alworthy*.

Dès que cette hiftoire fut devenue publique, bien des gens en jugeant la conduite de *Blifil & de Jones*, ne furent pas du fentiment de *Square & de Tuakum*. *Blifil*, qu'on aimoit, qu'on eftimoit auparavant, fut regardé comme une âme baffe, comme un faquin fans honneur & fans foi. *Tom*, qui auparavant étoit craint & haï, devint auffi généreux qu'eftimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné partout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs ; en apprenant ce ſoudain changement de ſçene ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Bliſil*, ſouple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en particulier, & ne ceſſant en leur abſence de rendre graces à ſon oncle de lui avoir choiſi de ſi grands Maîtres : louanges indirectes, qui leur revenoient par le canal de l'oncle, & qui par conſéquent les flattoient davantage. Tous deux haïſſoient *Jones*, étourdi, diſſipé, ſouvent ſans reſpect pour eux ; inattentif à leurs préceptes ainſi qu'à leurs exemples, incapable d'en ſentir l'excellence & de les admirer, bâtard de plus, & par conſéquent indigne que des Maîtres auſſi ſublimes fuſſent forcés par complaiſance de ſe ravaller juſqu'à lui.

Lorſque M. *Alworthy*, préférant ſagement l'éducation privée à celle des Colleges d'Angleterre, avoit cherché un bon Précepteur pour ſon neveu & pour *Jones*, un de ſes

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit paſſé preſque toute ſa vie dans un Collége, avoit une grande réputation du côté de la ſçience, de la Religion & des mœurs. Cet homme, à ſon arrivée au Château, avoit beaucoup plu à M. *Alworthy :* il ne démentoit point en effet le caractére qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent; mais comme elles ne l'emportoient pas ſur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçuës dans la doctrine de *Square*, engageoient encor plus ce Seigneur à ne pas ſe défaire de *Tuakum :* il penſoit, que le tempérament différent de ces deux perſonnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts; & qu'avec ſa propre aſſiſtance, il n'en pouvoit réſulter pour les deux diſciples, que d'excellens principes de Religion & de Vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette obſervation néceſſaire, il nous reſte à lui rendre raiſon d'un autre motif qui engageoit ſécrettement le Philoſophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Bliſil*, que pour *Jones :* mais cette matière eſt aſſez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela eſt encor mieux fondé.

SAchez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux ſçavans avoient pris tant d'affection pour M. *Alworthy*, l'un à cauſe de ſa vertu, l'autre à cauſe de ſon amour pour la Religion, que chacun d'eux avoit réſolu, en particulier, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits ; c'eſt-à-dire, qu'ils avoient jetté les yeux ſur Madame *Bliſil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de ſon mari ; mais que le Lecteur n'a ſans doute pas oubliée.

Le déſir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occaſions ; & la conſtante préférence qu'ils donnoient à ſon fils ſur le petit *Jones*, leur paroiſſoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas, que la tendre amitié de M. *Alworthy* pour l'enfant trouvé, ne dût infiniment déplaire à Madame *Bliſil.* Raiſonnant d'après eux-mêmes, ils regardoient les careſſes qu'elle faiſoit à cet enfant comme partant de ſa politique, ou de ſa complaiſance pour ſon frere : d'où ils induiſoient, que *Tom* devoit paroître, intérieurement, encor plus odieux à la bonne Dame.

Quelque diſcrette que fût leur paſſion, Madame *Bliſil* n'avoit point tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'eſt-à-dire beaucoup de complaiſance de leur part pour ſes ſentimens, quels qu'ils fuſſent ; &

le plaisir, toujours sensible, de se croire aimée.

Il est encore bon de sçavoir, que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétenduë haine intérieure qu'ils supposoient à Madame *Blifil* pour le Héros de notre histoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son mari ; elle étoit même parvenuë à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable, lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas surprenant, que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un pareil époux, ne fût pas extrêmement cher à ses yeux ; ni que, partant de ce principe, elle pût voir sans répugnance & sans jalousie toutes les faveurs que son frere répandoit sur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci sont un peu fondés sur conjectures) c'est, qu'à mesure que *Jones* grandissoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractére, de cette franchise généreuse si fort en pos-

fection de plaire aux Dames, on voyoit insensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son propre fils; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom*, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de *Square & de Twakum* un Rival dangereux. Cette découverte les rendit furieux contre lui: chacun d'eux, en particulier, lui jura une haine implacable.

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur lui-même paroît sur la Scène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté,

côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent naître dans son esprit, des dispositions désavantageuses pour *Tom*. Pour intéresser M. *Alworthy*, il suffisoit d'être malheureux, sans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* étoit haï par sa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre ; & l'on sçait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus se rapprocherent ; *Blifil* étoit jeune ; la haine de sa mere étoit injuste ; son neveu n'avoit plus de pere : que faloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy ?*

Il est pourtant vrai, que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils préparoient son ame

à recevoir des impreſſions qui pro- duiſirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auſquels (il le faut confeſſer) l'imprudence & la légereté de l'infortuné *Jones* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons, en les tranſmettant à la mémoire, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile pour les jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne ſeroit-ce que par eſprit d'amuſement. Ils pourront ſe convaincre, que la bonté du cœur, & la franchiſe la plus noble, quoique très-eſtimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en eſt doué, ne peuvent point ſeuls, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence & la circonſpection ſont néceſſaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu, qui ſans elles n'eſt jamais en ſureté. Il ne ſuffit pas, en effet, que nos intentions ſoient exactement bonnes, il faut en même-tems avoir

grand ſoin qu'elles paroiſſent telles. Quelque orné que ſoit l'intérieur, il faut ſonger à parer le dehors, ſans quoi la malice & l'envie ſçauront tellement le noircir que la ſagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peut-être diſcerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime conſtante, que nul homme ne peut ſe flatter d'être aſſez parfait pour ſe croire en droit de négliger les loix de la prudence : la vertu même ceſſe d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous liſez la ſuite de cet ouvrage avec attention, je me flatte que vous ſerez bientôt pénétrés de la ſolidité de ces préceptes.

CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de TOM JONES.

LE Lecteur se rappellera aisément, que *M. Alworthy* avoit fait présent à *Jones* d'un petit cheval, pour le consoler de la correction, prétenduë injuste, qu'il avoit reçuë de *Tuakum*. *Tom* le garda environ six mois, & le vendit ensuite à une foire voisine du Château.

A son retour, questionné par *Tuakum*, sur ce qu'il avoit fait de son argent : il répondit résolument, que ce n'étoit point son affaire, & qu'il n'avoit rien à lui dire là-dessus. *Tuakum*, toujours alerte à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique, en avoit déja armé sa main vangeresse, lorsque *M.*

Alworthy parut. Il accorda un délai au criminel, & voulut, avant que juſtice fût faite, être inſtruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuſer, Monſieur, répondit *Jones*, en ſe jettant aux pieds de M. *Alworthy* : mais, pour à ce boureau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe, dont j'eſpere être bientôt capable de le récompenſer de toutes ſes cruautés. (Il montroit un bâton, à côté du lit.)

M. *Alworthy* auſſi ſurpris qu'indigné de cet emportement, & ſurtout des menaces de *Jones* à ſon précepteur, menaça *Jones* lui-même de ſa diſgrace entiere, ſi jamais pareils mots ſortoient de ſa bouche à l'avenir.

Tom, moins effrayé, que pénétré du repentir d'avoir offenſé ſon bienfaicteur, embraſſa de nouveau ſes genoux, en s'écriant, ah, Monſieur ! qui dans l'Univers vous aime, & vous révére autant que moi ? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous

les hommes ? ne ferois-je pas détestable à mes yeux mêmes, si je pouvois me croire ingrat ? j'aimois, je chérissois le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le besoin le plus pressant n'auroit pû m'y forcer... vous-même... oui, vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que ç'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas senti, mon cher Maître ? si en voyant l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accusant d'avoir causé leur infortune !...

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel est donc cet énigme ?

Hélas, Monsieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chasse. Depuis que *George* est l'objet de votre courroux, sa nombreuse & triste famille périt de faim, de froid, & de misére ! je n'ai pû supporter le spectacle affreux de leurs souf-

frances ! . . . c'eſt pour les ſoulager que j'ai oſé me défaire du cher préſent que je tenois de vos bontés... c'eſt pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reſte pas un ſol.

M. *Alworthy*, pendant cette confeſſion, que l'éloquence de la vérité rendoit attendriſſante, étoit demeuré immobile, & les yeux mouillés de pleurs. Il ſe remit enfin, & renvoya *Jones*, après quelques tendres reproches, en l'exhortant de s'adreſſer à l'avenir à lui-même lorſqu'il ſeroit queſtion de ſoulager des malheureux, plûtôt que d'employer des moyens extraordinaires, ſouvent ſujets à être mal interpretés.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais ſeul.

QUelques jours après cette avanture, M. *Alworthy* ſe promenant un ſoir dans la campa-

gne avec *Blifil* & *Jones*, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumiere où la famille du Garde-chasse formoit un vivant tableau des miséres humaines. Leurs créanciers avoient déja enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un pareil spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui donna sur le champ quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* seul avoit préservé depuis quelques mois sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai, qu'indépendament du cheval, *Tom* avoit vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives instances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon

du Garde-chasse; & réussit enfin dans sa demande.

A l'instant, transporté de joye d'avoir une si bonne nouvelle à porter, *Jones* malgré la pluie & la noirceur de la nuit, vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaise étoile de *George* opéroit pendant l'absence de son ami, & renversoit toutes ses espérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Messieurs BLIFIL *&* JONES *paroissent dans un jour opposé.*

BLifil ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit *Jones*, mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuakum*: l'un, comme on le sçait, ne la croyoit pas compatible avec *la Régle inal-*

térable du droit ; l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice*, laissant au Ciel seul le droit de faire grace.

M. *Blifil*, qui s'étoit tû en présence de *Jones*, profita donc de son absence. Toutes reflexions faites, il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes, en répandant ses faveurs sur des Sujets qui n'en étoient pas dignes.

Il avoit appris, que *George* avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant, par un Gentilhomme nommé M. *Western*, pour un liévre tué au gîte. Le delit étoit vrai ; mais il n'étoit pas moins vrai, que le liévre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en soit, la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoit la rendre excusable, & sous le sceau du secret, indisposa de nouveau M. *Alworthy* contre *George ;* & d'autant plus, que M. *Alworthy*, ami de M. *Wes-*

tern, avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-tems, & chercha vainement ce qui avoit pû l'occasionner : mais le coup étoit porté, & M. *Alworthy* étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il defendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde, en promettant pourtant d'avoir quelque soin de sa famille. Il fallut se taire, & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Le M. *Western*, dont nous venons de parler, étoit un déterminé Chasseur, & passionné pour toutes les especes d'exercices en usage en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ses bonnes graces, en franchissant à cheval plus d'une barriere, & en faisant maints autres tours de force, qui aux yeux de M. *Western*, présageoient que *Jones* seroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés ; *Tom* fit des pro-

grès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. *Weftern*. Les chiens, les fufils, les chevaux, la table de cet opulent Seigneur de Paroiffe furent bientôt à la difpofition de notre Héros, qui fe promit de profiter de fa faveur pour obtenir le pardon de fon ami *George*, & le faire placer dans cette maifon.

Pour parvenir à un projet fi difficile, & que le bon cœur de *Jones* peut feul juftifier, il crut devoir faire fa cour à la fille unique de M. *Weftern*, jeune Demoifelle de dix-fept ans, qu'après fes chiens & fes chevaux, le pere aimoit & eftimoit au-delà de toutes chofes. Il fuffifoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit fur l'efprit de fon pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais comme il s'agit ici de l'Héroïne de notre Hiftoire, que nous aimons beaucoup, & que le Lecteur aimera peut-être auffi lui-même, il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troifiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATRIÉME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. *Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rappeller, à cause de ses suites importantes.*

LE véridique Auteur de cette histoire, a fait un portrait en grand, & très-détaillé des charmes de la figure, du caractére, & des talens de notre Héroïne ; & moi, pour épargner à nos François, moins patients que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement,

Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos vieux Romans qui leur tombera le plutôt sous la main : le portrait de la premiere Princesse, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs bien coupés, vifs & pleins de douceurs, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nymphe, *la noble modestie de Diane, & les graces de Vénus :* pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*, c'est d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant, que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour, & beaucoup connu le monde, s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ſes Terres, où charmée des heureuſes diſpoſitions de ſa niéce, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'eſt donc à l'âge de dix-huit ans que Sophie paroît ici ſur la ſçene, accompagnée de tous ſes charmes, qu'embelliſſent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déja dit à quel point elle étoit aimée de ſon pere; & combien *Jones*, par cette raiſon, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'eſperance de l'intereſſer pour ſon ami le Garde-chaſſe.

Mais nous ſommes forcés, avant que de paſſer plus loin, de récapituler en bref quelques matieres antérieures, plus néceſſaires qu'on ne penſe.

Quoique les differens caractéres de M. *Alworthy*, & de M. *Weſtern* ne permiſſent pas entr'eux une intime amitié, ils vivoient pourtant en bons voiſins: moyennant quoi, les jeunes gens des deux familles, qui ſe connoiſſoient depuis l'enfance, avoient ſouvent joué enſemble.

La gayeté de *Tom* sympatisoit plutôt avec l'humeur de *Sophie*, que la grave austérité de M. *Blifil;* & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit si marquée , qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil* pour n'y point paroître sensible.

Cependant, comme nous soupçonnons volontiers le ressentiment de ceux que nous croyons avoir offensés, Mademoiselle *Sophie* attribua à celui de M. *Blifil* une action , que *Square & Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait present à *Sophie* d'un petit oiseau, qu'il avoit déniché, élevé, & instruit à chanter.

Sophie , qui avoit alors treize ans, étoit si attachée à son oiseau, que sa principale affaire, ainsi que son plus grand plaisir, étoit de le nourrir, & de s'en amuser. Aussi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-il toujours dans la main de sa

belle maîtresse, & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour, que M. *Alworthy*, & toute sa famille, avoit dîné chez M. *Western*, tout le monde étant dans le jardin, & *Blifil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour son oiseau, la pria de le lui confier pour un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce leger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main, que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel *Blifil* l'clança tout à coup dans les airs.

L'oiseau ne s'étoit pas plutôt senti en liberté, qu'oubliant tous les bienfaits de sa maîtresse, il s'étoit allé percher sur le premier arbre voisin.

Sophie, aussi surprise qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'insulter *Blifil*; le second, fut de se débarrasser de son habit, & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit sur le point de le ratraper, lorsque la branche qui s'étendoit jusques sur un canal, vint à manquer, & le laissa tomber dans l'eau la tête la premiere.

L'inquiétude de *Sophie* alors changea d'objet : le danger que couroit *Tom* la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant ; & *Blifil* même fut assez humain pour la seconder de toutes ses forces.

La Compagnie, qui n'étoit pas loin de là, accourut au moment que le pauvre *Jones*, après s'être longtems debattu, atteignoit le rivage. *Tuakum*, à cet aspect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par l'arrivée de M. *Alworthy*, qui demanda à *Blifil* ce qui pouvoit avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua, sans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excusant sur ce que, par la Loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiselle *Sophie* pût être si sensible à une semblable perte; & qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chute de *Jones*, ayant volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triste *Sophi*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureuse destinée de son oiseau, versa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très-peu du goût de M[rs] *Alworthy* & *Western*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de cette avanture de l'oiseau, que nous n'avons pû nous dispenser de raconter

au Lecteur, quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

P*Arva leves capiunt animos :* peu de chosegagne un cœur tendre; c'étoit le sentiment d'*Ovide*, de ce grand précepteur d'amour ! ce qu'il y a de certain, c'est que,d ece moment,*Sophie* se sentit autant de penchant pour *Jones*, que d'aversion pour son camarade. Plus d'une rencontre de ce genre arrivées depuis de tems à autres, & que la connoissance du différent caractére de nos deux condisciples doit faire présumer au Lecteur,ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût son peu d'experience, elle pensoit assez pour apper-

cevoir que *Tom*, tout éventé, tout diſſipé, tout poliſſon qu'il étoit (tranchons le mot) n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. *Bliſil*, quoique prudent, diſcret, & ſérieux, n'avoit d'autre interêt en vuë que celui d'un ſeul ; & quel étoit ce ſeul ? laiſſons au Lecteur la ſatisfaction de le deviner.

Il y avoit trois ans paſſés que *Sophie* étoit ſous la tutelle de ſa Tante ; & durant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant dîné un jour avec cette même Tante chez M. *Alworthy*, & c'étoit juſtement quelques jours après l'avanture du Garde-chaſſe, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuſe de *Jones* avoit été racontée par M. *Alworthy* ; & *Sophie* l'avoit écoutée ſans répondre un ſeul mot ; la Tante même n'avoit pû tirer une ſeule réponſe d'elle, à leur retour au Château de M. *Weſtern*.

Mais, la Femme de chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deſhabillant, des nouvelles du jeune M.

Blifil. Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant ſon nom, que je déteſte tout ce qui tient de la baſſeſſe & de la perfidie. Je ne conçois pas même, que M. *Alworthy* ſouffre qu'un pédant barbare puniſſe ſi cruellement un pauvre garçon, pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de ſon caractére.

Au retour de *Sophie* chez ſon pere, il lui avoit confié le gouvernement de la maiſon, & l'avoit fait aſſeoir au haut bout de la table, où *Tom* (qui par ſes talens pour la chaſſe, étoit devenu le plus cher favori de M. *Weſtern*) dînoit preſque journellement.

Les caractéres francs & vifs, ſont ordinairement galans; & cette galanterie, lorſqu'elle eſt guidée par un bon eſprit, tel qu'étoit réellement celui de *Jones*, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & preſque toujours complaiſant pour les femmes.

Jones, par cet endroit ſeul, ſe

faisoit heureusement distinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voisins qui fréquentoient chez M. *Western*. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton, la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croioit devoir cette espece de distinction à sa beauté, à sa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux si supérieure à celles de son sexe : mais, de desseins sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute dès-à-présent mal augurer de lui : peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modestie possible, avoit le cœur tendre & les passions vives. Ces sentimens se dévelopoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec *Jones*, qu'il falloit être aussi jeune & aussi inappli-

qué qu'il l'étoit, pour n'en rien ap-
percevoir. M. *Weſtern* lui-même, ſi
toutes ſes idées n'avoient pas été
renfermées dans ſon écurie & dans
ſon chenil, en auroit ſurement con-
çû des ſoupçons. Mais, le bon Gen-
tilhomme étoit ſi loin de là, qu'il
procuroit lui-même à *Tom* autant
d'occaſions de voir ſa fille que le
plus tendre amant en eût pû deſi-
rer.

Il doit pourtant paroître moins
étonnant que ce penchant de *So-
phie* pour *Jones* eût échapé à tous
les autres yeux, puiſque la pauvre
fille ne s'en étoit jamais apperçuë
elle-même ; & que ſon cœur étoit
irrévoquablement perdu, avant
qu'elle ſe doutât qu'il fût en dan-
ger.

Telle étoit la ſituation des cho-
ſes, lorſqu'une belle après-midi, *Jo-
nes* ayant trouvé *Sophie* ſeule, lui dit
d'un grand ſérieux, après quelques
complimens, qu'il avoit une grace
très-importante à lui demander.

Quoique rien, ſoit dans la con-
tenance, ſoit dans le propos de
Tom,

Tom, ne dût le faire ſoupçonner d'avoir à parler d'amour ; cependant, à peine eut-il ouvert la bouche, qu'une pâleur ſubite & un friſſonnement intérieur qui s'empara tout à coup de *Sophie*, ne lui eût pas laiſſé la force de répondre, ſi *Jones* ne l'avoit affranchie de cet embarras, en procédant dans ſa requête, qui n'avoit d'autre but que d'implorer la protection de cette aimable fille en faveur du Gardechaſſe.

A ces mots, *Sophie* revenuë de ſon trouble, lui répondit en ſouriant avec douceur, telle eſt donc cette grace importante que vous me demandez d'un air ſi grave ? Je vous l'accorde de tout mon cœur : j'ai réëllement pitié de ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à ſa femme.

Ces bagatelles, étoient une de ſes propres robbes, du linge, & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent, & c'eſt ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie* ; qui charmée d'avoir trouvé l'occa-

ſion de l'obliger, lui demanda une grace à ſon tour.

Une grace, Madame! (s'écria *Tom*) ſi vous connoiſſiez le plaiſir que m'inſpire l'eſpoir de recevoir vos ordres, vous ſentiriez qu'il n'en eſt point pour moi de plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure; oui, je jure par cette chere main, que je voudrois ſacrifier mes jours pour vous! . . .

Il s'étoit ſaiſi, en s'exprimant ainſi, de la main de Sophie, qu'il baiſoit & rebaiſoit avec ardeur: c'étoit la premiere fois que ſes lévres l'avoient touchée. Ces mêmes jouës, qui, l'inſtant auparavant, étoient pâles, ſe couvrirent tout à coup d'une rougeur, *qui changea tous les lys en roſes : Sophie*, pour la premiere fois, ſentit des mouvemens juſqu'alors étrangers pour elle; & qui, lorſqu'elle eut le tems d'y penſer à loiſir, commencerent à lui dévoiler des ſecrets que le Lecteur a ſans doute déja ſuffiſamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne

fut pas d'abord) elle lui dit, que la grace qu'elle attendoit de lui, étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de façon à la faire trembler chaque jour pour sa vie ; & qu'elle le supplioit de faire en sorte que M. *Western* se ménageât davantage à l'avenir.

Tom promit sincerement d'exécuter les ordres de *Sophie ;* & après l'avoir vivement remerciée des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour *George* & sa famille, il la quitta transporté de son heureux succès.

Sophie, n'étoit pas moins contente : mais dans un autre sens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (si l'un ou l'autre en eut jamais) se représentera mieux ce qui se passoit en elle que je ne pourrois le dire, eussais-je autant de bouches qu'un Poëte pourroit en désirer, pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Western* étoit accoûtumé toutes les après-diné, sitôt qu'il étoit

yvre, d'entendre sa fille jouer du clavecin. Il étoit grand amateur de Musique ; & peut-être, s'il eût vêcu en Ville, auroit-il pû passer pour connoisseur : car, il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel.* Rien ne trouvoit grace devant lui, que ce beau simple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la premiere fois : aussi, *le vieux Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres Vaudevilles de cette espece, étoient-ils ses airs favoris.

Sa fille, quoique bonne Musicienne, & zelée partisane de *Handel*, avoit cependant tant de complaisance pour son pere, qu'elle s'étoit prêtée, pour l'amuser, à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, & obtenoit avec peine la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec *Jones*, notre Hé-

roïne, au moment que ſon pere eut quitté ſa bouteille, joua trois fois de ſuite, ſans ſe faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut ſi tranſporté, que ſautant tout à coup en bas de ſon lit de repos, il jura, en embraſſant tendrement ſa fille, que ſa main ſe perfectionnoit tous les jours. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promeſſe qu'elle avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita, & obtint toutes ſes demandes.

Le ſuccès de *Jones*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays: on en parla diverſement. Les uns applaudiſſoient au bon cœur de *Jones*, d'autres s'en mocquoient, en diſant qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât ſon ſemblable.

M. *Bliſil*, ſur tout, étoit indigné: il avoit toujours meſuré ſa haine pour le Garde-chaſſe, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui ; non pas qu'il en eût jamais reçû la moindre offenſe, mais par pur amour de la

Religion & de la vertu : il suffisoit que *George* n'eût pas bonne réputation. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. *Alworthy* ; & soutint gravement, que nul autre motif n'avoit pû induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi mauvais *sujet*.

Tuakum & Square, chanterent sur le même ton : la jalousie de tous les deux, & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenuë à son comble contre notre ami *Jones*. Le drôle, qui touchoit alors à sa vingtiéme année, étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame, par toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, paroissoit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procedé de *Jones*, loua sa persévérance, la candeur de son amitié, & souhaita qu'il pût donner souvent de nou-

velles preuves d'une vertu si estimable.

Mais la fortune, qui pour l'ordinaire sert peu les jeunes gens du caractére de *Tom*, pour se vanger peut-être du culte negligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de notre Héros dans un jour bien moins favorable aux yeux de M. *Alworthy*. C'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Motifs de l'insensibilité de JONES *pour* SOPHIE.

J'Ai bien peur que deux sortes de gens n'ayent déja conçû quelque mépris pour mon Héros, relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accusent sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi negliger l'occasion de faire une grande fortune ; & les autres ne condamnent peut-être pas moins

ſa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre deſir que de voler dans ſes bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'ai garde d'entreprendre de le juſtifier totalement. Je dirai ſeulement, que *Jones*, ſoit qu'il les tînt de *Tuakum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit, ce qu'on appelle, des *principes*.

Ces principes, il eſt vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal; mais auſſi ne lui permettoient-ils jamais de le faire ſans le ſentir, & ſans s'en faire des reproches. C'eſt cette voix ſecrette, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maiſon, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus mépriſable des humains. C'eſt ce ſentiment intérieur qui lui diſoit tout bas, que ſi ce même homme, non content de voler le bien de ſon Hôte, lui raviſſoit encore ſa fille, il n'étoit point de ſuplice dont un tel ſcélérat ne fût digne.

S'il avoit été bien amoureux de *Sophie*, je ne dis pas qu'il n'eût pû oublier un peu ces *principes*. Mais permettez-moi de penser, que la différence est grande entre un pareil enlevement motivé par l'amour aveugle, & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil interêt.

Disons donc, que ce jeune homme n'étoit point du tout insensible aux charmes de *Sophie*; qu'il étoit, au contraire, enchanté de sa beauté, & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impressions aussi profondes que le Lecteur eût pû le désirer. Cependant, comme indépendamment de toutes ces raisons, on pourroit peut-être encore l'accuser de stupidité, ou de défaut de goût, il faut vaincre nos répugnances, & dire les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis Lecteurs, que *Tom* étoit amoureux; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je juge de votre surprise, & je

vous entends déja accuser mon silence sur cette matiere : vous n'êtes pas moins embarrassés à deviner quelle pouvoit être cette femme ; & d'autant plus, que nous n'avons pas encore sonné le moindre mot de la rivale de *Sophie* Car, quant à *Madame Blifil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois, rien dit, d'où l'on puisse induire qu'il se sentît quelque tendresse pour elle ?

Pour ne pas vous faire languir, rappellez-vous donc, que nous avons déja parlé plusieurs fois de la famille de *George Seagrim*, le Garde-chasse, consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on appelloit *Moly*, passoit pour une des beautés du canton.

Congréve dit fort bien, *qu'il est dans le vrai Beau, un je ne sçai quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires :* ainsi la crasse, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux

je ne sçai quoi, aux ames d'une espece plus sublime.

Quoiqu'il en soit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impression sur *Jones*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre sa seiziéme année: c'est alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déja senti pour lui quelque tendresse; & sans les principes de *Jones*, il n'auroit pas tardé longtems à en profiter. Mais, quoique son tempérament le portât assez à jouir du bien présent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il portoit au pere de *Moly*, & la pitié que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réfléxions, il obtint enfin sur lui-même de se desister de sa poursuite, & d'être trois mois entiers sans aller chez le Garde-chasse.

Cette froideur ſubite, de la part d'un jeune homme dont elle s'étoit flattée d'être aimée, n'accommoda pas du tout *Moly*. Cette fille que nous avons dit ſi belle, l'étoit en effet : mais, c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuſes, dont les inclinations ne démentent preſque jamais la figure ; de ces femmes, en un mot, qui de leur ſexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre choſe encore, augmenta ſa paſſion pour *Jones*, au point de ne laiſſer perdre aucune occaſion de ſe rencontrer ſur ſes pas ; elle en fit tant enfin, que *Tom* eût été plus que Héros, s'il avoit eu la force de réſiſter à tant d'amour.

Elle ſe conduiſit pourtant avec aſſez d'adreſſe (& en falloit-il beaucoup avec un amant, de l'âge & du caractére de *Tom* ?) elle ſe conduiſit ſi bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de *Moly*, qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre amante, qui avoit enfin cedé malgré elle à la violence

de ses attaques, & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser, & le bon cœur de notre Héros, sont assez connus, pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus cette pauvre fille que comme un objet, dont le bonheur, ou l'extrême infortune, étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est donc la vraie raison de cette insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie* : d'un côté, il ne pouvoit se résoudre à abandonner *Moly*, surtout dans la situation critique où il l'avoit mise ; de l'autre, à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable à ses yeux, que l'étoit *Sophie*.

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la premiere à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille. Elle crut, sottement, que le moyen de le cacher aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robbe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut charmée de cette occasion de rehausser ses attraits: car, quoique son miroir les lui eût souvent exagerés, même à travers l'extrême simplicité (pour ne rien dire de plus) de son ajustement; quoiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenuë à acquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroissement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ses charmes aux yeux de son amant,

& peut-être étendre auſſi ſes propres conquêtes.

Le Dimanche ſuivant, *Moly* revêtuë de la robbe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres préſens de *Jones*, ſort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroiſſe.

Que les grands ſont trompés, s'ils croyent s'être appropriés à eux ſeuls tout ce qui eſt du reſſort de l'ambition, & de la vanité ! ces nobles qualités fleuriſſent tout autant dans une Egliſe, ou dans un cercle de Village, que dans les aſſemblées les plus illuſtres : plus d'une chétive Sacriſtie a vû concerter des projets, & mouvoir des reſſorts politiques dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cédent pas plus aux hommes ; & ne ſont pas moins expertes dans les ruſes & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs ſupérieures, ſoit par la qualité ou par la fortune. La plus pauvre petite Ville a ſes prudes,

ſes coquettes, ſes jalouſies, *ſes modes*, ſes lorgneries, ſes rivalités, ſes tracaſſeries, ſes ſcandales.

Puiſſans du ſiecle ! laiſſez tomber un œil moins dédaigneux ſur la prétenduë ignorance de vos inférieurs ; & vous, Vulgaire ! reſpectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Egliſe, long-tems avant qu'aucun des Paroiſſiens l'eût reconnuë. Chacun ſe demandoit tout bas, quelle étoit cette Dame ? mais, dès qu'on fut bien aſſuré que c'étoit elle, le ricannement, le chuchotage, & enfin les éclats de rire devinrent tout-à-coup ſi bruyants dans le quartier des femmes, que *M. Alworthy* fut obligé d'interpoſer ſon autorité pour y rétablir la décence.

CHAPITRE V.

Combat.

MOnſieur *Weſtern* avoit une terre dans cette Paroiſſe ; & comme ſon Château étoit moins éloigné de cette Egliſe que de la ſienne, il venoit ſouvent au ſervice à la nôtre. Il y étoit juſtement, avec la charmante *Sophie*, lorſque cet eſclandre arriva.

Sophie, qui trouva la fille aimable, eut pitié de la ſimplicité qu'elle avoit euë de ſe vêtir ainſi, & de ce que ſon imprudence lui eût attiré ſi hautement l'envie de ſes égales. A peine fut-elle de retour chez ſon pere, qu'elle envoya chercher le Garde-chaſſe, auquel elle ordonna de lui amener ſa fille, avec promeſſe d'en avoir ſoin, & de la prendre peut-être à ſon ſervice, lorſque ſa femme de chambre à qui elle avoit donné ſon congé, ſeroit partie.

George, qui étoit déjà instruit de la situation de sa fille, fut frappé de la foudre à cette proposition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit fort que sa fille ne fût trop mal-adroite pour servir une si grande Dame. Peu importe, repartit *Sophie* ; elle apprendra bientôt ; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plûtôt chez lui pour consulter la prudence de sa femme sur les moyens de sortir d'un si grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter d'autres.

La belle robbe de sa fille avoit tellement irrité l'envie & la jalousie des femmes, qu'à peine M. *Alworthy* & la Noblesse des environs avoit-elle quitté l'Eglise, que cette rage long-tems retenuë, avoit éclatée en injures de la part de l'escadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les supporter ; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait : on avoit eu l'indignité d'éclabousser

& de gâter ſa robbe. La vivacité de ſon reſſentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne, qui après avoir mis hors de combat la moitié de ſes ennemies, alloit être accablée par l'autre, ſi *Tom Jones*, qui par haſard paſſoit à cheval de ce côté, avec *Square* & *Bliſil*; n'avoit à coups de fouet diſperſé toutes ces furies, & fait porter *Moly* toute enſanglantée chez ſon pere.

La douleur de *Jones* eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les ſecours poſſibles, il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre ſa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embraſſant, qu'il comptoit la revoir le ſoir. Les ſœurs de *Moly* eurent beau champ à la déſeſpérer, après le départ de *Jones!* la mere même, quoique premiere cauſe de ce qui étoit arrivé à ſa fille, fit chorus avec elles. *Moly* paroit, & ripoſtoit à tout; & toutes crioient enſemble à tuë tête, lorſque *George* arriva chez lui, chargé & très-em-

barrassé des propositions de *Sophie*.

Il épuisa vainement ses poulmons, sans pouvoir obtenir un instant d'audiance paisible. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles (à cause de son attachement pour *Jones*, d'où étoit, disoit-on, provenu le deshonneur de la famille) ne sçavoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit pas naturellement méchant, ni colérique : mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuse aigreur de sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde*; mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette justement au bout du bras : il l'employa enfin ; & un calme subit le convainquit bientôt, plus que jamais, de la vertu de ce puissant

Topique. Un grand conseil fut ensuite tenu ; *Moly* acheva la guérison totale de sa mere, en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçuës de *Jones*, & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé, que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie*, il falloit faire en sorte de trouver quelque prétexte pour y faire entrer une de ses sœurs en sa place.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre SUPPLE. *Effets qu'elles produisent.*

LE lendemain, *Tom* après avoir chassé le matin avec M. *Western*, fut invité à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie, & plus brillante encore que de coûtume : notre Héros, probablement, avoit quelque part au soin

qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer, elle ne pouvoit mieux réussir.

M. *Supple*, Ministre de la Paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit, à tous égards, un très-bon homme, singulierement taciturne à table, quoique sa bouche n'y fût jamais fermée ; mais qui avoit pour coûtume, au dessert, d'indemniser la Compagnie de son silence.

A peine la nappe fut-elle levée, qu'adressant la parole à M. *Western*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridwel*. *

Cette nouvelle, vû le caractere doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'assemblée ; qui le fut encore plus, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foiblesse pour un homme, qu'elle n'avoit absolument pas voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *Al-*

* On a déjà dit, que c'est une fameuse maison de correction.

worthy, informé de la bataille scandaleuse de la veille, en plein cimetiere, & qui avoit mandé *Molly* pour en sçavoir les particularités, s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille; qui, forcée d'avouer sa faute, étoit peut-être déjà en chemin pour le lieu destiné à sa pénitence.

Le Ministre n'avoit pas achevé ces derniers mots, que *Tom* quittant tout à coup la table, étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire, de la part de M. *Western*, rendit le Ministre muet; *Sophie*, rouge jusqu'au blanc des yeux, les tenoit fixés sur la table, & ne quitta cette attitude, que lorsque M. *Western* redoublant ses éclats, affirma par un très-gros *juron*, qu'il connoissoit le pere de l'Enfant; qu'il venoit de boire avec lui, & ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots, *Sophie* prenant prétexte de ce que son pere alloit entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'inté-

rêt fenfible qu'elle prit à la nouvelle du Miniftre, lui prouva bientôt que fon cœur étoit bien plus engagé qu'elle ne le croyoit auparavant.

Quand le Miniftre fut parti, & que M. *Weftern* eut fait fa *méridienne* ordinaire, il fit envain appeller fa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui fervit d'excufe pour ce foir, & la difpenfa même de defcendre pour fouper : ce qui mit le bon Gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire feul, dans la néceffité de faire appeller un Fermier voifin, pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'eft fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm Jones avoit couru le matin fur les chevaux de M. *Weftern* : de forte que n'en ayant point à

à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre du tems à en demander, il prit le parti de retourner au Château à pied ; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieuë, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenuë de M. *Alworthy*, il rencontra le Connétable, * avec son monde, conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle, la prit dans ses bras, & jura en l'embrassant tendrement, qu'il tuëroit le premier d'entr'eux assez hardi pour faire violence à cette fille. Console-toi, disoit-il, ma chere *Moly !* je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable, tremblant, & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne sçavoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez son pere, (c'est ainsi qu'il appella alors M. *Alworthy*) je suis certain, dit-il,

* Officier de Police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

qu'il n'a beſoin que de m'entendre ;
pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier, qui ſurement auroit compoſé à moins, ne ſe fit pas prier long-tems.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Jones* laiſſa ſon monde dans la ſalle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il ſe jetta à ſes pieds, lui avoua ſa faute, & le ſupplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une pauvre fille beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy*, quoique touché de la douleur & ſur-tout de la ſincerité de *Jones*, étoit ennemi du crime ; la clémence, & la juſtice, combattant à la fois dans ſon cœur, le laiſſoient indécis & embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. *Jones* étoit toujours à ſes genoux, écoutant avec humilité les pieuſes & vives remontrances de ſon bienfaicteur, qui enfin attendri par les larmes du Pénitent, conſentit que *Moly* fût renvoyée chez ſon pere,

pour y pleurer sa faute, & mieux vivre à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. *Alworthy* quelques impressions peu favorables pour *Jones*; mais après avoir longtems réfléchi sur le fond du caractére de ce jeune homme, il commença à en avoir la même opinion que celle que le Lecteur en a déja sans doute. En pésant ses défauts avec ses perfections, la balance lui parut pancher du dernier côté.

Aussi *Tuakum* perdit-il son temps, lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux *Blifil*, il vint pour noircir *Jones* auprès de son bienfaicteur. Toute l'amertume de ses pieuses invectives, ne fut payée que de cette froide réponse : je sçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom*, ne sont que trop sujets au vice que vous condamnez avec tant de raison; mais j'ai vu la franchise de son cœur, & la sincérité de son repentir, ainsi j'espere qu'il se corrigera.

Square, qui n'étoit pas moins vio-

lent, mais plus artificieux, s'y prit plus finement pour tirer parti de cette avanture, au gré de sa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée, du Cheval vendu, ni des autres faits également graves, rapportés dans notre second Livre : tous événemens, qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour *Jones*, n'avoient fait que la fortifier. Il en seroit, je crois, arrivé de même à *Jones* de la part de tout autre protecteur, pour peu qu'il ait eû l'ame compatissante & généreuse.

Square lui-même, n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pû produire ces différentes bonnes actions de *Jones*, dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit parfaitement ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours cherchée de bonne foi. A l'égard de *Tuakum*, je ne vous dirai pas précisément pour quoi, mais ces

idées n'étoient jamais entrées dans sa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. *Alworthy* paroissoit agir autrement, c'étoit, suivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer de s'être trompé dans le choix d'un objet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre *Tom*, en prenant M. *Alworthy* par l'endroit sensible, parut donc très propice à *Square*. Après lui avoir rappellé toutes les petites fredaines de notre heros, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité... Je suis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouer que ce jeune homme nous a trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confesse, m'empêcher d'être sensible à des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroissoient cependant avoir *l'amitié* pour motif. La jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir

d'irrégulier. Eussé-je imaginé, l'eussiez-vous crû vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet qu'une passion aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille ! Il protégeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille ; il nourissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié !* Telle est donc la générosité de *Jones !* .... Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuser des foiblesses de la nature ; de ne plus rien penser de vertueux, que ce qui quadrera dans la derniere exactitude avec *la Régle inaltérable du Droit.*

Ces idées s'étoient déja offertes dans le lointain, à M. *Alworthy*, & son bon cœur les avoit rejettées.

Mais présentées par un tiers, & dans un point de vuë si plausible, elles produisirent malgré lui-même tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses, & plus claires, mais partant de la même source.

LE Lecteur ne sera, je crois, point fâché de revenir avec nous chez *Sophie.* Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée, très-désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée ; les songes encore moins. Quand Mlle *Honora*, sa femme-de-chambre, étoit entrée dans son appartement, à l'heure ordinaire, *Sophie* étoit déja levée, & habillée.

A la campagne, les personnes qui demeurent à une lieuë l'une de l'autre sont regardées comme voisines ; & les nouvelles volent avec

la même vîteſſe, que ſi l'on vivoit porte à porte. Mlle *Honora* ſçavoit déja toutes les circonſtances de l'hiſtoire de *Moly*, & débuta par en régaler ſa maîtreſſe, en jettant tout le blâme de l'avanture ſur l'impudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre *Jones*, qu'elle avoit, diſoit-on, ſéduit ; & qui par cette faute, que les circonſtances rendoient pourtant excuſables dans un jeune homme, étoit tombé dans la diſgrace de M. *Alworthy*....

Mlle *Honora* n'auroit de long-tems fini ſur un ſi beau texte, ſi *Sophie*, impatientée de ſon verbiage, ne l'avoit interrompuë avec quelque eſpece d'aigreur, pour lui dire d'aller voir ſi M. *Weſtern* ne l'attendoit pas à déjeuner ; & de ne lui plus étourdir les oreilles de choſes auſſi peu intéreſſantes. *Honora* obéit, en murmurant : nous en dirons la cauſe une autre fois ; & pour en indemniſer le Lecteur, nous lui ferons part de ce qui ſe paſſoit alors dans la tête de *Sophie*.

On sçait déja qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. *Jones* ; & que ce penchant s'étoit considérablement accru, avant qu'elle s'en fût apperçuë elle-même. Lorsqu'elle en avoit reconnu les premiers indices, son cœur s'étoit trouvé pénétré d'un sentiment si doux & si délicieux, qu'elle n'avoit point eu la force de le combattre : moïennant quoi, la tendre *Sophie* avoit laissé croître insensiblement des feux, dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avanture de *Moly*, lui déssilla les yeux. Elle connut, & se reprocha sa foiblesse ; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un reméde aussi violent que désagréable, & suspendit pour le moment le cours du mal. L'opération fut si prompte, que dans le peu de tems que dura l'absence de la Femme de chambre,

Sophie ſe trouva entierement guérie, & fut déjeuner avec ſon pere, d'un air auſſi libre, & le cœur auſſi dégagé, que ſi *Jones* lui eût toujours été indifférent.

Il en eſt des maladies de l'eſprit, comme de celles du corps; elles ſont ſujettes aux rechutes. La pauvre *Sophie*, hélas! l'éprouva bientôt. A peine eut-elle revû *Jones*, que les premiers *ſymptômes* reparurent; & qu'à datter de ce jour, ſon cœur ne reſſentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa ſituation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord: cette paſſion, quelques jours auparavant, ſi délicieuſe, ne lui parut plus qu'un poiſon dans ſon cœur. Elle s'arma de toute ſa raiſon; fit des efforts au-deſſus de ſon âge, pour triompher de ſa foibleſſe, & pour en déraciner juſqu'aux moindres ſemences; & ſon ſuccès fut ſi rapide, qu'elle ſe trouva bientôt en état d'eſpérer ſa guériſon du tems, ou de l'abſence. Elle réſolut d'éviter, autant qu'il lui ſeroit poſ-

ſible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de ſon pere la permiſſion d'aller paſſer quelque tems chez ſa Tante, qui demeuroit à quelques lieuës de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vuës, mit un obſtacle invincible à ce projet, en faiſant naître l'accident que nous allons raconter.

CHAPITRE IX.

A quelque choſe, malheur eſt bon.

LA tendreſſe de M. *Weſtern*, pour ſa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle : ſes chiens, même les plus chéris, ſe voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres careſſes de leur Maître. Mais, comme il ne lui étoit pas poſſible de gagner aſſez ſur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin, après y avoir ré-

fléchi mûrement, un moyen capable de concilier de si chers interêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval, & à venir à la Chasse avec lui.

Sophie, pour qui les désirs de son pere étoient des Loix, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, se soumit d'abord à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux Chasseur, préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit le plus la retenir, étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec *Jones*, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, comme la saison de la Chasse commençoit à tirer à sa fin, elle esperoit qu'une absence de quelque tems chez sa Tante, la délivreroit entie-

rement d'une paſſion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle ſe flattoit même d'être alors aſſez forte, pour pouvoir ſe retrouver à la ſaiſon prochaine avec *Tom*, ſans le moindre danger pour elle.

Au retour de ſa ſeconde chaſſe, au moment que précédant ſon pere, elle étoit prête d'arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie* qui avoit beſoin d'un Cavalier plus ferme, s'aviſa tout à coup de ſe cabrer, & de la ſecouer ſi vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorſque *Jones*, qui ne la perdoit point de vûe, accourut à ſon ſecours. Le fougueux animal, ſe ſentant arrêté par la bride, après s'être cabré de plus belle, fit ſauter la pauvre *Sophie* de deſſus ſon dos, avec tant de violence, que c'étoit ſans doute fait d'elle, ſi *Tom*, au riſque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureuſement reçuë dans ſes bras.

Sophie étoit ſi effrayée, qu'elle fut longtems à pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'-

elle ne fût bleſſée. Elle l'aſſura, en reprenant ſes ſens, qu'elle ne reſſentoit aucun mal ; & le remercia du zéle qu'il avoit marqué pour elle dans un péril auſſi preſſant. Je ſuis donc ſuffiſamment récompenſé, Madame, répondit *Jones*. Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préſerver de la moindre bleſſure.

Quel malheur, repliqua *Sophie* avec vivacité, vous eſt-il donc arrivé ! quoi, ſeriez-vous bleſſé ?

Ne vous effrayez point, Madame, repartit *Jones*, Dieu ſoit loué, je vous ai ſecouruë à tems ! après ce que j'ai craint, pour vous, pouvoit-il moins m'en coûter qu'un bras ?

Un bras ! s'écria *Sophie*, Ciel ! ſeroit-il caſſé ?

Je le crois, Madame, répondit froidement *Jones*, mais ſouffrez que je vous remene au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reſte encore, eſt à votre ſervice.

Sophie, voyant pendiller ſon bras gauche, tandis qu'il la ſoutenoit de l'autre, ne douta plus de la verité. Elle devint plus pâle, plus ſaiſie de l'accident de *Tom*, qu'elle ne l'avoit été du ſien même. Le friſſonnement qui s'empara d'elle, étoit ſi violent, que notre Héros avoit peine à la ſoutenir ; & comme les agitations de l'eſprit de cette aimable fille, n'étoient pas moins grandes que celles de ſon corps, elle ne put s'empêcher de témoigner à *Tom*, par la tendre langueur de ſes regards, combien ſon cœur étoit ſenſiblement touché de tout ce qu'il ſouffroit pour elle.

M. *Weſtern*, arrivant alors avec ſon monde, fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embraſſa, & remercia mille fois, les larmes aux yeux, le ſauveur de ſa fille.

Cet événement produiſit un effet bien favorable pour notre Héros dans l'ame de *Sophie* : elle aimoit le courage ; elle entrouva dans la façon dont *Jones* s'étoit ex-

poſé pour la garantir d'une chute auſſi dangereuſe, que certaine. La qualité d'homme courageux eut de tout tems droit de plaire au ſéxe : on en donne plus d'une raiſon ; mais, je m'en tiens à celles de *Bayle*, qui attribuë cette prédilection des femmes pour les gens braves, au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; ſouvent, à l'envie de dominer ſur ceux qui dominent, ou ſont dans le cas de dominer ſur les autres ; & preſque toujours, au ſentiment intérieur de leur propre foibleſſe.

Quoiqu'il en ſoit, cet événement fit grande impreſſion ſur *Sophie* ; & , après de très-exactes recherches, j'ai tout lieu de penſer, que cette charmante créature n'en fit pas moins alors ſur le cœur de *Jones* ; qui, pour dire la verité, avoit commencé, depuis quelques jours, à devenir ſenſible au pouvoir vainqueur de ſes charmes.

CHAPITRE X.

Suite du précédent. Converſation de SOPHIE *avec ſa femme de chambre.*

EN arrivant chez ſon pere, *Sophie* qui s'étoit traînée juſque-là, avec grand'peine, tomba évanouië dans un fauteuil. A force de liqueurs ſpiritueuſes, elle revenoit à elle-même, lorſque le Chirurgien, que l'on avoit envoyé chercher pour *Jones*, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit abſolument la ſaigner. M. *Weſtern* fut du même avis ; & *Sophie*, toujours obéiſſante, quoique très-ennemie de la ſaignée, dont elle ne ſe ſentoit aucun beſoin, abandonna enfin ſon beau bras au diſciple de *S. Coſme*.

Dès que l'opération fut faite, *Sophie* ſe retira dans ſon appartement, afin de ne pas retarder plus

long-tems celle qu'il falloit faire à *Jones*; & c'étoit peut-être la principale raiſon de ſa répugnance, à ſe laiſſer ſaigner. Mais, M. *Weſtern*, lorſqu'il s'agiſſoit de ſa fille, ne connoiſſoit perſonne, & n'avoit d'attention que pour elle. Quant au pauvre *Jones*, il reſſembloit alors à la Statuë de la *Patience*, aſſiſe ſur un monument, & ſouriant à la douleur. Le ſang qu'il croyoit encore voir couler du bras de *Sophie*, lui faiſoit preſque oublier ſes propres maux.

Son tour vint cependant; & après avoir ſoutenu en héros, l'opération la plus douloureuſe, il fut mis au lit chez M. *Werſtern*, qui ne voulut abſolument pas permettre qu'on le portât chez M. *Alworthy*.

Mademoiſelle *Honora* avoit aſſiſté à ſon ſuplice. Elle fut bientôt mandée par ſa maîtreſſe, qui brûloit d'être inſtruite de l'état du malade.

La femme de chambre, enchantée du courage de *Jones*, ne pouvoit tarir ſur ſes louanges: la bonté

de ſon caractére, les graces de ſa figure, la blancheur même de ſa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiſelle *Honora*, ſe ſeroit apperçuë de l'effet que produiſoit ce diſcours ſur ſa maîtreſſe; mais ayant heureuſement rencontré ſa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pû ſe perdre de vuë pendant tout le cours de ſa harangue, ni par conſéquent ſonger à l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le viſage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de ſe remettre; & de dire, en ſouriant à *Honora* : en vérité, je te crois amoureuſe de ce jeune homme?.... moi, Madame, répondit-elle, moi amoureuſe de lui! je vous jure ſur mon ame, ſur mon honneur même, qu'il n'en eſt rien. Qu'il ſoit beau Prince tant qu'on voudra, qu'il plaiſe même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme; je ſuis ce que je ſuis: mes parens étoient du moins mariés, &

mon grand-pere étoit membre du Clergé. Non, non, Madame : tout beau, tout aimable qu'il eſt, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil prendre les reſtes de *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinente audace, interrompit *Sophie* avec un ſang froid compoſé, d'oſer parler avec auſſi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! quant à la fille que je viens de nommer, je vous défends de jamais prononcer ſon nom, du moins en ma préſence.

Honora, étourdie de cette réponſe, chercha à réparer au plutôt ſa ſotiſe. Ce n'étoit, s'écria-t'elle, que l'indignation qu'elle avoit conçuë contre *Moly*, pour avoir ſéduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *Jones*, elle n'avoit que mille biens à en dire; elle avoit toujours ſoutenu ſon parti envers & contre tous ceux qui parloient de ſa bâtardiſe. Il n'étoit pas poſſible, ajouta-t'elle, qu'avec un ſi bon cœur, un air ſi

noble ; une main aussi blanche ; il ne fût pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé, sans doute ; aussi tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems, sous cappe, à certains endroits de cette Palinodie : ce qui étant interprété favorablement par Mademoiselle *Honora*, encouragea cette fille à s'écrier tout-à-coup, qu'elle en avoit bien d'autres à dire, si elle ne craignoit pas d'offenser sa maîtresse.

Qu'as-tu donc à me dire ? répondit *Sophie* toute émuë ; parle, je te l'ordonne, & je t'en prie.

Ah, Madame ! quoiqu'il n'y pensât point à mal.... Ce récit vous offenseroit peut-être ; & j'en serois au désespoir !

Finis donc ; je le veux, répartit vivement *Sophie*, je ne prétens pas que tu me caches rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai donc, puisque vous le voulez, que M. *Jones* étant entré un jour

de la ſemaine paſſée dans une cham-
bre où j'étois à travailler ; & qu'-
ayant apperçu votre manchon ſur
une chaiſe, ce même manchon que
vous me donnâtes avant-hier....
il s'en ſaiſit, mit ſes mains dedans
& le baiſa.... ah, Madame ! je ne
vis jamais un pareil baiſer ! .... j'i-
magine, interrompit *Sophie*, qu'il
ignoroit que le manchon fût à moi ?
Ecoutez, Madame, vous ſçau-
rez tout. Il continuoit à baiſer ce
manchon, avec une ardeur que je
ne ſçaurois exprimer, en répétant
à chaque fois, que c'étoit le plus
joli manchon du monde...... mais,
dis-je, qu'a-t'il donc de ſi diſtingué
aujourd'hui ? vous l'avez déja vû
cent fois dans les mains de *Sophie*....
hélas ! oui, s'écria-t'il ; mais quand
on eſt auprès de *Sophie*, eſt-il rien
de beau qu'elle même ? .... ce n'eſt
pas tout encore, Madame ; mais
daignez ne pas vous fâcher, car
encore un coup, le pauvre garçon
n'y penſoit point à mal !
Un jour que vous étiez au cla-
vecin, pour amuſer votre papa,

M. *Jones* étoit aſſis dans la chambre voiſine, & paroiſſoit mélancolique. Qu'avez-vous donc, lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gage que je lis dans votre penſée?... helas, dit-il, en ſe réveillant tout-à-coup comme d'un ſonge, à quoi puis-je penſer en écoutant & en contemplant ta belle maîtreſſe?... O ma chere *Honora* ! heureux, & mille fois heureux, le fortuné mortel !.... un ſoupir arrêta le reſte, & ſon haleine étoit plus douce qu'un bouquet...... mais ne vous fâchez pas au moins, Madame ! car le pauvre garçon n'y penſoit point à mal ; & j'eſpere que vous voudrez bien tenir ceci ſecret. Je vous dirai même, qu'il m'a donné un bel écu, pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer ſur un livre : mais je ſuis preſque ſûre, que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainſi je puis parler.

Juſqu'à ce que les Peintres ayent trouvé un plus beau rouge que le vermillon, je ne dirai rien des couleurs de *Sophie*, pendant le diſ-

cours de la femme de chambre.

Ho....nora, dit-elle, si vous me pro....mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne; je ne vous trahirai point..... je veux dire, que je ne serai plus fâchée contre vous.... mais, je crains votre langue: prenez-y-garde, ma fille, vous lui donnez souvent trop de liberté. Ceci peut venir aux oreilles de mon pere, & le fâcher contre M. *Jones*, qui comme vous le dites fort bien, n'y pense sans doute pas à mal; car je serois bien fâchée moi-même, si je pouvois penser qu'il osât.... ah! Madame! s'écria la femme de chambre, vous lui rendez justice: il est incapable d'oublier ce qu'il vous doit; comme moi, de révéler jamais de pareils secrets.... helas, le pauvre garçon étoit si hors de lui-même, qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir..... mais, pardon encore une fois, Madame: j'aimerois mieux me couper la langue, que de vous offenser!... Achéve,

répli-

répliqua Sophie, après ce que tu m'as déja dit, je puis tout entendre, sans en être émuë.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il, tu vois l'état où je suis (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez téméraire pour la jamais regarder autrement que comme une Déesse, que comme l'objet de mon culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie!...

Voilà tout, Madame; voilà du moins tout ce que ma mémoire me fournit quant à présent; & ce qui m'intéresse pour lui, en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme n'y pense point à mal.

Je suis enfin convaincuë, *Honora*, que tu m'es véritablement attachée, dit Sophie en se levant; Tu m'avois mise en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé; si tu veux rester avec moi, tu en es la Maîtresse, & tu feras bien. *Honora*, charmée d'être rentrée

en grace, remercioit *Sophie*, & lui promettoit une fidélité inviolable, lorſque la cloche ſonna pour le dîner, & obligea *Sophie* de ſe rendre auprès de ſon pere.

Fin du quatriéme Livre.

L'ENFANT TROUVE.

LIVRE CINQUIÉME.

Contenant l'eſpace d'un peu plus de ſix mois.

CHAPITRE PREMIER.

Viſites faites à JONES. *Pâture pour ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade, reçut beaucoup de viſites, qui ne l'amuſerent pas toutes. M. *Alworthy* ne paſſoit pas un jour ſans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît ſincérement, & qu'il fût très-ſatisfait de la galanterie courageuſe qui avoit occaſionné ſa bleſſure, il crut pourtant cette occaſion favorable pour rappeller *Tom* à une

conduite plus réguliere que celle qu'il avoit tenuë jusque-là. Aussi le bon Seigneur ne perdit-il jamais le moment, surtout quand *Jones* souffroit moins, de lui représenter tendrement combien il avoit de torts à réparer; & à lui faire entendre, que le bonheur de sa vie, étant attaché à sa conduite future, il ne pouvoit penser trop sérieusement à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'âme d'un bienfaicteur, qui seroit au désespoir d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum même le venoit voir assez assidûement, & pensoit qu'un malade étoit plus propre à être prêché, qu'un autre. Aussi assommoit-il l'Infortuné *Tom* des sermons les plus durs, les plus ennuyeux, & dont la conclusion étoit toujours, que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; & que, sans un prompt repentir (si tant est que *Jones* en fût capable) il le voyoit dé-

ja menacé dans ce monde, & dans l'autre, des ſupplices réſervés aux plus grands ſcélérats.

Square, parloit tout différemment. Un bras, ou quelque autre membre de moins, diſoit-il, n'étoit pas digne l'attention d'un homme ſage : il lui ſuffiſoit, pour ſa conſolation, de réfléchir ſur les miſéres attachées à l'humanité ; de ſonger, que le plus juſte des hommes étoit expoſé aux accidens de la vie, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuſer des termes, que d'appeller maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre* général & éternel des choſes.

M. *Bliſil*, rendoit rarement viſite à *Tom*, & jamais ſeul. Ce vertueux jeune homme paroiſſoit cependant s'intéreſſer à ſon infortune : mais, avoit ſoin de faire entendre, qu'il craignoit l'intimité avec un ſujet d'un auſſi dangereux commerce ; & citoit modeſtement, à ce propos, le proverbe de *Salomon* contre la mauvaiſe compagnie. Il n'étoit pourtant pas ſi rigoureux que *Tuakum* : il oſoit mê-

me concevoir quelque eſpérance de converſion de la part de *Jones*. L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, diſoit-il, toucher le cœur de *Tom*, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & abſolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intereſſât pour lui.

Pour M. *Weſtern*, il paſſoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chaſſe, & à la bouteille, & combloit le malade de tendreſſe & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de ſe lever, il lui amena *Sophie*; & la vuë de cette aimable objet hâta ſi fort la convaleſcence de notre malade, qu'il fut bientôt en état de deſcendre dans la ſalle, & de paſſer quelquefois juſqu'à deux heures entieres auprès du Clavecin de *Sophie*, qui ſe plaiſoit à l'amuſer avec les plus beaux airs modernes : à moins qu'il ne plût à M. *Weſtern*, de les interrompre tout à coup, pour faire jouer *le vieux Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il eſt vrai que *Sophie* avoit un ſoin extrême de s'obſerver auprès de *Tom* : mais, quelque ſcrupuleuſe que fut ſon attention, il lui échapoit de tems en tems des marques de tendreſſe, qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens, n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit à étudier tous les mouvemens de *Sophie*, le rendoit ſi attentif, qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir ſe diſſimuler à luimême que cette aimable fille avoit quelque penchant pour lui.

Lorſqu'il fut totalement affermi dans cette penſée, il ſe trouva dans un état ſi violent, que tout autre tempérament que le ſien (ſurtout dans le cas où il étoit) en eût ſans doute éprouvé des ſuites dangereuſes. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie ;* il aimoit éperduëment ſa perſonne, il admiroit ſes bonnes qualités, il chériſſoit tendrement la bonté de ſon cœur. Mais, comme il n'avoit réellement jamais conçu la moindre idée de la

posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à son inclination, la passion qu'il se trouva avoir pour elle étoit beaucoup plus forte qu'il ne l'avoit pensé lui-même. Son cœur enfin ne lui révéla tout son secret, qu'au moment même où *Tom* se crut assuré que sa charmante Maîtresse avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service, pour les mêmes gens.

L'Etat violent où se trouva *Jones*, après cette découverte, étoit causé par les réfléxions douloureuses qui se présentoient en foule à son esprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais assez prévaloir sur le cœur de cette fille pour l'aveugler jusqu'au point de consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En sup-

posant même que son espoir dût ne point trouver d'obstacles de la part de la fille, n'étoit il pas bien sûr d'en trouver d'insurmontables de la part du pere ? Ce pere, quoique Gentilhomme très-campagnard dans ses amusemens, étoit parfaitement homme du monde dans tous les cas où il s'agissoit de sa fortune. Ce pere, aimoit passionnément sa fille; il lui avoit dit cent fois, à table, que sa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouse du plus riche Seigneur de la Comté. *Jones* auroit-il été assez vain, assez stupidement fat pour se flatter, quelque amitié que M. *Western* eût pour lui, de le voir consentir à sacrifier toutes ses brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance, & sans biens? Et si ce consentement ne pouvoit jamais être espéré, sans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat, n'étoit-ce pas violer bien bassement les loix de l'hospitalité que d'entretenir la passion d'une fille adorable à l'insçu de son pere, & de

risquer à faire le malheur de tous les deux ?

Si *Tom* envisageoit toutes ces conséquences, avec une espece d'horreur, combien ne fut-il pas plus effrayé en songeant aux nouveaux reproches qu'il risquoit à s'attirer de la part de *M. Alworthy !* Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahison, ou de la lâcheté, étoit capable de blesser la noblesse de son âme, & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

Tant de difficultés invincibles l'eussent jetté dans le désespoir, si le souvenir d'une autre femme ne s'étoit offert tout à coup à sa pensée.

La tendre *Moly* avoit-elle mérité son sort ? Il lui avoit juré une constance éternelle; elle avoit mille fois fait vœu de ne pas survivre à l'infidelité de son Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte ; il connoissoit la haine de tous les voisins pour cette malheureuse fille, & tous les maux qu'elle avoit à es-

ſuyer de la jalouſie de ſes propres ſœurs ! Il ſe peignoit tout ce qu'elle avoit du ſouffrir, depuis que ſon accident le retenoit chez M. *Weſtern* : il ne pouvoit ſe pardonner d'avoir payé tant d'amour de tant d'ingratitude! La pitié exagére tout : *Moly* ſe préſenta aux yeux de ſon cœur mille fois plus aimable, plus fidéle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête de *Jones*, qu'il paſſa une très-mauvaiſe nuit : le réſultat de ſes réfléxions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement Mlle *Weſtern*.

Il perſiſta dans cette réſolution tout le lendemain juſqu'au ſoir, travaillant de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de ſon cœur. Il y ſeroit peut-être même parvenu, ſi Mlle *Honora*, le ſçachant tout ſeul dans ſa chambre, n'étoit venu lui faire une viſite.

Devinez, dit-elle en entrant, où j'ai été aujourd'hui ? je vous le donne en mille.

Après avoir deviné longtems en-

vain, & essuyé un très-long *bavardage* de la part de la femme-de chambre, qui laissoit sous-entendre qu'il s'agissoit de quelque chose d'important pour lui, *Jones* la pressa tant, que la discrette *Honora*, après s'être assurée de sa parole, voulut bien livrer son secret à notre héros.

Vous sçaurez donc, (lui dit *Honora* mystérieusement) que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour voir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien : cette commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... ah ! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainsi ?....ma maîtresse voulut pourtant que j'y allasse, & que je lui portasse du linge & quelques autres nippes.... elle est en vérité trop bonne. Un pareil bagage feroit bien mieux à *Bridwel*.... quoi ? (interrompit *Jones*) ma *Sophie* est assez généreuse !.... oui, oui, votre *Sophie*, reprit *Honora*, oui votre *Sophie*

elle-même ; mais si vous sçaviez tout, vous seriez bien plus étonné.... si je sçavois tout, répliqua *Jones;* ah daignez vous expliquer!... j'entends ce que j'entends, répondit *Honora*.... en vérité, si j'étois ce qu'est M. *Jones*, je leverois les yeux un peu plus haut, que sur une gredine telle que sa *Moly Seagrim*.... vous souvient-il du jour que vous caressâtes le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir ?....quoi ! le lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones*, en rougissant.... si je l'ai dit, répondit *Honora*, il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant *Lord* d'Angleterre se croiroit trop heureux, s'il sçavoit..... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla la vivacité de ses instances, & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler, que l'autre d'entendre, continua ainsi.

Apprenez enfin, puisque vous voulez le sçavoir, que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit

un autre beaucoup plus beau: mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire ; *Honora*, me dit-elle, *mon nouveau manchon me déplaît.... il est si gros.... si maussade, que je ne puis le voir..... jusqu'à ce que j'en trouve un autre à mon goût, rends-moi le vieux, & prends celui-ci....* Car elle est si bonne Demoiselle, qu'elle rougiroit de donner pour reprendre : oh ! c'est de quoi je puis vous répondre... Ce manchon, enfin, puisqu'il faut tout vous dire, n'est jamais sorti de son bras ; & je parierois ma tête, qu'il a été baisé mille & mille fois en secret ! ... La conversation fut interrompuë en cet endroit par M. *Western*, qui venoit lui-même inviter *Jones* à descendre au Clavecin.

Sophie parut ce Soir aux yeux de *Jones* beaucoup plus belle que jamais : il est vrai que le manchon en question étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de son pere, qui étoit appuyé der-

riere ſa chaiſe, & ravi de l'entendre, lorſque le manchon retombant tout à coup ſur les doigts de *Sophie*, la mit hors de meſure. Notre fougueux Gentilhomme fut ſi picqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de ſa fille, & régalé d'une Epithéte un peu cavaliere, fut ſur le champ jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un ſaut du Clavecin à la cheminée, & le ſauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être peu important à pluſieurs de nos Lecteurs; cependant tout frivole qu'il eſt, il produiſit un ſi grand effet ſur le pauvre *Tom*, que nous nous ſommes crûs obligés de le rapporter. Un Hiſtorien judicieux n'obmet jamais les moindres circonſtances: ce ſont ſouvent d'elles que naiſſent les plus grands événemens. Il ſçait, que le monde doit être conſidéré comme une vaſte machine, dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en

eſt de cette eſpece, qui ne ſont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainſi, ce que tous les charmes de l'incomparable *Sophie*, ce que la brillante douceur de ſes yeux, l'harmonie de ſa voix, les graces de ſa perſonne, la beauté de ſon ame, & ſes tendres diſpoſitions n'avoient pu faire pour conquérir abſolument le cœur de *Jones*.... fut opéré par un manchon!

Ce cœur, ainſi que certaine fortereſſe, fut en cet inſtant pris par ſurpriſe. Toutes ces conſidérations d'honneur & de prudence, que notre Héros, ainſi qu'un militaire habile, avoit placées en avant pour défendre les avenuës de ce même cœur, déſerterent leurs poſtes; & l'amour Vainqueur entra Triomphant dans la Place.

CHAPITRE III.

Grand incident.

AMour ! Amour, qui peut te réfifter ? ... Il reftoit pourtant encor dans l'ame de *Tom Jones* des fentimens de pitié pour *Moly*, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins fon repos : il avoit encor pour cette fille une forte d'amour de reconnoiffance qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la fituation où lui-même l'avoit mife ; & la délicateffe de fes fentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly*, au moyen de quelque argent. Du caractére violent & tendre dont il connoiffoit cette fille, il s'attendoit bien à voir fa

propofition rejettée, de prime abord, avec tout l'appareil du défefpoir. Mais, comme elle étoit vaine, il efpéra que l'offre d'une petite fortune qui la mettroit tout d'un coup au-deffus de fes égales, pourroit, en flattant fon ambition, la rendre moins fenfible à la perte de fon Amant.

Fondé fur cet efpoir, un jour que M. *Weftern* étoit à la chaffe, *Jones* le bras en écharpe, fortit du Château fans être vu, & s'achemina chez *Moly*. La mere & les fœurs, qu'il trouva prenant leur thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit fortie. Mais la fœur aînée, quelques inftans après, lui fit figne en fouriant malicieufement, que *Moly* étoit en haut, & couchée. Il y monta .... La porte étoit fermée en dedans; on le fit attendre longtems: on ouvrit enfin, en s'excufant fur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut longtems à pouvoir exprimer les fentimens que la vuë inefpérée de *Tom* produifoit en elle,

après une ſi longue abſence.

Quand les premiers transports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la converſation ſur les conſéquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le couroux, les défenſes terribles de M. *Alworthy*, & la ruine certaine qui les menaçoit tous deux, ſi ce Seigneur venoit à apprendre qu'ils ſe viſſent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina ſon diſcours, par lui offrir de quoi ſe former un établiſſement ſolide avec quelqu'un de ſes égaux, qui, à l'aſpect de ſa fortune, ſe croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, reſta quelques inſtans muette; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses ſanglots redoublés lui laiſſoient à peine l'uſage de la voix. Ses regards étoient attachés ſur *Jones*: l'amour & le deſeſpoir y étoient peints; ceux de *Jones*, fixés ſur la terre, n'oſoient ſe relever juſques ſur elle....

Cette ſituation trop pénible pour tous les deux, & ſurtout pour *Moly*, ne pouvoit durer longtems. Cette Amante furieuſe éclata en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inſpirer à une femme contre l'indigne objet de ſa tendreſſe ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant trop foible contre un tel orage, & déja preſſé par ſes remords, alloit peut-être tomber aux pieds de ſon infortunée *Moly*; lorſqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèſe étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapiſſerie qui montra à *Tom* un ſpectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapiſſerie, mal attaché au haut du plancher, ſervoit de rideau au pied du lit de *Moly*, & cachoit un petit réduit où cette fille ſerroit ſes hardes. Soit que ſes pieds ſe fuſſent embaraſſés dans ce rideau, ſoit que *Jones*, ſans y penſer, l'eût un peu

trop tiré, jugez de sa surprise, lorsque la chute de ce même rideau offrit à ses regards, qui? .... le lira-t-on sans douleur, & puis-je l'écrire sans honte? ... Le Philosophe *Square!* & dans la posture la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé cynique, tapi dans son trou, fixant de grands yeux effrayés sur *Jones*; *Moly* tremblante, & la tête cachée dans ses couvertures; *Jones*; les bras levés, la bouche ouverte, voulant parler, & ne sçachant que dire, ne présentent qu'une foible exquisse de ce tableau.

Jones rompit enfin le silence: mais ce fut par un long-éclat de rire. Il se leva ensuite, & présenta poliment la main à *Square* pour l'aider à sortir de sa retraite.

M. *Square* rappellant alors toute sa philosophie, pour surmonter sa confusion, regarda *Tom* d'un air grave, & lui dit, vous triomphez,

Monſieur!... vous jouiſſez déjà du plaiſir que cette occaſion vous offre de me perdre dans l'eſprit du monde. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence ; mais les apparences ſont contre moi, & je ſens tous vos avantages. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oſerois peut-être...arrêtez ! (s'écria *Jones*) laiſſez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de vous prouver combien la vangeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eſt pas vous dont j'aurois ici plus de droit de me plaindre ; ne craignez rien ni l'un ni l'autre. Agiſſez-en bien avec cette fille, & ſoyez ſûr de mon ſilence. Vous, *Moly*, ſoyez, s'il ſe peut, fidelle à votre Amant : j'oublierai, en ce cas, votre inconſtance, & vous pouvez même compter ſur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots ſont à peine achevés, que le Héros trop généreux pour attendre des remercimens, part & revole au plutôt chez M. *Weſtern*.

Square, fort content du tour qu'avoit pris cette avanture, s'attacha d'abord à consoler *Moly*, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir profité de la longue maladie de *Jones*, pour la rendre infidelle à un Amant qu'elle chérissoit toujours. Cependant les caresses, & mieux encore l'argent de *Square*, aiderent bientôt à la consoler de cet évenement.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

JOnes, bien guéri de la foiblesse qu'il avoit euë pour *Moly*, tant par ce qu'il avoit vû lui-même, que parce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur, n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ses sentimens pour *Sophie*. Son cœur affranchi de tous autres liens, étoit totalement à

elle ; il étoit même assuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adoucissoit pas son désespoir, quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. *Western* pour une alliance aussi disproportionnée. Cette pensée accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt sur son tempérament : il perdit toute sa gayeté, ne chercha plus que la solitude, & s'abandonna entierement à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir *Sophie ;* & lorsque le hazard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réserve si severe, dans ses discours & dans ses démarches, que *Sophie* eût pû le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards & les soupirs forcés de *Jones* n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler ce qui se passoit dans le cœur de son Amant, que le sien propre étoit en proye aux mêmes agitations. Cette découverte fut encore

encore favorable à *Jones ;* elle ajouta la plus haute eſtime à l'amour que *Sophie* avoit déjà pour lui ; & ce dernier ſentiment, preſque toujours ſuivi de celui de la pitié, acheva d'enflamer ſon cœur de la tendreſſe la plus vive.

Ces deux Amans ſe promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée aboutiſſant au canal où *Jones* avoit jadis manqué de ſe noyer, pour ſauver l'oiſeau de *Sophie :* elle aimoit cet endroit, & alloit ſouvent y rêver ſeule. Ils ſe rencontrerent ; & ils étoient déjà face à face, avant qu'aucun des deux ſe fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politeſſes d'uſage, & quelques propos vagues, auſquels le trouble & la confuſion des Parties ne permettoit pas plus de ſuite, *Sophie* jettant les yeux ſur le canal, ne put s'empêcher de rappeller à *Jones* le riſque qu'il avoit autrefois couru, pour lui rendre un leger ſervice.

Hélas, Madame, répondit *Jo-*

nes, j'eusse été sans doute trop heureux, si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit ma triste destinée !...... Ah, que me dites-vous ? répliqua *Sophie*, Se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est, sans doute, qu'un excès de votre complaisance pour moi: vous voulez que je vous sois moins obligée d'avoir, à mon sujet, déjà deux fois hazardé vos jours. Craignez, hélas, craignez plutôt pour la troisiéme !....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre, que *Jones* en fut pénétré. Il répondit, en soupirant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De là, jettant sur elle un coup d'œil fixe & languissant : ah, *Sophie*, s'écria-t'il ! pouvez-vous souhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie*, les yeux en terre, répondit, après avoir hésité quelque tems....non, M. *Jones*, non, je ne

vous hais pas.... ah! s'écria *Jones*, ai-je pu méconnoître un cœur auſſi céleſte que le vôtre ? ai-je pu me défier des ſentimens de l'incomparable *Sophie* ?... Ciel! quel bonheur, de pouvoir me flatter.... arrêtez, Monſieur, lui dit *Sophie* interdite, je ne vous entends pas..... je ne puis reſter ici plus long-tems... vous ne m'entendez pas? je vous aurois donc offenſée! (interrompit *Jones*, la larme à l'œil, & hors de lui-même) moi, je vous aurois offenſée! auriez-vous pu m'en ſoupçonner?...... votre rencontre imprévuë....... le trouble de mon cœur....... au nom du Ciel, pardonnez-moi! pardon, pardon, Madame! la ſeule idée d'avoir pu vous déplaire...... ſuffit pour m'arracher la vie.... vous me ſurprenez de plus en plus, lui dit *Sophie*: ſur quoi donc penſez-vous m'avoir offenſée?...... Hélas, reprit *Tom*, la crainte produit ſouvent l'extravagance; & je ne connois d'autre crainte que celle de vous avoir irritée contre moi! que puis-je

donc vous dire encore ?.... ah ! détournez de moi ce regard ſevere : il ſuffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux.... condamnez vos charmes..... ce ſont eux ſeuls qui m'ont perdus.... qui m'ont fait oublier ce que je ſuis..... vous en ſerez bientôt vangée.

Le tranſport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la ſituation n'étoit pas plus tranquille.... M. *Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entens que trop bien ! mais, au nom du Ciel, ſi vous avez quelque affection pour moi, ſouffrez que je retourne au Château.... puiſſai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir lui-même, lui offrit ſon bras, qu'elle conſentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette converſation. Il ſe ſoumit à tout, pourvû que *Sophie* promît auſſi d'oublier ce que la violence de ſon amour avoit

fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite future de *Jones ;* & c'eſt ainſi que nos jeunes Amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au Château.

Sophie ſe retira dans ſon appartement, où le ſecours de Mlle *Honora*, & l'Eau de la *Reine d'Hongrie* calmerent peu à peu ſes ſens. Le pauvre *Jones*, au contraire, étoit attendu par une mauvaiſe nouvelle, qui va changer toute la ſçene de cette Hiſtoire, & qui par conſéquent mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

MOnſieur *Alworthy*, depuis l'accident de *Jones*, avoit négligé un rhume, qui ayant dégéneré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de ſe mettre au

lit, & d'appeller le Medecin.

Soit par hazard, ou autrement, le danger n'ayant fait que s'accroître de jour en jour depuis l'arrivée de l'Esculape campagnard, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout évenement, avoit jugé à propos de convoquer sa famille auprès de lui. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit allée depuis quelque tems à Londre; & un autre, avec une voiture pour *Jones*, convalescent chez M. *Western*.

Jones, en arrivant chez M. *Alworthy*, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, assemblée autour du lit de ce Seigneur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. *Blifil* pour son heritier, à charge de quelques legs assez considerables pour *Tuakum*, pour *Square*, & pour ses principaux domestiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterlin de revenu annuel, &

de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Blifil* prosterné aux pieds du lit de son oncle, étoient si bruyans, que la voix de *Tom*, encore plus affligé du danger de son bienfaicteur que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à percer jusqu'au malade. La foiblesse de M. *Alworthy*, & les representations du Medecin, ne lui permettoient pas de leur parler si long-tems. Un domestique vint alors annoncer, qu'un Procureur arrivé en toute diligence de *Salisbury*, & qui avoit à parler en particulier à M. *Alworthy*, demandoit audiance. Ce Seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état de se mêler d'affaires ; & congédia la compagnie, dans l'espoir de pouvoir prendre quelques instans de repos.

En sortant de son appartement, *Tuakum* & *Square* également mécontens du legs que leur avoit laissé M. *Alworthy*, se prirent de querelle. Mille livres sterlin, une fois

payées, n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompenſe très-modique pour les ſoins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exhorbitant pour un petit précepteur tel que *Tuakum*, déjà aux gages de M. *Alworthy* : tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami, ne ſe voyoit gratifié que d'un legs pareil à celui d'un pédant !

Les paroles commençoient à s'élever entre ces deux perſonnages, lorſque M. *Bliſil*, arrivant avec un air conſterné, leur apprit, que l'exprès envoyé de *Salisbury*, venoit de lui annoncer la mort de ſa mere. A cette nouvelle, les deux Docteurs ſe réunirent pour conſoler leur diſciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la Religion.

Il fut enſuite agité entr'eux, ſçavoir s'il étoit à propos, ou non, d'inſtruire M. *Alworthy* de cet évenement. Le Medecin, entrant alors,

fut pour la négative : c'étoit risquer, sans nécessité, d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solemnelle faite de sa part à son Oncle, de n'avoir jamais rien de caché pour lui ; quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit, disoit-il, manquer essentiellement à ma promesse, & m'exposer à encourir la juste indignation de mon Oncle, au cas que le Ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ne doit jamais faire cacher la vérité.

Tuakum & *Square*, enchantés de la sagacité de leur disciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent si fortement, que le Médecin se vit forcé de s'y ranger, & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du Malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, &

demanda à parler au Meſſager : mais *Bliſil* l'aſſura qu'il n'avoit pas été poſſible de l'arrêter un inſtant, à cauſe des affaires preſſantes dont il diſoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompuë.

LE Lecteur s'étonne ſans doute que nous ayons perdu notre Héros ſi longtems de vuë. Il étoit reſté dans la chambre de M. *Alworthy*, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à laiſſer ſeul avec ſa garde. Il avoit été témoin, & indigné de l'indiſcrétion de *Bliſil* lorſqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de ſa mere ; & très-peu s'en étoit falu qu'il n'eût bruſqué ſon grave condiſciple.

Cependant M. *Alworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, ſe préparoit à ſubir ſon arrêt avec cette conſtance qui dans ces

derniers momens caractérise toujours la vraie vertu, lorsqu'une crise favorable donna tout à coup quelque espérance au Médecin. La joie de *Jones* en fut extrême ; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaicteur : ses vœux furent exaucés, & le Malade, dès le lendemain de cette crise, fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée, en répandant l'allégresse dans tous les environs du Château, prouva combien M. *Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'évenement, fut à l'envi complimenté & fêté partout. *Jones* l'accabloit d'embrassemens, & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Dès le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin, notre héros voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : *Blifil*, *Tuakum*, & *Square* furent invités de s'y trouver. Les deux

derniers furent exacts à l'heure du rendez-vous ; l'autre se fit long-tems attendre : on commença sans lui.

On bûvoit déja, depuis deux heures à la santé du Malade ; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de *Jones*, lorsque le froid *Blifil* parut. Sa gravité offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son Oncle ; mais la joye doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, surtout dans une maison où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une imprudence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de cette remontrance, *Jones* fut désarmé par les derniers mots de *Blifil*. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être pardonnable en pareille circonstance : aussi ne manqua-t'il pas, après avoir fait quelques ex-

cufes à *Blifil*, de lui préfenter la main, & de lui demander la fienne pour gage de leur réconciliation.

Mais *Blifil* ne pardonnoit pas fi aifément. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant d'un ton indigné, il n'eft pas étonnant que le fpectacle le plus tragique ne faffe aucune impreffion fur un aveugle; quant à moi, qui ai eu le bonheur de connoître mes parens, il feroit furprenant que je fuffe infenfible à leur perte.

Quoi, traître! (s'écria *Jones*, en lui fautant au colet,) tu as la lâcheté de me reprocher l'infortune de ma naiffance?.... Cet éclair alloit être fuivi d'un terrible orage, fi les fpectateurs ne s'étoient pas hâtés d'en prévenir l'effet. On fépara les parties; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva triftement la fête; & chacun tira de fon côté.

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

JOnes, après avoir quitté la compagnie, avoit eu encore aſſez de raiſon pour ſentir qu'il avoit beſoin de prendre le grand air avant que de ſe hazarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La ſoirée étoit belle ; & il ſe promenoit ſeul dans un petit bois, en rêvant aux charmes de ſa chere *Sòphie*, lorſque ſes réfléxions amoureuſes furent interrompuës par l'apparition d'une femme, qui l'ayant regardé fixement, ſe ſauva dans le plus épais du bois. Les héros ſont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *eſprits* : il ne balança pas à ſuivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favoriſe ou perſécute quelqu'un, la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade ſérieuſe ; ils avoient vû paſſer, & très-bien reconnu l'ombre femelle. Tous les deux auſſi ſoupçonneux l'un que l'autre, & préſumant du myſtére dans cette avanture, étoient entrés dans l'allée aboutiſſant au petit bois, au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la pourſuite du phantôme.

Tous deux également ennemis de *Jones*, & fermement convaincus de la réalité *d'un rendez-vous ;* tous deux charmés d'une récidive, qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy*, projettent, en ſurprenant les coupables, de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureuſement pour *Jones*, le chemin qui pouvoit les conduire juſqu'à lui étoit difficile & très-abondant en broſſailles. Quelques précautions qu'ils priſſent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut pris ſur le champ : il s'avança fierement à leur

rencontre, très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien Ecolier, & croyant encor être en droit de lui parler en Maître, lui cria, qu'il prétendoit vainement sauver de leurs mains son infâme *Moly*; que M. *Blifil*, ainsi que lui, l'avoit très-bien reconnuë; que rien enfin ne les empêcheroient de la conduire au Château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Jones, peu ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par *Blifil*, (dont les insultes de l'après-midi étoient encor profondément gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum*, qu'en l'assurant que tous les Pédagogues du Comté, dussent-ils être secondés par autant de *Blifils*, ne parviendroient jamais à le forcer, lui vivant, de consentir à l'ombre d'une lâcheté.

Cette déclaration précise ayant achevé d'enflâmer la bile de *Tua-*

kum & de ſon diſciple chéri , fut bientôt ſuivie d'un des plus mémorables combats *à coups de poing*, dont les Annales des ruës de Londre ayent jamais fait mention.

Qu'il ſuffiſe au Lecteur de ſçavoir , que le brave *Tom* , après avoir ſoutenu long-tems , ſans perdre un pouce de terrain , l'effort de ſes deux aſſaillans , qu'il avoit mis alternativement hors de combat , alloit peut-être ſuccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces , lorſque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée , & déciderent la victoire en ſa faveur.

Tuakum & *Bliſil* étoient déja par terre avant que *Jones* eût eu le tems de jetter les yeux ſur le généreux champion qui venoit de le ſecourir. Avec quelle joye , avec quels ſentimens de reconnoiſſance , ne reconnut-t'il pas M. *Weſtern !*

Ce gentilhomme, qui ſe promenoit aux environs avec ſa famille , avoit apperçu de loin le combat de deux

hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage, pour le faire voler au ſecours du parti le plus foible.

Le reſte de ſa compagnie ne tarda pas à arriver ſur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Miniſtre *Supple*, que nous avons vû derniérement à la table de M. *Alworthy*, Madame *Weſtern* tante de *Sophie*, & *Sophie* elle-même.

Le ſpectacle qui s'offrit à leurs yeux, n'étoit pas amuſant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le déſaſtreux *Bliſil* étendu ſur la terre, pâle, & preſque ſans ſentiment ; non loin de là, le glorieux *Jones* couvert de ſang, partie du ſien propre, partie du révérend *Tuakum ;* plus bas, étoit le *Grand Weſtern*, jettant un œil de clémence ſur *Tuakum*, giſſant à ſes pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

Chacun s'empreſſa d'abord à ſecourir les bleſſés ; & *Bliſil*, le plus maltraité de tous, commençoit à reprendre l'uſage de ſes ſens, lorſqu'un ſpectacle bien plus touchant

encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'aſſemblée.

La charmante *Sophie* elle-même étoit évanouie !

Tous les flacons ſont bientôt épuiſés ; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun court, & en cherche vainement, *Tom* qui ſe ſouvient d'un petit ruiſſeau voiſin, prend *Sophie* dans ſes bras, traverſe en courant un champ de bled mur, ſe plonge dans l'eau juſqu'à mi-corps, en arroſe ſa belle malade, & parvient enfin à la rappeller à la vie.

M. *Weſtern*, & le reſte de la compagnie, ignorant le deſſein de l'impétueux *Jones*, l'avoient ſuivi à toutes jambes. Ils arriverent au moment même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la ſçene tragique, à compter de cet inſtant, fut changée en ſçene de joye & de reconnoiſſance. M. *Werſtern*, après avoir mille fois embraſſé *Tom* & ſa fille, ne voulut pas abſolument qu'il retournât chez lui ce ſoir, & prétendit l'emmener ſur le champ à ſon Château, pour faire panſer ſes playes.

Mais le bon cœur de *Jones* ne lui permettoit pas d'abandonner ainſi les deux bleſſés, quoique ſes adverſaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint, de M. *Werſtern*, que l'on revînt à eux.

On les trouva tous deux ſur pieds, ſe conſolant mutuellement de leur diſgrace, & ſe promettant bien d'en tirer vangeance. Ils ſe hâterent même de la commencer dès-lors, en faiſant part à la Compagnie du ſujet de la querelle. Mais M. *Weſtern* ne fit qu'en rire : ce qui acheva tellement de les irriter, qu'ils refuſerent conſtament le ſouper qu'il leur offroit chez lui, dans l'intention de moyenner un traité de paix entre les parties.

Quant à *Jones*, il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie*, eſpérant fort de trouver l'occaſion de ſe juſtifier auprès d'elle, pour ne pas profiter des offres de M. *Weſtern*.

C'eſt ainſi que ſe termina cette querelle ſanglante, & que nous mettrons fin au cinquiéme Livre de cette Hiſtoire.

Fin du cinquiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE SIXIÉME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de Madame WESTERN*: Finesse de son discernement.*

QUoique *Jones* eût eu le tems d'entretenir sa maîtresse dans la route, elle seule fut triste pendant tout le souper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta brusquement après avoir feint de manger un mor-

ceau, laiſſant ſeuls ſon pere & ſa tante.

Cette tante ſe picquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit jadis paſſé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle le *monde*. Ses connoiſſances, depuis ſa retraite, s'étoient prodigieuſement perfectionnées, par la lecture des Pieces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes, & de tous les papiers publics : enſorte que, dans tout le canton, Madame *Weſtern* paſſoit pour une femme auſſi conſommée dans la Littérature, que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute ſon attention.

Après avoir raſſemblé ſoigneuſement toutes les circonſtances capables de jetter quelque jour ſur une matiere ſi difficile à approfondir, elle étoit enfin parvenuë à ſe convaincre que la mélancolie de ſa niece ne pouvoit partir que d'une

paſſion ſecrette. Ce premier point gagné, il ne s'agiſſoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle ſe rappella l'évanouiſſement de *Sophie* dans le bois, le ſoir du combat de *Jones* contre *Tuakum & Bliſil*, ainſi que la triſteſſe de ſa niece pendant le ſouper qui s'en étoit enſuivi, & dont *Bliſil* avoit refuſé d'être. Il n'en falut pas d'avantage pour lui perſuader que M. *Bliſil* étoit l'heureux mortel pour qui la belle *Sophie* ſoupiroit en ſecret.

Cependant, la crainte de ſe compromettre, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de ſa découverte à ſon frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles obſervations, tous ſes ſoupçons changés en certitudes.

M. *Weſtern* fut charmé de cette nouvelle : *Bliſil* étoit l'héritier préſomptif de M. *Alworthy ;* M. *Alworthy* étoit très-riche ; leurs Terres ſe touchoient ; rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on

ne pouvoit trop tôt la faire.

J'ai déja insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens vifs, toujours prêts à céder aux premieres impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy* convalescent depuis quelques jours à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaisir pour M. *Western*, que celui de surprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Blifil* pour époux : car il s'en faloit de cent lieuës qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. *Alworthy*, soit de celle de son neveu.

Le dîné où les deux familles se trouvoient rassemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M. *Western*

Western attira l'oncle de *Blifil*, dans une allée écartée du jardin, & lui proposa, sans aucun préambule, l'alliance qu'il avoit projettée.

M. *Alworthy*, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition, il la reçut sans transport, & même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner à M. *Western* combien il avoit toujours désiré cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie* ; il remercia M. *Western* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; & l'assura, que si les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne souhaitoit rien plus sincérement que d'accomplir au plûtôt cette affaire.

La réponse de M. *Alworthy* déconcerta un peu M. *Western*, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de sçavoir, si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre,

lui parut surtout du dernier ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, sont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse ; & si quelqu'un a assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que *Sophie*, je suis son très-humble serviteur, n'en parlons plus.

M. *Alworthy* essaya vainement de le calmer, en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres, & très-prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme, fut une répétition cent fois réitérée de ses dernieres paroles.

Le caractére de M. *Western* étoit trop bien connu, pour que M. *Alworthy* s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réfléxion & la nuit le rameneroient à la raison. On parla d'autre chose, & l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entre eux.

CHAPITRE II.

Matiéres curieuses.

DEs que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il apella son neveu dans son cabinet; & il lui fit part des propositions de M. *Western*, en lui témoignant toute la satisfaction qu'il auroit de voir réussir ce mariage.

Blifil, sur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impression, avoit pourtant songé plusieurs fois qu'un parti aussi considérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déja euës sur elle, que par la crainte que M. *Western* venant un jour à se remarier, ne diminuât beaucoup la fortune de sa fille.

Dans la circonstance présente, cette crainte disparoissoit. C'étoit M. *Western* lui-même qui proposoit

le mariage : on pouvoit lui donner des entraves. Ainsi, le grave *Blifil* parut consentir avec joye aux desirs de son oncle, en se réservant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition, & plus encor son avarice, n'osoit mettre au jour par rapport aux précautions utiles à prendre contre son beau-pere futur dans les clauses du contrat.

M. *Alworthy* écrivit dès le lendemain à M. *Western*, pour lui apprendre combien son neveu étoit pénétré & reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire ; & pour l'assurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis d'aller se jetter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Western*, au comble de ses vœux, & sans dire un mot de tout ceci à sa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevuë des deux Amans.

Très-satisfait de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Western*

pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interpreter la gazette au Ministre *Supple*. M. *Western*, qui sçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation aussi sérieuse, fut malgré son impetuosité naturelle obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure, avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin, qu'il avoit quelque chose de très-important à communiquer ; à quoi Madame *Western* ayant répondu, qu'elle étoit entierement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas possible de lui parler dans un quart-d'heure plus favorable.

Le Ministre retiré, M. *Western* apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter toutes ces bonnes nouvelles à *Sophie* : commission dont la tante se chargea très-volontiers, & sans rien objecter à son frere. Graces, sans

doute, à l'aspect favorable du *Nord*, sans quoi la vivacité de la conduite de M. *Western* eût été la matiere de plus d'un commentaire politique.

Sophie étoit occupée à lire, lorsque sa tante arriva à son appartement. De bout, de bout, ma niéce! (s'écria Madame *Western*, d'un ton & d'un air semillant) il est bien question maintenant de lecture. Allons, dis-je, que l'on se coëffe, que l'on s'habille au plûtôt de son mieux..... oh! j'ai tout découvert; je vous ai bien servie: nous l'aurons cette après-midi; jugez si je vous aime!....

Eh qui, Madame? répondit *Sophie* interdite, la rougeur sur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente! repliqua Madame *Western*, Eh qui?.... c'est donc à votre tante que vous comptiez en imposer? c'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher votre passion? à votre pere, passe: mais à moi! à moi!... j'ai

trop-vêcu, ma pauvre niéce; ne dissimulons plus. J'ai lû, je lis encore jusqu'au fond de votre ame. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai connu la carte de votre cœur; j'ai suivi, j'ai interpreté ses moindres mouvemens : j'ai vû votre vainqueur!..... n'en rougissez pas; j'approuve votre choix; j'en ai instruit votre pere, qui l'approuve aussi; & M. *Alworthy*, d'accord avec nous, consent aux vœux des deux jeunes Amans que nous croyons tous très-dignes l'un de l'autre..... Eh bien, vous rougissez encor? vous ne répondez pas?..... Aux armes, dis-je encore un coup! il vient dès cette après-midi : c'est M. *Alworthy*, c'est votre pere qui l'envoye.

Cette après-midi! s'écria *Sophie*, en soupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi ce tremblement? pourquoi ce trouble, & cet air abattu? Pour moi, je le trouve très-bien! & j'eusse été de votre goût, si mon âge.....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il eſt aimable ; & que j'en connois peu qui ſoient plus dignes d'inſpirer de tendres ſentimens..... courageux, & compâtiſſant ; plein d'eſprit, ſans méchanceté ; humain, poli..... en un mot, fait pour plaire... Eh, qu'importe le défaut de la naiſſance, quand il eſt compenſé par tant de vertus !

Qu'appellez-vous, défaut de la naiſſance ? repartit Madame *Weſtern ;* Où prenez-vous cela ? qui peut vous avoir fait de tels contes ?

Hélas, Madame, répondit *Sophie*, les yeux baiſſés, ai-je pû ignorer une choſe auſſi publique ? ai-je pû ne pas ſçavoir combien le pauvre M. *Jones* a eu à ſouffrir, & ſouffre peut-être encore, d'un malheur dont il n'eſt pas comptable ?.....

M. *Jones !* s'écria tout-à-coup la tante. M. *Jones !*..... Ciel, qu'entends-je ?.... ce n'eſt donc pas

M. *Blifil?* quoi, malheureuse, c'est M. *Jones* que vous aimez !.... le silence & la pâleur de *Sophie*, qui étoit plus morte que vive, ne pouvoient laisser plus long-tems Madame *Western* incertaine sur le véritable objet de la tendresse de sa niéce.

Ce que la surprise, le mépris, la rage, tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit si cruellement trompée dans ses esperances, fut employé pour accabler la triste *Sophie*, & le malheureux *Jones*.

La niéce, presque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui rugissant de fureur, vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit appaiser les fougueux transports de sa colére ; & *Sophie* frémissoit à chaque instant qu'ils ne fussent entendus !

A force de pleurs & de supplications, elle obtint enfin une promesse de Madame *Western* de ne

point trahir son secret : mais ce ne fut qu'en promettant, à son tour, de travailler à étouffer son indigne passion pour *Jones*, & de recevoir la visite de M. *Blifil* avec toute la politesse & tous les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

DÈs que Madame *Western* fut sortie de l'appartement de *Sophie*, Mlle *Honora* y entra, & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de pitié. *Honora*, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la sçene qui venoit de se passer entre la tante & la niéce, avoit prêté l'oreille au trou de la serrure, & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau redoublement de confusion pour *Sophie !* qui se

voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret que Mlle *Honora* sçavoit aussi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique babillarde, étoit sensible : elle aimoit sa maîtresse; & nous avons déjà vû qu'elle ne haïssoit point *Jones*. Elle déclama longtems contre les peres assez injustes pour vouloir forcer l'inclination de leurs Enfans; encore plus vivement, contre les gens qui se mêlent sans mission des affaires d'autrui : Chapitre où Madame *Western* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie* à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir sans répugnance apparente les visites de M. *Blifil*; promit enfin à sa maîtresse de lui être fidelle, & de la servir au risque même de sa vie.

Après le dîné, M. *Western*, pour la premiere fois, déclara ses intentions à sa fille, en lui faisant valoir la vivacité avec laquelle il avoit travaillé à hâter son bonheur, dès l'instant qu'il avoit été

inftruit de fes inclinations par Madame *Weftern*.

Sophie, encouragée par les careffes de fon pere, & par fa bonne humeur, alloit ouvrir la bouche pour lui apprendre combien fa tante s'étoit trompée dans fes conjectures, lorfque l'on annonça M. *Blifil*.

M. *Weftern*, après avoir embraffé fortement fon gendre futur, fe crut de trop dans cette premiere entrevuë, & laiffa les Amans enfemble.

Son départ fut fuivi d'un bon quart-d'heure de filence : le jeune Gentilhomme, parmi toutes fes bonnes qualités, étoit encore doué de cette défiance ftupide de foimême, que l'on traite affez vulgairement de modeftie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil mêlé avec le fentiment intérieur de notre infuffifance.

Ce n'eft pas qu'il crût mal parler : mais, il vouloit ici parler mieux ; & les mots expiroient fur fes lévres. Il gagna pourtant enfin

assez sur lui-même pour hazarder quelques lieux communs tournés en complimens guindés, ausquels on répondit, en baissant les yeux, par quelques demie-révérences, & autant de monosyllabes polies.

M. *Blifil*, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & sur sa bonne opinion de lui-même, interpréta favorablement le trouble de *Sophie*, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'elle avoit pour lui. Lors même que *Sophie*, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'imputer cette démarche à l'excès de sa pudeur, & de s'en consoler dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée: très-digne fils de feu son pere, la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere; également certain de l'obéissance

d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. *Blifil* sortit extrêmement content de sa visite.

M. *Western*, qui veilloit l'instant de sa sortie de chez sa fille, le trouva si satisfait de la reception qu'il en avoit euë, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avoit commandé un instant à ses passions, pensa danser de joie, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille, où ses transports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire tant en habits, qu'en bijoux: sa fortune n'étoit pas à lui, tout etoit à *Sophie*, il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginoit pas avoir donné lieu à *Blifil* d'être fort content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoit cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échaper cette occasion de lui ouvrir le sien propre: *Blifil* étoit homme à

presser le mariage ; la vivacité de son pere ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux amant ; la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour *Jones*, ne pouvoient plus être longtems cachées.... Tant de motifs réunis la jetterent aux pieds de M. *Western*, & lui donnerent assez de force pour supplier son pere de ne point la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoit le plus d'aversion.

Quelle surprise ! Quelle chute d'idées pour le fougueux M. *Western !* ... Cette *Sophie*, cette fille l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un couroux d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache brusquement de ses bras ; & lui annonce, en jurant à l'Angloise, qu'il faut se résoudre à épouser *Blifil*, ou à être chassée de la maison paternel-

fe., pour n'y jamais rentrer.

L'emportement de M. *Western* étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans s'appercevoir que la pauvre *Sophie*, après avoir envain prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans son sang.

Jones étoit dans l'appartement de M. *Western*, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux Gentilhomme, encore tout fumant de colere, ne se fit point presser pour faire part à *Tom* de ce qui y donnoit lieu.

Jones, qui n'avoit pas eu le moindre indice de ce qui s'étoit passé en faveur de *Blifil*, pensa tomber à la renverse en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrès recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. *Western* la permission d'aller voir sa fille, sous prétexte de hazarder ses efforts pour l'engager à se soumettre aux désirs de son pere.

L'extrême agitation de M. *Wes-*

tern , ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint ſans peine l'effet de ſa demande.

CHAPITRE IV.

Sçène touchante.

SOphie, que ſon pere avoit laiſſée évanouie en ſortant de chez elle, ſe relevoit avec peine, lorſque *Jones* y entra : les larmes, & le ſang, baignoient le viſage de cette belle fille. Quel ſpectacle pour lui ! Ah, M. *Jones*, dit-elle, vous voyez la plus malheureuſe perſonne du monde ! Hélas, qui vous améne ici ? ... Vous ignorez ſans doute toute l'horreur de ma ſituation ; & votre préſence ſeule peut l'augmenter encore ! Fuyez, fuyez au plûtôt : c'eſt moi qui vous en prie !

Diſpenſez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur ſaigne

du ſang que je vois couler. . . . O *Sophie.* Que ne puis-je épuiſer mes veines, pour épargner la moindre goutte de ce ſang précieux ! . . . Je ne vous dois déjà que trop, interrompit-elle, en le regardant tendrement..... Hélas, pourquoi m'avoir ſauvé la vie ? ... Nous ſerions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel, que dites-vous ? repartit *Jones :* eſt-il quelque ſupplice plus douloureux pour moi que les ſouffrances de *Sophie* ? Puis-je reſpirer que pour elle ?

Sa voix & ſes regards, en prononçant ces mots, étoient embraſés du feu de ſa paſſion. Il ſe ſaiſit de l'une des mains de *Sophie*, que cette fille trop occupée de ſa douleur, ne ſongea guéres à lui retirer.... Tous deux obſervoient un profond ſilence, tandis que leurs yeux mouillés de pleurs, & fixés l'un ſur l'autre, liſoient mutuellement dans leurs ames.

Sophie enfin recouvra aſſez de forces pour preſſer de nouveau ſon amant de ſortir au plûtôt de ſa

chambre, en lui faisant entendre qu'elle étoit perduë si on les y rencontroit ensemble.

Jones la tranquilisa, & la surprit encore davantage en l'assurant, que c'étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-diné, qu'il s'étoit rendu auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de *Blifil* qu'il croit que je viens vous parler.... Mais, que n'eussai-je point promis, pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ?... Parlez, parlez-moi donc, chere *Sophie*, consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t-il jamais si tendrement que moi !... Quoi, vous êtes assez barbare, pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver de vous pour jamais !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !..

Sophie, levant alors sur lui un œil où toute la tendresse énergique

du ſentiment étoit peinte. Ah! qu'exige M. *Jones?* dit-elle, que prétend-t-il que je lui diſe?

Promettez, promettez ſeulement, s'écria-t-il en ſoupirant, que vous n'épouſerez jamais *Bliſil*.

Arrêtez, répondit *Sophie :* le ſon même de ce nom déteſté eſt mortel pour mon cœur! ſoyez certain qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce qu'il dépendra de moi de lui refuſer... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baiſant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'eſpérer!

Hélas! lui dit *Sophie*, à quoi prétendez-vous que je m'engage? quel eſpoir puis-je vous donner? .... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere? Ignorez-vous ſes intentions?

Non, répliqua-t-il, mais je ſçai qu'il ne peut vous forcer à vous rendre malheureuſe.

Ce n'eſt pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, c'eſt plus encore la crainte de troubler le repos de ſes jours. C'eſt plus

encore celle de rendre votre perte auſſi inévitable que la mienne, ſi je ſuis aſſez foible pour ne pas réſiſter à vos feux... C'eſt cette penſée ſeule qui m'affermit aſſez pour vous ordonner d'éviter votre perte en vous ſéparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones*, je ne crains rien, que de perdre *Sophie*..... Ciel ! prononce ma mort, avant que de nous ſéparer.

Les deux Amans, fondans en larmes, s'attendriſſoient ainſi mutuellement, lorſqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonſtance, que celui du tonnerre, annonça l'arrivée du redoutable M. *Weſtern*.

Sa ſœur qu'il avoit inſtruite de la déſobéiſſance de ſa fille, s'étoit cruë affranchie de la promeſſe qu'elle avoit faite à *Sophie*; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle ſçavoit des ſentimens ſecrets de ſa niéce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre ſa fille, autant que

contre son téméraire Amant, M. *Western* n'avoit fait qu'un saut de l'appartement de sa sœur à celui de *Sophie*, dont il avoit presque enfoncé la porte.

Mais un spectacle auquel il ne s'attendoit pas, suspendit en entrant tout à coup sa rage : *Sophie*, pâle, sanglante, & presque sans sentiment, étoit tombée dans les bras de *Jones !* ... Son premier mouvement fut de courir à sa fille, qu'il croyoit morte; de là, à la porte de la chambre, pour appeller du secours ; de raccourir ensuite à elle, sans faire attention dans les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les siens propres, & tâcher de la rappeller à la vie.

Toute la maison, ainsi que Madame *Western*, fut bientôt dans la chambre de *Sophie*, que l'on eut peine à faire revenir, & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. *Western*, un peu rassuré sur le danger de sa fille, reprit toute sa fureur en jettant enfin les yeux

ſur *Tom Jones*. Heureuſement peut-être pour tous deux, que le Miniſtre *Supple*, homme très-robuſte & pacifique, s'oppoſa aux premiers tranſports du vieux Gentilhomme.

Le déſolé *Jones*, tandis que ſon adverſaire étoit enchaîné dans les bras du Miniſtre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiſer le reſſentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures, avec les menaces les plus humiliantes, au cas qu'il oſât jamais reparoître au Château; & il ſe vit enfin forcé, en cédant aux conſeils du Miniſtre, de ſe ſouſtraire à la préſence de ce fougueux vieillard, pour retourner dès l'inſtant même au Château de M. *Alworthy*.

CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de ce désastre, M. *Alworthy* étoit à déjeûner tranquilement avec son neveu *Elifil*, lorsque M. *Western* encore tout échauffé de la veille, entra sans se faire annoncer ; & leur fit tout d'une haleine le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévû, & déja indisposé contre *Tom Jones*, s'en remit à M. *Western* sur la punition du coupable, & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté, que le Château de M. *Western*, & les environs mêmes, seroient

ſeroient à l'avenir interdits à *Tom*, ſur peine d'être banni pour jamais de chez ſon bienfaicteur ; qui ſe chargea de le réprimander de façon à ne laiſſer rien à craindre de ſa conduite à l'avenir.

M. *Weſtern*, content de ces aſſurances de la part de M. *Alworthy*, ſe retourna vers le triſte *Bliſil*, à qui la ſurpriſe & la rage n'avoient pas encore permis d'ouvrir la bouche : il lui proteſta par ſerment qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui ; il l'embraſſa plus d'une fois en cette qualité, & retourna chez lui avec autant de précipitation qu'il en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit y arriver pendant ſon abſence.

Après le départ de M. *Weſtern*, M. *Alworthy* voyant ſon neveu ſoupirer en rêvant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il ſe déterminoit.

Hélas, Monſieur, lui répondit *Bliſil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la Raiſon & la Paſſion lui indiquent

chacune un chemin contraire? La Raiſon m'inſinuë de quitter une femme dont le cœur eſt épris pour un autre : la Paſſion me flatte que le tems pourra changer ſon inclination en ma faveur. Je ſens, d'un autre côté, l'injuſtice de vouloir ſupplanter quelqu'un dans un cœur dont il ſemble être en poſſeſſion : mais la réſolution déterminée de M. *Weſtern* me fait en même tems appercevoir, qu'en diſputant ce cœur, je travaille à procurer le bien de toutes les parties : non ſeulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte eſt infaillible, s'ils ſont jamais époux. La fille, & j'en ſuis bien certain, eſt perduë ſans reſſource ; puiſqu'indépendament de la ruine de ſa fortune, & d'une alliance auſſi honteuſe, elle aura encore la douleur de voir dépenſer avec une miſérable le peu de bien que M. *Weſtern* n'aura pû ſe diſpenſer de lui donner... Ah, mon cher oncle ! ſi vous connoiſſiez *Jones* auſſi bien que moi ? ſi vous

ſçaviez tout ce que j'ai crû devoir vous taire?.... Quoi donc? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monſieur, répliqua *Bliſil*, tout cela eſt paſſé; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, ſur peine de déſobéiſſance, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous ſçavez, répondit *Bliſil*, que vos ordres furent toujours ſacrées pour moi: je ſuis pourtant fâché d'en avoir tant dit; vous pourriez dans la circonſtance préſente me ſoupçonner de quelque animoſité contre lui: cependant le Ciel m'eſt témoin, qu'un motif auſſi bas n'entra de mes jours dans mon cœur! daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès à préſent j'oſe vous demander ſa grace!

Je n'admets aucune condition, répliqua M. *Alworthy*; je n'ai montré, je crois, que trop de foibleſſe pour ce libertin; & beaucoup

plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en sçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, sans doute, s'écria *Blifil*, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, ainsi que moi, étoit en larmes, il faisoit retentir la maison de ses chants & de ses infâmes débauches. Indigné de son mauvais cœur, je crûs devoir lui faire quelques représentations sur l'indécence de sa conduite : mais l'état où le vin l'avoit réduit lui permettoit peu de m'entendre : il poussa l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi. Qu'entends-je ! interrompit M. *Alworthy* : le traître a osé vous frapper ?

Hélas, continua *Blifil*, je le lui ai depuis longtems pardonné. Puisse-t'il aussi aisément oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaicteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoi rmis son oncle au point où il le désiroit de-

puis longtems, il acheva d'écraſer *Jones*, en chargeant des plus noires couleurs l'Hiſtoire du prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par *Tom :* Hiſtoire que la charité l'avoit, diſoit-il, empêché d'apprendre à ſon cher oncle, & ſurtout dans un tems de convaleſcence.

M. *Alworthy* avoit déjà prononcé dans ſon cœur la ſentence de *Jones*. Il fit pourtant appeller *Tuakum*, qui après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Bliſil*, mit la derniere main à l'ouvrage de ſon diſciple, en montrant à M. *Alworthy* ſon eſtomach encore meurtri des coups qu'il avoit reçûs du coupable.

Le Lecteur eſt peut-être ſurpris que *Bliſil* & *Tuakum* euſſent tardé ſi longtems à inſtruire M. *Alworthy* des dernieres fredaines de *Jones*. Mais, il avoit fallu attendre que le rétabliſſement de la ſanté de M. *Alworthy* eût fait ren-

voyer le Médecin qui auroit pû les démentir, du moins pour la premiere sçene. Ils étoient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à ajouter à son procès: au moyen de quoi leur succès ne pouvoit plus être douteux. Ajoutons enfin, que *Blifil*, en paroissant avoir exigé le silence de *Tuakum* (par rapport aux outrages qu'il avoit reçus) paroissoit en même-tems aux yeux de M. *Alworthy* être véritablement ami de *Jones*; & qu'il étoit sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon, pour les cœurs sensibles.

MOnsieur *Alworthy* avoit pour coûtume de ne jamais punir personne, de ne pas même congédier un domestique, dans la cha-

leur de son ressentiment. Il attendit l'après-dîné, pour mettre la sentence de *Jones* à exécution.

Le pauvre garçon assista au dîner, à son ordinaire; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber sur lui de la part de M. *Alworthy*, l'avertirent que M. *Western* avoit révélé toute son intrigue avec *Sophie*, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domestiques partis, M. *Alworthy* commença sa harangue.

Il rappella en détail toutes les iniquités de *Jones*, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même; & finit par lui dire, que s'il étoit hors d'état de se justifier clairement sur chaque article, il pouvoit dès à présent partir, pour ne jamais remettre le pied dans le Château.

L'étonnement de *Jones*, déjà accablé par ses autres chagrins; le trouble qui s'empara de son

cœur, aux accusations imprévuës d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévére, ne lui laissoient pas assez de liberté d'esprit pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, les charges au fond, étoient vraies : les circonstances seules auroient pû l'excuser : mais, il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête ; & semblable à un criminel, réduit au désespoir, il n'invoqua que la clémence de son Juge.

La pitié que j'ai euë de votre jeunesse, lui dit M. *Alworthy*, & l'espoir de vous ramener à la vertu, ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serois aussi coupable que vous, si je vous pardonnois encore. Que dis-je ? votre criminelle audace, en tentant de séduire une fille, à qui vous ne deviez que le respect le plus profond, me force à justifier mon propre caractére, en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître

mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude, ou de la lâcheté. Si mon humeur, & mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé, qu'en frémissant, à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez sévéres pour un traître & pour un ingrat? Je me crois à peine excusable en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe: je vous ai élevé comme mon fils, je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de vivre, pour peu que vous vouliez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier témoignage de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part d'un homme, qui passé ce jour, ne veut plus avoir de commerce avec vous..... je veux bien vous dire encore, que rien dans toute votre conduite ne m'a touché plus sensiblement, que votre extrême ingratitude pour un ami (en mon-

trant *Blifil*) dont les tendres sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par *Jones*. Un torrent de larmes ruissela de ses yeux ; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il se sentit pendant quelques instans incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de sortir de la maison. Il s'y résolut enfin, après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. *Alworthy*, avec des transports aussi difficiles à affecter qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

JOnes, duëment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems informé que ses habillemens,

ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui seroit envoyé partout où il jugeroit à propos.

Il partit, après avoir reçu cet avis; & fit environ un quart de lieuë sans se retourner, ni sans sçavoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau, qui s'opposoit à son passage; & bien plus fatigué par sa douleur, que par le chemin qu'il avoit fait, notre infortuné Héros jugea à propos de se reposer quelques momens dans la prairie, dont ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t'il, avec une espece d'air d'indignation, ne m'enviera du moins pas la consolation de gémir ici!

C'est-là qu'il s'abandonna tout entier aux violens transports de sa douleur; & qu'après avoir longtems pleuré sur son sort, il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur sa passion, & sur le parti qui lui restoit à prendre dans la situation déplorable où il se voyoit réduit.

Son plus grand embarras étoit de sçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de se détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur; mais celle de causer la perte de cette aimable fille, s'il persistoit plus long-tems dans un espoir trop chimérique, étoit pour lui un autre supplice aussi cruel que le premier.

Déchiré tour à tour par ces pensées accablantes, le malheureux *Jones* se relevoit & retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. *Alworthy*, l'amertume de ses reproches, l'impossibilité apparente du succès, & surtout la gloire de sacrifier sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à l'amour, pour n'entendre plus que la voix de l'honneur.

Son amour-propre, flatté de la grandeur du sacrifice, lui ferma les yeux sur tout ce qu'il pourroit lui coûter. Il courut à une maison voisine, où ayant trouvé tout ce

qu'il falloit pour écrire, il se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je présume assez de la bonté de votre cœur pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçuës, trouveront grace devant vous. Hélas! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

J'ai résolu, Madame, de vous obéir, en me privant pour jamais de votre chere & aimable présence: cet ordre est bien cruel pour moi! mais j'en accuse la fortune bien plus que ma Sophie. *Et tel est mon malheur, qu'il devient même nécessaire pour vous, & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi!*

Croyez, croyez, belle Sophie, *que je vous cacherois mes souffrances mêmes, si je pouvois probablement*

imaginer que la voix publique dût ne pas vous en instruire. Je connois la bonté, & la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui épargner les peines qu'il ressent toujours pour les malheurs d'autrui. Puissent les miens ne point troubler votre repos. Après vous avoir perduë, tous les maux que l'avenir me prépare ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie *! qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore d'être forcé de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre & le plus sincere exige l'un & l'autre.*

Pardonnez-moi d'oser penser que le moindre ressouvenir d'un malheureux soit capable d'altérer en rien votre repos. Mais s'il étoit possible que cela fût, immolez, sacrifiez jusques à ma mémoire à la tranquilité de votre cœur. Croyez, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais ; pensez combien je vous méritois peu ; écoutez la voix de la gloire, & méprisez un présomptueux, dont la témé-

rité ne sçauroit être trop punie... La plume me tombe des mains... Puisse le Ciel veiller toujours sur ma Sophie!

Jones, cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver absolument vuides. La vérité du fait est, que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eû l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres sterlin, avoit été jetté avec le reste ; & le pauvre *Jones* ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa lettre ; après quoi, il n'eut rien de plus pressé, que de retourner sur les bords du ruisseau, dans l'espérance d'y retrouver tout ce qu'il avoit perdu.

A peine *Jones* s'étoit-il mis en

chemin, qu'il rencontra son ancien ami *George* le Garde-Chasse, qui après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune, (qui avoit déja transpirée dans le canton) s'étoit hâté de le suivre pour lui faire offre de ses services.

Il retourna avec son ami dans la prairie, où ils chercherent long-tems ensemble ce qu'ils n'avoient garde de trouver; & ce, par une raison toute simple. C'est que le portefeuille, & tout le reste, étoit dans la poche de *George*, qui l'instant auparavant ayant fait cette trouvaille, dont il connoissoit toute la valeur, avoit jugé à propos d'en faire son profit.

Jones, ayant perdu tout espoir de recouvrer ses effets perdus, & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrace que bien des gens ne le croiront, se retourna tout-à-coup vers son ancien ami, & lui demanda avec chaleur, s'il pouvoit attendre de son amitié le service le plus signalé que sa situation présente pût lui permettre d'en recevoir?

L'honnête *George*, qui avoit amassé quelque argent au service de M. *Western*, au sçu de son ami *Tom*, appréhendant qu'il ne fût question d'en prêter une partie, ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois, *que M. Tom pouvoit en toute occasion compter sur ses services*. Mais son inquiétude se dissipa, en apprenant qu'il ne s'agissoit que de porter une Lettre à *Sophie*. Il s'en chargea de tout son cœur: car, à l'argent près, *Tom Jones* étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la Lettre pouvoit passer jusqu'à *Sophie*. *George* partit au moment même, & *Jones* alla attendre le retour de son Messager dans une Hôtellerie à un quart de lieuë de là.

George ne fut pas plûtôt arrivé chez M. *Western*, qu'il rencontra Mlle *Honora*, à qui, après l'avoir sondée par quelques questions préliminaires, il remit la Lettre pour sa Maîtresse; & de qui il en reçut

une autre qu'on avoit portée tout le jour dans son sein, & qu'on désespéroit déja de pouvoir faire tenir à M. *Jones.*

Le Garde-chasse, charmé de s'être si heureusement acquitté de sa commission, revint à toutes jambes au Cabaret où étoit *Jones*, qui s'étant saisi avidement de la Lettre de *Sophie*, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi, toutes les insultes de mon pere, fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnoissance que je ne croirai jamais pouvoir assez acquitter. Vous connoissez son caractére; daignez, à ma priere, éviter partout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler... Croyez pourtant, que la plus grande violence pourra seule me faire disposer de ma main en faveur de

quelqu'un qui ne vous ſera point agréable.

Jones lut, relut & baiſa cent fois cette lettre ; elle ralluma tous ſes déſirs. Il ſe repentit de la façon dont il avoit écrit à *Sophie ;* mais il ſe reprocha bien plus d'avoir envoyé une autre lettre pendant l'abſence de ſon Meſſager, par laquelle il promettoit ſolemnellement à M. *Alworthy*, d'étouffer juſqu'aux moindres lueurs de ſa paſſion pour Mlle *Weſtern.*

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de ſang froid, il ſentit que le billet de *Sophie* n'adouciſſoit ni ne changeoit rien à ſa ſituation, qu'en lui laiſſant l'eſpoir que la conſtance de cette fille pouvoit être aſſez durable pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans auſſi fidéles.

Cette derniere idée le raffermit dans ſes premieres réſolutions ; & après avoir pris congé de *George*, il ſe mit en chemin vers une petite ville voiſine, où il avoit prié M.

Alworthy, (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence,) de lui envoyer son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE, *qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.*

SOphie, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le tems agréablement. Elle avoit essuyé de très-longues conversations, & de très-ennuyeuses lectures de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus regardé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes; proportionnément aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes solides,

appuyées par nombre d'exemples illuſtres, & très-prolixement commentées par la ſcientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre *Sophie*, qu'elle s'étoit enfin déterminée à ſe mettre au lit; où elle étoit encore au retour de ſon pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorſque M. *Weſtern* entra précipitament dans l'appartement de ſa fille. Je ſuis charmé de vous trouver ainſi, lui dit-il; tout eſt en ſureté: je ferai enſorte qu'il en ſoit toujours de même.

A ces mots, il ferma la porte, & en donna la clef à *Honora*, après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promeſſes au cas qu'elle lui fût fidelle, & les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahît ſa confiance.

Les ordres d'*Honora*, étoient, de ne pas ſouffrir que *Sophie* mît le pied hors de ſa chambre, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller; & de n'en permettre l'entrée qu'à ſa tante ſeule. Ordre pour-

tant à la Duégne, de faire toutes les volontés de sa maîtresse, en lui interdisant seulement l'encre, les plumes & le papier., dont l'usage étoit défendu à *Sophie*.

A l'heure du dîner, le vieux Gentilhomme fit descendre sa fille, qui fut contrainte d'obéïr. Tout se passa à l'ordinaire, on ne parla de rien; & la table levée, on la reconduisit à sa prison.

Le soir, la Géoliere *Honora* lui remit la lettre qu'elle avoit reçuë des mains du Garde-chasse. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite, & se jetta sur son lit en versant un torrent de larmes.

Honora aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse, s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora !* je suis perduë, s'écria la tendre *Sophie ;* je suis convaincuë que tu m'aimes : c'est trop longtems te cacher mon secret.... j'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat, qui n'en étoit pas digne.... hélas, il m'abandonne, il me trahit !

Ciel ! répondit la femme-de-chambre, se peut-il que M. *Jones* soit un perfide ? il l'est, il l'est, sans doute ! vois cette lettre, répliqua *Sophie*, m'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom, s'il m'eût jamais aimée ? l'auroit-il pû penser ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien, Madame, il faut le mépriser, interrompit *Honora* : il faut vous en vanger en vous donnant à M. *Blifil*. Il convient fort à un drôle, tel que M. *Jones*, à un miserable bâtard, dont le pere même n'est pas encore bien connu, d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête, lui dit *Sophie* avec aigreur, arrête tes blasphêmes, & garde-toi de jamais prononcer son nom devant moi, qu'avec respect.... lui me manquer jamais ? juste Ciel, que je suis injuste ! son cœur, son triste cœur a plus souffert en écrivant ces mots cruels, que je ne souffre moi-même en les lisant....Tout est vertu, tout est générosité, tout est héroïque en

lui ! ah que je dois rougir de ma foibleſſe, quand je condamne ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora*, le croiras-tu ? c'eſt mon ſeul intérêt qui le guide ! c'eſt à mon intérêt ſeul qu'il ſe ſacrifie, & qu'il m'immole moi-même ! ... la crainte d'être un obſtacle à mon bonheur, l'a jetté dans le déſeſpoir ! ....

Je ſuis charmée, lui dit *Honora*, qu'il ait ſenti, & que vous ſentiez enfin combien cette crainte eſt juſte. N'auroit-il pas été bien triſte, n'auroit-il pas été cruel de vous voir riſquer de vous perdre, pour un jeune Avanturier chaſſé de chez ſon bienfaicteur, & chaſſé, dit-on, ſans un ſol ?

Chaſſé ! s'écria *Sophie*, en frémiſſant... Qu'entens-je ? explique-toi.

Honora, lui apprit alors ce quelle avoit appris, par le bruit du Village, du banniſſement de *Tom Jones*, fondé ſur la hardieſſe qu'il avoit euë de porter ſes vœux juſqu'à la fille unique de M. *Weſtern* : ce qui avoit

avoit tellement fâché M. *Alworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la porte, ſans lui faire préſent d'un denier.

C'eſt donc moi, dit *Sophie* en ſanglottant ! C'eſt moi qui cauſe ſa ruine !... Chaſſé, ſans un denier !... Hâte-toi, chere *Honora*, prens tout ce que je poſſéde : ôte mes bagues de mes doigts.... Tien, voila ma montre : porte-lui tout.... Cours, vole, tâche au plûtôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Weſtern* ne lui demandât raiſon des bijoux de ſa fille, ſe jetta aux genoux de *Sophie* pour lui repréſenter les ſuites de ſa libéralité, & le danger certain qui les menaçoit toutes deux, peut-être même ſon amant, au cas qu'elle fût ſourde à ſes remontrances.

Eh bien, prens donc tout mon argent, lui dit Sophie, n'en reſerve pas une obole; fais en ſorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre... Cours, cours, te dis-je; ne perds pas un moment.

La tendre amante fut obéïe; *Ho-*

nora retrouva *George* dans le Château, & lui remit une bourse contenant environ seize *Guinées*, ce qui étoit alors toute la fortune de *Sophie :* car, quoique son pere ne lui refusât rien, *Sophie* étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que son larcin, dont il subsistoit deux témoins, ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de *Jones* l'emporta sur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidélement de sa commission, & remit la bourse intacte à son ami.

Fin du sixième Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SEPTIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

JOnès reçut ses effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un hôte tel que vous, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réflechie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez,

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi admirable que rare : vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoiqu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaisance de votre part, que celle de quitter le Pays au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sincéres pour votre amendement, dans l'espoir de pouvoir me dire votre très-humble Serviteur,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de *Jones* mille sentimens aussi impétueux qu'opposés ; celui de la douleur prévalut enfin sur celui de l'indignation & de la rage ; les larmes vinrent à propos à son secours, & détournerent le

danger qui menaçoit ſa tête.

Il rougit pourtant bientôt du reméde ; & ſe relevant tout à coup, il s'écria, eh bien, donnons donc à M. *Alworthy* la ſeule preuve qu'il exige de mon obéiſſance. Partons dès ce moment.... Mais où aller? De quel côté tourner mes pas?... Laiſſons ce ſoin à la fortune : puiſque nul Etre ſur la terre ne s'intéreſſe pour un malheureux tel que moi, tout me devient également indifférent.... Nul ne s'intéreſſe à mon ſort? Ingrat, tu ſçais trop le contraire!... Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te ſont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier?... Je veux, je dois penſer que mon deſtin n'eſt pas indifférent à ma *Sophie*... Faut-il donc abandonner le ſeul ami, le ſeul bien qui me reſte? & quel ami, grand Dieu!.... Mais, puis-je reſter auprès de *Sophie*? dût-elle le ſouhaiter auſſi ardemment que moi, ai-je quelque eſpérance de pouvoir l'aborder, ſans l'expoſer à la vangeance de ſon pere? Puis-je la

faire consentir à sa ruine ? & dût-elle y consentir, oserois-je me prévaloir de sa foiblesse ?...... comme un méprisable brigand, roderois-je autour du Château de son pere, en nourrissant un si coupable espoir ?... Non, j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu, *Sophie !* adieu, la plus aimable, & la plus aimée des femmes !

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller, & que faire ? Le monde, suivant l'expression de *Milton*, étoit *ouvert devânt lui ;* & *Jones*, ainsi qu'*Adam*, ne voyoit, ne connoissoit aucun humain de qui il pût attendre quelque secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés qu'un vuide affreux !

Toutes les professions, tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrace, il se trouvoit presque sans argent. L'*Océan* enfin, cet ami secourable des malheureux, vint s'offrir à sa pensée, & parut

lui tendre les bras : *Tom* ſe décida tout à coup ; &, pour parler moins figurément, ſe détermina à ſe faire marin.

Mais, avant que de le ſuivre ſur la route de *Briſtol*, où il projette de s'aller embarquer, nous ramenerons le Lecteur chez M. *Weſtern*, pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Weſtern* avoit tenu ſa fille priſonniere, la tante de *Sophie* étoit abſente du Château. Le ſoir, à ſon retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaiſe, qu'il avoit agi ſans la conſulter ; & que pour ſe tirer d'embarras, il s'étoit totalement repoſé ſur ſa ſœur de la converſion de ſa fille.

Le matin même du départ de M.

Jones, Madame *Weſtern* fit appeller *Sophie* dans ſon appartement; où après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu ſa liberté, cette femme Philoſophe déploya toute ſon éloquence pour prouver à ſa niéce que le choix d'un époux devoit être indifférent poûr une fille raiſonnable, pourvû qu'il fût riche & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, ſuivant elle, n'étoit qu'une paſſion romaneſque, depuis longtems proſcrite par les perſonnes ſenſées, & reléguée dans l'obſcurité des Provinces; & conclud enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. *Bliſil*, par exhorter ſa niéce à conſentir de recevoir ſes vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les ſentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raiſonnemens politiques dont Madame *Weſtern* avoit fortifié divers endroits ſaillans de ſa harangue. Je crois devoir auſſi paſſer ſous ſilence, & les réponſes de *Sophie*, & les re-

pliques de la tante. Il suffit de sçavoir, que notre héroïne se défendit bien ; & que Madame *Western*, outrée de n'avoir encore pû remporter sur une petite Provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté son frere, après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace, insultoit *Sophie* sur la bassesse de ses sentimens, & croyoit déja lire dans les yeux effrayés de sa niéce l'instant de sa défaite, lorsque M. *Western* qui avoit tout écouté à la porte, vint brusquement l'interrompre pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame *Western* étoit en colere : cette imprudence de son frere, qu'elle interpréta comme procédant de la défiance qu'il avoit de la sublimité de ses lumieres, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation, que l'interêt seul d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit de faire échouer

au moment de la réuffite ; & ce manque de refpect, de la part d'un homme fans teintures, fans notions même les plus communes des premiers principes du *monde* & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de refter plus longtems chez lui. A ces mots, elle fort, en lui lançant un regard indigné, demande fon caroffe, & va fe difpofer à partir.

Autre fçene pour *Sophie* !.... ; fon pere refté feul avec elle, quoiqu'humilié par les injures de fa fœur, reprend bientôt affez de forces pour accufer fa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente fucceffion de Madame *Weftern*. Il tonne, il éclate en reproches contre la trifte *Sophie* ; & jure de fe vanger d'elle, en la forçant d'époufer *Blifil* avant qu'il foit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie*, pendant tout cet orage, étoit digne de compaffion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond plus

raisonnable que le pere ; & l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie :* il ne s'agissoit que de flatter l'amour-propre de Madame *Western*, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réfléxion, qui vint frapper *Sophie*, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après Madame *Western*, pour empêcher son départ, ou du moins pour le retarder jusqu'à ce que sa colere fût appaisée.

M. *Western*, ébranlé par les pleurs de sa fille, & peut-être encore plus par la crainte de perdre la succession de sa sœur, consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe peu mesurée contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire ce qu'il appelloit *cette bassesse*.

Madame *Western* alloit monter en carosse, lorsque son frere arri-

va. Moitié par force, moitié par prieres, il parvint à l'appaiser, & à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Nous avons déjà insinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons, qu'elle aimoit son frere, quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le *bon ton*, & la connoissance du monde.

Sophie, qui avoit de si bonne foi motivé cette réconciliation, en fut la victime. Les Parties réunies concourant également à condamner sa conduite, & à chercher les moyens de la mettre à la raison, la prompte conclusion de son mariage avec *Blifil* fut résoluë, sinon par la force ouverte, du moins par la surprise.

Ce projet, conçû par Madame *Western*, & adopté par son frere, venoit d'être arrêté, lorsque l'on annonça M. *Blifil.*

Le vieux Gentilhomme, par l'avis de sa sœur, part comme un éclair; & signifie en jurant à sa fille, qu'il faut se disposer à rece-

voir dans le moment la viſite de ſon futur époux, ou s'expoſer à tous les traits de la vangeance d'un pere juſtement irrité.

Sophie, comme ſa tante l'avoit ſagement prévû, étoit dans un état d'accablement qui ne lui laiſſoit guéres la force de réſiſter à un pere qu'elle aimoit, & auquel elle n'avoit encore jamais déſobéi : ſon trouble, & ſon ſilence furent pris pour aveu ; *Bliſil* fut admis. Le détail d'une ſçene de cette eſpece ne ſeroit pas intéreſſant pour beaucoup de Lecteurs : ſuivons donc la régle d'*Horace*, qui conſeille aux Ecrivains cenſés de ſupprimer toutes les ſituations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Bliſil* ſe conduiſit dans cette ſeconde viſite, auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'eſtimer aſſez pour lui confier l'état de ſon cœur : mais elle avoit conçu des idées ſi odieuſes du caractére de ce jeune homme, qu'elle aima mieux ſe con-

traindre avec lui que de risquer en de pareilles mains l'ombre même de la confidence.

Mais elle n'en fut pas plus heureuse. *Blifil* guidé par l'intérêt, poussé par la vangeance, & brûlant d'enlever à *Tom Jones* une maîtresse aimable, interpréta tout en sa faveur : les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire des jeunes personnes bien élevées à la vuë d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western*, à la sœur de ce Gentilhomme, & à M. *Alworthy* même au sortir de cette visite, dont il affecta d'être extrêmement content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western*, & sa sœur, quoique sçachant à quoi s'en tenir,

étoient trop intéressés à confirmer *Blifil* dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts, & pour ne pas seconder ceux de ce tendre Amant auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Enfin, la vivacité de M. *Western*, excitée par celle de son futur gendre, secondée par la tante de *Sophie*, ne trouvant, & ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, avec le consentement de M. *Alworthy*, le mariage au sur-lendemain.

CHAPITRE III.

Etrange résolution de SOPHIE. Stratagême de Mlle HONORA.

On n'avoit eu garde de faire part de cette résolution à *Sophie*, qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones*,

& l'avoir baignée de ses larmes ; ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme-de-chambre, étoit entierement absorbée dans ses tendres idées, lorsque Mlle *Honora* entra tout à coup dans sa chambre, en s'écriant, tout est perdu, Mademoiselle ! je viens d'entendre M. votre pere ordonner au Ministre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on prétend sûrement vous marier dès demain matin.

Sophie pâlit, à ces mots, en répondant avec indignation, dès demain matin !.....

Oui, Madame, répliqua la fidelle femme-de-chambre, je vous jure que je l'ai entendu ainsi ! *Honora*, lui dit *Sophie*, tu viens de me surprendre, de m'effrayer au point, qu'il me reste à peine la force de parler !.... dis moi, chere *Honora*, que ferois-tu dans le cas où je suis ?.... moi, Madame, dit-elle, j'épouserois M. *Blifil*. Il est jeune, il est riche, il vous aime ; & vous pourriez l'aimer à l'ave-

nir. L'autre eſt mieux fait, & plus aimable, j'en conviens: mais voilà tout; & c'eſt vouloir vous perdre, que...... *Honora*, fiére d'être conſultée par ſa maîtreſſe, alloit donner carriere à la prolixité de ſes avis, lorſque *Sophie* lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le ſein, que d'épouſer ce monſtre....... Tais-toi; laiſſe-moi réfléchir un moment...... ç'en eſt fait!....... j'y ſuis déterminée: je pars dès cette nuit; je fuis, je quitte pour jamais la maiſon de mon pere: Si tu m'aimes, tu me ſuivras.

Doutez-vous de mon zéle? s'écria la Duégne, que le moment préſent avoit toujours droit de ſubjuguer. Doutez-vous, que je ne ſois prête à vous ſuivre au bout du monde même?.... mais daignez réfléchir aux ſuites d'une telle entrepriſe! qu'allez-vous devenir? quel eſt votre but? où prétendez-vous aller?

J'ai une parente à Londre, ré-

pliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a paſſé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit aſſez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allaſſe paſſer quelque tems chez elle. J'y ferai certainement bien reçuë....... je ne m'y fierois pas, interrompit la femme-de-chambre : la premiere maîtreſſe que j'ai euë avoit la manie d'inviter ainſi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en ville : mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais au logis. D'ailleurs, quand celle-ci ſçaura que vous vous êtes ſauvée de la maiſon paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere eſt d'un foible poids à ſes yeux. Quand je la lui objectois, pour me diſpenſer de la ſuivre à Londre, ſans le conſentement de M. *Weſtern*, j'étois l'objet de ſes railleries perpetuelles. Ainſi, j'ai tout lieu d'eſpérer un azile chez elle, & ſa protection, juſqu'à ce que mon pere, me voyant hors de ſa puiſſance,

consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château, sans être vuës? quels chevaux, quels domestiques avoir? Comment affronter seules, & nuitament, les rigueurs de la saison, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage?

Sophie, affermie dans son dessein, leva toutes ces difficultés. Nous sortirons du Château la nuit, dit-elle; nous trouverons des chevaux dans la Ville voisine: ce seroit un grand hazard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de convenir de la façon de sortir du Château, & d'un obstacle très-difficile à lever: c'étoit, comment emporter leur bagage? Ce dernier ar-

ticle n'intéressoit guéres *Sophie* ; une fille résoluë à suivre, ou à fuir un Amant, s'embarrasse peu de ce qu'elle laisse derriere elle. *Honora* n'avoit pas de motifs pour penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir, ni craintes ; & la valeur réelle de ses nippes, en quoi consistoit toute sa fortune, lui tenoit vivement au cœur.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robbe. Ce fut de se faire chasser par *Sophie*, dès le soir même. L'expédient fut approuvé par sa maîtresse ; & la femme-de-chambre, après lui avoir promis de lui donner dans la journée matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit être nécessaire à toutes deux pour le voyage.

CHAPITRE IV.

Altercations.

HOnora n'eut pas plutôt quitté sa Maîtresse, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant *Sophie* & son secret à M. *Western*, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération importante la pressoient de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense proportionnée à un si grand service, tentoit son avarice ; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tout augmentoit ses craintes !

D'un autre côté, un voyage à Londre, après lequel elle aspiroit depuis si longtems ; les délices vantés, & mille fois exagérés dans son

imagination, quelle croyoit aller goûter dans cette grande Ville; la récompense promise par *Sophie*, beaucoup plus libérale que son pere; les remords anticipés d'une si noire trahison, & surtout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa Maîtresse, faisoient pancher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une autre idée de bien plus grand poids, pensa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ses promesses ne pouvoient de longtems être remplies; quoiqu'héritiere de sa mere, quoique Légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore disposer de rien; mille accidens imprévus pouvoient dans la suite mettre obstacle à sa générosité: tandis que la récompense qu'on espéroit de M. *Western*, pouvoit être acquise, & acquittée dans le moment!

Ces différentes réfléxions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & eussent peut-être été fatales à *Sophie*, si le hazard n'avoit occa-

sonné un incident qui leva toutes ces difficultés, & préserva la fidélité de la femme-de-chambre.

Madame *Western* en avoit une, beaucoup moins âgée, & beaucoup plus fiere. *Honora*, qui supportoit impatiemment ses airs de hauteurs, avoit déja eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir. J'ignore, non, mais il importe peu de connoître quel sujet amena la suivante de Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora*, au moment où cette derniere étoit occupée de ses importantes réfléxions: il suffit de sçavoir, que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également contradictoires en tout, n'eurent pas été un quart-d'heure ensemble, que le Château retentit de leurs clameurs & de leurs cris; que Madame *Western*, qui passoit par là, étant accourue au bruit, fut, ou crut être insultée par *Honora*; & qu'il n'en fallut pas davantage à cette Dame pour voler chez son frere, & pour lui signifier que si *Honora* n'étoit

pas mise à la porte dès le jour même, il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légere satisfaction à sa sœur : il crut même ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel.* Mais Madame *Western*, qui, comme nous l'avons dejà dit, s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colere, intercéda pour elle, & se contenta d'un simple mais très-prompt bannissement hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui paya ses gages, & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie*, qui lui avoit donné rendez-vous pour l'aller joindre à minuit juste dans un endroit convenu, & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiances bien pénibles: l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere. Celle

Celle de la tante fut longue & vive ; celle du pere fut terrible, & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles) qu'il arracha d'elle une espece de promesse de ne plus résister à sa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut si agréablement surpris, & si flatté de ce prétendu consentement de sa fille, que changeant tout à coup ses reproches en remercimens, & ses menaces en caresses, il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterlin, en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre : la joye de M. *Western*, sa générosité envers elle la toucha jusqu'aux larmes, & pensa opérer ce que la sagacité de la tante, & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu faire. La reconnoissance & la tendresse filiale balancerent pendant quelques instans l'amour dans son cœur. Mais ce combat, quoique cruel, ne pou-

voit être ni long ni douteux : deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux *Blifil* & de l'aimable *Jones*, en l'affermissant dans son premier dessein, étoufferent bientôt ses remords.

Laissons-la dans ces dispositions, pour voir ce que fait maintenant notre ami *Jones*.

CHAPITRE V.

Matieres diverses, peut-être assez naturelles, mais ignobles.

IL plaira au Lecteur de se souvenir, que nous avons laissé notre Heros sur la route de *Bristol*, déterminé à chercher fortune sur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver sur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide ; & par malheur, le guide étoit mauvais ; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentoit

bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit vint enfin ; & que *Jones*, qui malgré ses rêveries, commençoit à se douter de l'avanture, voulut absolument s'arrêter au premier Village, où il apprit qu'il étoit sur le chemin de *Glocestre*, directement opposé à l'autre.

Il exhaloit son courroux contre le guide, lorsqu'un honnête *Quaker* s'approchant, le chapeau sur la tête : ami, dit-il à *Jones*, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit ; elle est obscure, la route est difficile ; & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine est bonne ; crois-moi, profites-en pour ton bétail & pour toi, jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris de la familiarité de l'inconnu, adopta l'avis ; & suivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Jones étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut

bien accueilli par l'Hôte, qui le pria pourtant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit sans y penser, emporté ses clefs avec elle.

Notre Héros avoit trop de choses dans la tête, pour faire attention à ce compliment : il ne désiroit que d'être seul pour se livrer à toute sa mélancolie. Le *Quaker* qui s'en apperçut, en eut pitié ; & fit tant d'instances, que *Jones* se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le *Quaker* poussé par un esprit de charité, peut-être entre-mêlé d'un peu de curiosité, ouvrit la bouche, & dit...... ami, j'apperçois qu'il t'est arrivé quelque infortune : mais pour quoi te laisser abbattre ? si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? l'homme doit apprendre à souffrir, l'affliction est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, & peut-être plus grandes,

Avec un bien de cent livres sterlin de revenu, qui ne doit rien à personne, & qui suffit à tous mes besoins; avec une conscience, qui grace au Ciel, ne me reproche rien; avec une constitution robuste, & un cœur pacifique, ami, je suis sûrement plus malheureux que toi.

J'en suis sincerèment fâché, répondit *Jones*, en soupirant.

Ah, mon ami! répliqua le *Quaker*, c'est ma fille, c'est une fille unique qui me rend malheureux! elle seule faisoit ici-bas toute ma félicité: elle m'a quitté cette semaine, elle s'est enfuië de chez moi pour aller épouser un jeune Avanturier qui n'a pas un sol!..... ah, que n'est-elle morte, ainsi que l'ami dont le trépas t'atriste: je me croirois bien plus heureux!

Ce que j'entends est bien étrange! lui dit *Jones*. Quoi, vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, repliqua le *Quaker*, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle le fût, que de la voir exposée à de-

mander ſon pain ?.... Ne t'ai-je pas dit que le drôle qu'elle a épouſée eſt un gueux ?

Eh bien, répartit *Jones*, n'eſt-ce pas votre fille ? avez-vous d'autres enfans ? n'êtes-vous pas riche? l'imprudence d'une jeune fille doit-elle vous faire ceſſer d'être pere ?

Moi ! s'écria le *Quaker* : puiſqu'elle m'a déſobéï, puiſqu'elle m'a trompé, puiſqu'elle n'a écouté que l'amour, c'eſt à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte, mourant de faim, & de miſére, ſans en avoir pitié.

Jones, à ces derniers mots, le regarda en frémiſſant, & voulut le quitter.

Allons, allons, mon ami, lui dit le *Quaker*, en le retenant, reſte avec moi, ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il eſt des malheurs plus à plaindre que les tiens...... je vois, qu'il eſt des inſenſés & des barbares dans le monde, s'écria *Jones*, en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches, lui dit l'autre; mets-toi donc en place : dis-moi, que ferois-tu?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit *Jones*; je pardonnerois à leur jeunesse, je les prendrois chez moi : je ne penserois pas, sans horreur, à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher! s'écria le *Quaker*, moi, les prendre dans ma maison!.... persuade-moi plûtôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis!

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit *Jones*, outré d'indignation, & le mettant hors de la chambre par les épaules, je déteste la société d'un monstre tel que toi.

Les propos du *Quaker* avoient fait une telle impression sur *Jones*, que son air en étoit tout égaré : l'autre s'en étoit apperçu; & cette observation, jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de singulier dans le reste de sa conduite, avoit assez frappé l'honnête *Quaker* pour pou-

voir juger en conſcience que notre Héros étoit réellement fou.

Ainſi, bien loin d'être offenſé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir, le bon *Broadbrim* touché de compaſſion pour ſon frere, alla faire part de ſa découverte à l'Hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens poſſibles un Gentilhomme infortuné qui n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte, qui avoit déjà fait jaſer le guide, & qui étoit inſtruit de la naiſſance, ainſi que des avantures de *Jones*, répondit en jurant & en riant au nez de *Quaker*, que ſon prétendu Gentilhomme, quoiqu'en habit galonné, n'étoit qu'un bâtard de Paroiſſe des environs, chaſſé pour ſes friponneries, & dont il voudroit déjà être défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien, pourvû qu'il ſauvât ſon argenterie de ſes griffes.

Il eſt bon de ſçavoir, que ce propos ſe tenoit diſcrettement dans la cuiſine, auprès du feu, & en préſence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plûtôt désabusé sur la noblesse de *Jones*, & instruit de la bassesse de sa naissance, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le seroit un de nos Ducs bravé par un simple Gentilhomme.

L'Hôte, comme on l'a vû, n'étoit pas dans de meilleures dispositions: *Tom* avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds; envain demandoit-il un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience: accablé de chagrin, de fatigue, & de sommeil, notre Héros qui sçavoit se prêter au tems, se jetta dans un large fauteuil de jonc, & s'endormit.

CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

TOut étoit à peine couché dans l'Hôtellerie, lorſqu'un grand bruit ſe fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte, qui ne dormoit que d'un œil & veilloit de l'autre, depuis ce qu'il avoit appris de *Jones*, ſe hâta d'aller ouvrir; & vit en un inſtant ſa cuiſine pleine d'hommes armés, & agiſſant chez lui comme dans une fortereſſe priſe d'aſſaut. Forcé de céder à la force, il deſcendit dans ſa cave pour chercher dequoi raffraîchir ces redoutables Hôtes; & ne fut pas peu étonné, à ſon retour, de trouver *Jones* éveillé, & jaſant familierement avec eux. Pour le coup, il ſe crut perdu! ſes idées brouillées par le ſommeil & par la crainte, ne lui montrerent plus en *Jones*

qu'un ſçélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit d'avance concerté le pillage de ſa maiſon.

Tandis qu'il ſe livroit à ſes terreurs, *Tom* s'entretenoit paiſiblement avec celui qui paroiſſoit commander; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduiſoit étoit une compagnie de recruë pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, deſtinée à combattre les rébelles d'Ecoſſe.

Notre Héros étoit né courageux; on a même déjà apperçû qu'il avoit des idées un peu romaneſques. Celle d'être utile à ſa Patrie, en combattant contre ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverſer les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup ſa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir ſur mer, dans de pareilles circonſtances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui : le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le ſalut de la Patrie, lui ſembla bien plus glorieux. Ce parti pris

en un instant, & proposé à l'Officier, fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade; on but largement à la santé du Roi *George*, & à la sienne ; on maudit élégament (suivant l'usage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones*, pour sa bienvenuë, paya l'écot ; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent s'étant emparé de *Jones*, l'entretint pendant toute la route de l'histoire de la compagnie, surtout de la sienne propre, & de celle de ses campagnes. En arrivant à la Dinée, *Jones* fut présenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier étonné de la bonne mine de ce nouveau Soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, & après l'avoir embrassé cordialement, le retint à dîner avec le reste des Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentiſſage Militaire.

LE Lieutenant, dont nous venons de parler, étoit un homme d'environ ſoixante ans. Il avoit ſervi en qualité d'Enſeigne à la bataille de *Tannieres*, où il avoit reçu deux bleſſures, & où il s'étoit tellement diſtingué, que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant ſur le champ de bataille.

Il exerçoit par conſéquent cette commiſſion depuis environ quarante ans. Pendant ce preſque demi ſiécle, il avoit eu le déſagrément de ſervir d'échelon à un nombre immenſe de ſes inférieurs, & il avoit maintenant celui de ſe voir commandé par des enfans dont les peres étoient en nourrice lors de ſon entrée au ſervice du Roi.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit point uniquement

d'avoir toujours été ſans protections à la Cour : ſon Colonel, qui depuis très-longtems conſervoit le Régiment, étoit ſon ennemi ſecret. Ce n'eſt pas non plus que le Lieutenant l'eût offenſé, ni qu'il négligeât jamais ſes moindres devoirs : mais il avoit une belle femme, il en étoit aimé, & elle étoit aſſez peu politique pour ne pas ſonger que l'avancement de ſon mari dépendoit d'un peu plus de complaiſance pour les attentions marquées que le Colonel avoit pour elle.

Le pauvre Lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il ſouffroit journellement de l'inimitié de ſon Colonel, il ne ſçavoit ni ne ſoupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : ſa femme, trop prudente pour expoſer ſon mari aux ſuites d'une confidence ſi délicate, ſe contentoit d'être vertueuſe, ſans ambitionner la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie qui marchoient avec lui, étoient au nombre de trois : un ſe-

cond Lieutenant, François d'origine, depuis aſſez longtems hors de ſon pays pour en avoir oublié le langage, & depuis trop peu de tems en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre; deux Enſeignes, tous deux très-jeunes: l'un tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur, l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai, on y but largement. Les deux Enſeignes, fort ſots, fort ignorans, parlant beaucoup, ne diſant rien, jurant pourtant auſſi doctement que de vieux Grenadiers, entreprirent *Jones* à frais communs. Notre Héros, très-neuf dans ce genre de converſation, y brilloit d'autant moins que ſes juremens n'étoient point de ſon goût; & qu'il cherchoit à répondre ſenſément à des propos qui lui faiſoient pitié, mais que la complaiſance qu'il croyoit devoir à ſes chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriſer ouvertement. D'ailleurs, le reſpect

qu'il avoit pour la Religion, lui faisoit ſupporter impatiemment les railleries groſſieres de l'un des deux Enſeignes contre les gens d'Egliſe, & le zéle lui inſpiroit quelquefois des réponſes un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois, & il s'appelloit *Northerton*) s'en trouva enfin piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il diſſimula pourtant ſon reſſentiment, en attendant l'occaſion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les ſantés vinrent, on les ſolemniſa à l'Angloiſe; & le tour de *Jones* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de ſa chere *Sophie*, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connuë d'aucun des Convives.

Mais le Lieutenant, en cette occaſion Maître des cérémonies, ne ſe trouvant pas ſatisfait du ſeul nom de *Sophie*, & ayant exigé le ſurnom de cette Demoiſelle, *Jones*

après avoir hésité un moment, nomma *Miss Sophie Western.*

Les choses étant en régle, on alloit boire, lorsque l'Enseigne *Northerton* déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût buë en même ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette *Sophie*; nous l'avons vuë aux Eaux de *Bath*, & cent autres que je pourrois nommer la connoissent encore mieux que moi : c'est surement la même.... Vous vous trompez, interrompit *Jones*, l'air ému & le ton menaçant : vous vous trompez, dis-je; celle dont je parle est une fille respectable tant par son nom que par sa fortune.

Justement! c'est cela même, répliqua l'Enseigne : va six bouteilles du plus fin *Bourgogne*, que *Tom French*, Officier de notre Régiment, la fait venir partout où nous voudrons l'avoir ? Notre homme fit ensuite le portrait de *Sophie*, & & le fit très-ressemblant, attendu qu'il l'avoit en effet vuë à *Bath*,

avec ſa tante ; & finit par dire, que le pere de cette même fille avoit de très-grands biens dans le Comté de *Sommerſet*.

Ce dernier point eſt vrai, répliqua *Jones* ; & auſſi vrai, que vous êtes le plus impudent, & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine achevés, qu'une bouteille des plus lourdes, lancée par un bras vigoureux, vole à travers la table, vient fraper *Jones* à la tête, & le renverſe aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés du coup ſe lévent, entourent le bleſſé, & cherchent à le ſecourir ; tandis que le féroce aſſaillant, à l'aſpect du ſang coulant abondament de la playe d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il ſe trompe dans ſon eſpoir : l'honnête Lieutenant s'eſt déja emparé de la porte, & lui interdit la retraite. En vain *Northerton*, enviſageant alors toutes les ſuites

de sa brutalité, représente-t'il à son Officier supérieur, que l'honneur n'exigeoit pas moins de lui en pareille occasion ; envain croit-il s'excuser, en protestant que tout ce qu'il avoit dit de *Miss Sophie Western*, n'étoit qu'un simple badinage, pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, M. les conséquences d'un pareil badinage, & ce que la Justice prépare à ceux qui ne rougissent point d'employer d'aussi indignes armes. Vous êtes mon Prisonnier, M. & vous ne sortirez d'ici qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'ascendant du Lieutenant sur l'Enseigne étoit si puissant, que tout le courage que ce dernier venoit de montrer, en mettant notre Héros au niveau de la terre, n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier, quand même il en auroit eu une à son côté : mais

l'Enſeigne François, dès le commencement de la bagarre, avoit eu ſoin de les mettre toutes hors de la chambre. Ainſi M. *Northerton* fut obligé de prendre patience, & d'attendre l'iſſuë de cette affaire.

La Garde mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie ; l'autre rappella avec peine *Jones* à la vie ; il viſita, ſonda, panſa ſa playe, branla pluſieurs fois la tête en levant les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande avanture.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade ; le bon Lieutenant reſta avec l'Hôteſſe, à qui il le recommanda ex-

preffément. Il croyoit *Jones* en grand danger ; & le rapport du Chirurgien, après avoir fait mettre fon patient au lit, ne fit que le confirmer encore plus dans cette penfée. Sur quoi le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton*, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de fuivre rigoureufement cette affaire, & de confier la conduite de la Compagnie jufqu'à *Glocestre* à l'Enfeigne François, qui, quoiqu'il ne fçût ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très-bon Officier.

Le foir, notre Commandant inquiet de l'état de *Jones*, lui fit demander fi fa vifite ne lui feroit point importune. On lui rapporta pour réponfe, qu'il feroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant, lorfqu'en entrant avec toutes les précautions poffibles dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé,

& dans le meilleur état du monde ! Cette résurrection subite, après y avoir un peu réfléchi, lui parut pourtant suspecte, attendu le genre de la blessure ; mais les raisonnemens de *Jones*, détruisirent bientôt ces soupçons : le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite ; il ne sentoit à la tête qu'une douleur assez légere, & bien plus supportable, assuroit-il, que l'abstinence & l'eau de gruau, à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis véritablement enchanté, lui dit le Lieutenant en l'embrassant, de vous trouver beaucoup mieux que je n'osois m'en flatter, après l'état où je vous ai vû. Je le serois encore plus, de vous voir assez bien rétabli, pour pouvoir, sur le champ vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçûs, la plus prompte vangeance est d'autant plus à désirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous ne sont point susceptibles d'accommodement. Mais encore

un coup, je crains que vous ne vous flattiez vous-même sur votre état, & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi un trop grand avantage.

C'est, répondit *Jones*, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur, sont à vous, s'écria le vieux militaire, en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon, que j'estime, & que j'aime. Mais je ne souffrirai point que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous serez, dans quelques jours, en état de rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure, par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme, je le ferai chasser du Régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur, comme de celles du corps : les dernieres ne souffrent aucun retardement, & veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il n'obtiendroit rien ſur l'eſprit du Lieutenant, n'inſiſta pas davantage : il demanda à ſouper ; & après avoir mangé de très-bon appetit, ſon ami charmé d'une ſi prompte convaleſcence, lui ſouhaita le bonſoir après l'avoir vu remettre au lit.

Mais *Jones*, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, & qui au gré de ſon courage ne pouvoit trop tôt laver l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans ſa tête.

Il ſe ſouvenoit des careſſes qu'il avoit reçuës du Sergent, & des offres de ſervices que cet homme lui avoit faites dans la route : il voulut le mettre à l'épreuve, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. Le Sergent qui alloit ſe coucher, ſe r'habilla, & y accourut dans le moment. *Jones* s'apperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avoit pas à employer de grands détours pour parvenir à ſon but.

Après avoir témoigné au Sergent,

gent, qu'il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe rendormir ſans le voir, *Jones* fit tomber la converſation ſur le métier de la guerre qu'il venoit d'embraſſer ſous ſes auſpices, & eut bientôt le plaiſir de voir ſon homme prendre feu, & ſe répandre en éloges ſur la nobleſſe de la profeſſion en général, & en particulier ſur le détail de ſes propres exploits : c'eſt où notre Héros l'attendoit. Dans la juſte impatience de courir à la gloire ſur les traces d'un ſi bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus néceſſaire à un Soldat, c'eſt-à-dire d'une bonne épée ; & le pria de vouloir bien ſatisfaire ſa fantaiſie, en lui en procurant une de ſon choix, ajoutant, qu'elle lui ſeroit toujours chere, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé au dîner à *Jones*, & qui avoit même oui dire que ſa vie étoit en danger, conclud de tout ceci, & ſurtout de cette der-

niere demande, que notre Héros avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il, d'un air important : ce n'est pourtant pas une de ces armes de *Petit-Maître*, de ces épées à poignées de vermeil ou d'argent, si peu dignes d'un vrai Soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'est une lame, qui.... c'est une lame enfin, dont la bonté!... bref, vous l'allez voir ; & je me réjouis d'avance avec vous d'une si bonne acquisition.

Le Sergent ne fit que sortir & rentrer ; & présentant à *Jones* une longue & large rapiere à poignée de cuivre : vous voyez, dit-il, cette épée ? c'est celle d'un Officier, Général François que j'ai tué à *Dettingen* : la garde étoit d'or pur, je l'ai venduë à un de nos jeunes gens du bel air, plus curieux de la poignée que de la lame.... pliez, pliez ceci, c'est une arme digne d'un Roi.

Jones impatient d'avoir l'épée, & brûlant d'être délivré du Sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade totalément désespéré & hors de sens, craignant que sa postérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble à trop bas prix, hésita quelque tems : il protesta ensuite, avec serment, que l'amitié seule l'engageoit à céder un aussi précieux trésor, & déclara qu'il se contenteroit de vingt *Guinées*.

Vingt *Guinées !* s'écria *Jones*, surpris comme on le peut penser : Ou vous croyez que j'extravague, ou que je n'ai jamais vu d'épées ? vingt *Guinées !* je ne vous aurois jamais cru capable de m'en imposer.... tenez, M. reprenez ce trésor.... Mais non, j'y réfléchis.... je le garde. Je ferai demain matin part à votre Officier de toute la reconnoissance que je vous dois.

Qui fut surpris, à son tour, ce fut notre Sergent, à qui cette réponse prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il

n'avoit cru. Mais le matois sçavoit se retourner : & feignant une surprise extrême du procédé de *Jones*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exhorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aye ; & je cours risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon Officier. Tout ceci bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt *shellings* que j'en demande ! ....

Vingt *shellings ?* interrompit *Jones*, vous me demandiez tout à l'heure vingt *Guinées !*

Moi ! répliqua le Sergent effrontément, en vérité, vous vous trompez...... ou je ne suis pas bien éveillé....... non, Monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt *shellings*, je vous assure ; l'extravagance seroit trop forte de ma part. Je sçais même que vous pourriez, pour le prix que je demande, trouver une plus belle épée, en apparence.... mais, je défie....

Jones l'interrompit ici, en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander, qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de sa demande : sur quoi, il tira une *guinée* de sa bourse, & le congédia, en lui souhaitant un bon voyage, & en l'assurant qu'il comptoit rejoindre la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worcestre.*

Dès que le Sergent fut parti, *Jones* se hâta de s'habiller de nouveau, & de sortir de sa chambre pour aller chercher son ennemi. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre ; mais, la crainte de passer pour un lâche, surtout en entrant dans le service, les rendoit sans effet.

Il étoit minuit sonné ; tout dormoit dans l'Hôtellerie, à la réserve de la sentinelle qui gardoit *Northerton,* lorsque notre Héros, après avoir ouvert doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit difficile d'imaginer une figure plus effrayan-

te que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de sang; son visage, grace aux copieuses saignées que le Chirurgien avoit jugées nécessaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour un turban: sa main droite étoit armée d'une épée nuë, la gauche d'une chandelle: jamais spectre, en un mot, celui du sanglant *Banquo* * même, n'eut plus de droit de jetter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, vit approcher notre Héros, ses cheveux se dresserent d'horreur, ses genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha son coup de fusil en l'air, & tomba la face contre terre.

Jones, très-peu ému du danger qu'il venoit de courir, & sentant

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakespeare.

d'où partoit l'épouvante du Soldat, ne put s'empêcher de rire de sa chûte, & pénétra sans obstacle, jusques dans la chambre de *Northerton*, où il trouva...... des bouteilles tout fraîchement vuides, & quelques restes d'un souper, mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à son idée, il appella diverses fois *Northerton :* mais ces cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle, pleinement convaincuë que le volontaire, mort de ses blessures, étoit revenu sur la terre pour tourmenter son meurtrier.

Sûr de l'évasion de son ennemi, désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût allarmé toute l'Auberge, notre Héros après avoir soufflé sa chandelle, crut qu'il étoit de sa prudence de regagner tout doucement & sa chambre & son lit.

Tout étoit effectivement en l'air dans la maison. *Jones* rentroit à

peine dans sa chambre, que le coridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de sçavoir la cause du bruit effrayant qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat, toujours pénétré de la même terreur, n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots...... Je l'ai vû, s'écrioit-il, je l'ai vû!.... tout couvert de sang...... vomissant le feu par la bouche & par les narines.... oui, je le jure sur mon ame! j'ai vû le jeune volontaire tué d'hier... Il est entré chez *Northerton*, il l'a pris à la gorge.... Le tonnerre a grondé: ils ont disparus tous deux!

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier, reprenant par degrés ses sens, répondit à toutes les interrogations de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui; &

ajoutoit, à chaque réponse, de nouvelles ombres au Tableau, lorsque l'Hôtesse & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raisons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'histoire en doute ; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit point aux *esprits*. Il avoit quitté *Jones* depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit laissé ne faisoit rien craindre pour sa vie : matiere à deux soupçons également vraisemblables ; le Grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve ; ou il avoit été gagné par argent, pour laisser échapper le prisonnier. Dans les deux cas, la sentinelle étoit également coupable, & méritoit d'être punie. Le Lieutenant, affermi dans cette idée, ordonna, par provision, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'Enseigne, & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

POur ne pas laisser plus long-tems en compromis la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton.*

Quoique passablement pervers dans sa morale, cet Officier étoit d'une très-jolie figure; l'Hôtesse l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui: elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réfléxions qu'il avoit faites de sang froid sur la violence de son action, & sur les suites qu'elle pourroit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison: l'Hôtesse redoubla ses craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit point de la vie de son malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuisine: il fut convenu entr'eux, qu'à certain signal que feroit l'Hôtesse, le prisonnier grimperoit jusqu'au haut de sa cheminée, & descendroit par l'autre dans la cuisine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout son monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet acte de pitié de la part de l'Hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils! voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, ou pernicieux à la société!.. un instant, s'il vous plaît. Certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Histoire, peut encore concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du trésor de la Compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours, entre le Ca-

pitaine & le Lieutenant ; il avoit montré cet argent à l'Hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains, pour gage de son retour auprès d'elle : pouvoit-on résister à de tels procédés ?

Quoiqu'il en soit, tout étoit tranquile dans l'Hôtellerie ; l'Hôtesse & le Lieutenant seul, qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, étoient occupés à vuider une jatte de *Punch*, * lorsqu'on entendit sonner vivement de la chambre de *Jones*. Grande surprise pour les domestiques, qui fermement le croyoient encore mort ; grande dispute entre eux, à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas sçavoir ce qu'il vouloit !.... les cris de l'Hôtesse, les menaces du Lieutenant prévalurent enfin, ils y monterent tous ensemble ; & ne firent pas peu de plaisir, en rapportant à cet honnête Officier, que

* Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau-de-vie, d'eau commune, de sucre, & de jus de citron &c.

le défunt qui paroiſſoit ſe très-bien porter, le ſupplioit de vouloir bien monter un inſtant chez lui avant ſon départ.

L'Officier y vola; & s'étant aſſis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui étoit arrivé la nuit dans la maiſon, & apprit à *Jones* la réſolution où il étoit de faire un exemple de la ſentinelle.

Jones alors crut devoir lui découvrir la vérité de tout, en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'eſt du moins un poltron, répondit le bon Lieutenant; & je ſerois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de ſoi-même en de telles occaſions? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons, c'eſt toujours quelque choſe qu'il reſte à ces drôles-là, quelque idée de Religion. Je vous promets qu'il ſera libre en partant........ mais, j'entends battre la *générale*. Adieu, mon ami; embraſſez-moi encore une fois, guériſſez-vous, ſoyez

tranquile ; si vous ne pouvez mieux faire, laissez votre vangeance au Ciel ; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots, le Lieutenant partit, & *Jones* tâcha de se rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le Lecteur au fait de la naissance du Héros de l'Histoire.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine *Blifil* avec *Miss Brigitte Alworthy*.

LIVRE TROISIÉME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. *Alworthy*, dans le cours de deux années : c'est-à-dire, depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

LIVRE QUATRIÉME.

Contenant l'espace d'une année.

LIVRE CINQUIÉME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

LIVRE SIXIÉME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

LIVRE SEPTIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

Fin de la Table du I. Vol.

